Cimalka

7

LES

GÉMISSEMENTS

DE

KONIECPOLSKI

OU LES DERNIERS SOUPIRS

DE

LA LIBERTÉ POLONAISE

PARIS

GIRARD, LIBRAIRE, RUE RICHELIEU, 14

LA LIBRAIRIE POLONAISE, RUE DE L'ÉCHAUDÉ, 9

BOHAIRE, BOULEVART DES ITALIENS, 10

Dentu, Galerie vitrée du Palais-Royal, 13

M DCCC XLII

LES GÉMISSEMENTS

DE

KONIECPOLSKI

IMPRIMERIE DE A. HENRY, RUE GIT-LE-CŒUR 8.

LES GÉMISSEMENTS

DE

KONIECPOLSKI

OU

LES DERNIERS SOUPIRS

DE LA

LIBERTÉ POLONAISE

Avec un Résumé historique du dernier partage du royaume de Pologne en 1794, une Esquisse de la vie du général Thadée Kosciuszko, un Précis de l'insurrection de 1831, un Projet de restauration de ce vaste État, etc., etc.,

PAR

JOACHIM-MARIE OLIVIER-POLI

> Quis populus inter populos dicet :
> Sum similis populo isto ?
>
> *Cantic. Filior. Captiv.*

PARIS

GIRARD frères, rue Richelieu, 14; BOHAIRE, boulevart des Italiens, 10;

LIBRAIRIE POLONAISE, RUE DE L'ÉCHAUDÉ, 9.

1842

LES ÉDITEURS

AU

PUBLIC

Les injustices et les tribulations dont les malheureux Polonais, expatriés par suite des invasions russes, ont été l'objet en ces derniers temps, et les calomnies dont on les a noircis, ont été le motif principal qui a porté un écrivain, déjà connu par d'autres productions littéraires, à composer cet ouvrage.

Il ne suffisait pas de noyer dans des torrents de sang les deux dernières révolutions des Polonais (1794, 1831), et de comprimer, sous le

poids de forces militaires quadruples des leurs, l'élan patriotique qui les avait poussés à faire des efforts inouïs pour secouer le joug insupportable qu'on leur avait imposé en 1794, et qu'on a diplomatiquement consolidé, malgré quelques dispositions adoucissantes, en 1815; il fallait encore, pour combler le calice de leurs amertumes, qu'on leur fît subir toutes les humiliations; qu'on chassât et qu'on obligeât une grande partie d'entre eux à errer en des pays lointains, comme des Bohémiens ou des Juifs, et qu'en leur prétendue qualité de sujets turbulents et factieux, on leur supposât le projet insensé d'un bouleversement général, d'une guerre à déclarer à toutes les institutions sociales, à tous les cultes reconnus, à tous les trônes existants, pour les vouer ainsi à l'exécration publique. Voilà précisément ce qu'on a fait ou essayé de faire depuis cinq ou six années, dans plus d'un État; et l'on ne connaît que trop les suites que ce procédé inique et machiavélique a amenées pour rendre odieux le nom d'un des peuples les plus estimables de la terre.

Puisse la lecture du livre que nous publions contribuer à atténuer, sinon à détruire tout-à-fait, ces injustes et flétrissantes préventions; puisse-t-elle concourir à faire remettre en honneur, comme autrefois, la réputation de tant de vertueux descendants ou imitateurs de *Zolkiewski,* de *Czarniechi,* de *Sobieski,* de *Kosciuszko* et de *Dombrowski;* puisse-t-elle enfin décider les Gouvernements éclai-

rés de la France et de la Grande-Bretagne, et les représentants de ces deux grandes et généreuses nations, à ne plus borner leurs sympathies à de simples vœux stériles et insignifiants, qui se répètent vainement chaque année, mais bien à faire des démarches vigoureuses et efficaces pour la résurrection politique d'un peuple jadis illustre, et dont les récents malheurs ont excité à un si haut point les regrets du monde civilisé!...

rés de la France et de la Grande-Bretagne, et les représentants de ces deux grandes et généreuses nations, à ne plus borner leurs sympathies à de simples vœux stériles et insignifiants, qui se répètent vainement chaque année, mais bien à faire des démarches vigoureuses et efficaces pour la résurrection politique d'un peuple jadis illustre, et dont des récents malheurs ont excité à un si haut point les regrets du monde civilisé !...

AVANT-PROPOS

Les dissensions civiles qui ont, depuis deux siècles, agité et bouleversé la Pologne; l'ambition de quelques Gouvernements voisins, qui ont cherché à profiter de ces troubles domestiques pour s'emparer, sous de vains prétextes et à différentes époques, d'une partie plus ou moins considérable de son vaste territoire; les guerres sanglantes auxquelles ces injustes usurpations ont donné

lieu ; le courage inébranlable, les efforts répétés et les sacrifices en tout genre dont les patriotes polonais ont fait preuve pour empêcher qu'on attaquât la demeure de leurs pénates et qu'on leur ravît le patrimoine de leurs ancêtres, et, qui plus est, leur liberté; les catastrophes déplorables de 1772, de 1794 et de 1831, qui ont fini par la complète destruction de l'existence politique de ce malheureux pays, ont fait tant de bruit dans le monde, et ont acquis une si grande célébrité, que le récit de tout ce qui, plus ou moins directement, y a quelque rapport, doit exciter la curiosité et un intérêt marqué dans l'esprit de tous ceux qui ont à cœur le bien-être de la société humaine, et qui aiment, en outre, à prévoir, à déterminer les causes plus ou moins éloignées de la grandeur ou du dépérissement des Etats,

de la puissance ou de la ruine des nations.

Le hasard nous ayant fait, il y a peu de temps, tomber sous la main quelques *Lettres* qu'un des plus illustres personnages de la Pologne adressait, en 1795, à un de ses amis à Naples, nous avons saisi avec empressement l'occasion où nous écrivions sur l'histoire polonaise, pour en faire part au public, désireux, sans doute, de connaître de près les péripéties politico-guerrières qui ont amené, dans ces derniers temps, la ruine d'un Etat jadis puissant et renommé. Nous avons choisi et réuni ensemble une quinzaine des plus intéressantes de ces Lettres ; nous y avons ajouté un *Résumé* des Fastes de la Pologne dans les quarante dernières années du XVIIIe siècle ; et comme, tant dans les Lettres que dans le Résumé historique, il est fort question du général

Kosciusko, nous avons cru qu'il était de notre devoir et qu'on nous saurait bon gré de donner aussi une *Esquisse* de la vie et du caractère de ce grand homme, dont la Pologne peut à juste titre s'honorer, et dont la perte prématurée a fait couler des larmes bien amères et a excité les regrets les plus vifs.

Si la lecture de ce livre semble propre, d'un côté, à inspirer des sentiments sincères de patriotisme, elle pourra faire connaître, de l'autre, combien la divergence des opinions et la discorde des citoyens, au dedans; l'esprit d'ambition et la manie des usurpations, au dehors, peuvent coopérer à précipiter une nation, du faîte de la prospérité et de la grandeur, dans l'abîme de l'esclavage et de la misère. Nous déplorons actuellement, avec toutes les ames sensibles

qui sont enflammées de l'amour de la patrie, le sort de tant de milliers de Polonais qui ont malheureusement, et malgré leur généreux dévouement, perdu en quelque sorte la leur. Nous faisons, ainsi qu'elles, des vœux ardents pour que cette nation héroïque soit un jour rendue à son ancienne indépendance et à sa première splendeur, et pour que le pays natal de Jagellon, de Zolkiewski, de Sobieski, de Kosciusko, de Dombrowski, de Skrzinecki, etc., redevienne au moins ce qu'il était en 1772.

Ces vœux, qui sont aussi ceux de la presque totalité des peuples de l'Europe, seront-ils exaucés ? La Pologne se redressera-t-elle encore une fois, et essuiera-t-elle enfin les larmes qu'elle n'a pas cessé de verser depuis un demi-siècle ? Oui, sans doute..... Nous en avons pour garants la marche ascen-

dante de la raison humaine, l'accroissement des lumières et les progrès de la civilisation; nous en avons pour garants les vives sympathies et les efforts combinés de deux des plus éclairées et des plus puissantes nations de l'Europe; nous en avons enfin pour garant, jusqu'à un certain point, la promesse, ou, pour mieux dire, la prédiction d'un prince auguste qui, du haut de son trône, daigna, il y a plus de vingt ans, proclamer d'une manière solennelle *que l'indépendance de la Pologne ne périrait pas* (1).

Nous osons espérer qu'un public bien intentionné saura apprécier à sa juste valeur le but que nous nous sommes proposé dans l'arrangement et la composition de ces mémoires, et qu'en faveur de l'importance de

(1) L'empereur Alexandre I[er], en 1818.

l'argument, il voudra bien être indulgent sur la forme que nous avons choisie pour le lui mettre sous les yeux. Nous avons écrit moins comme homme de lettres que comme philanthrope, et notre œuvre n'est, en définitive, qu'un simple monument d'honneur que nous nous sommes efforcé d'ériger à l'héroïsme patriotique des Polonais.

PREMIÈRE SECTION

DESTRUCTION DU ROYAUME DE POLOGNE

L'union fait la force ; la discorde civile prepare de loin la ruine politique des Etats.

MONTESQUIEU.

Les vices inhérents à la constitution politique de la Pologne ; l'entêtement de la plupart de ses habitants à conserver une forme de gouvernement que l'expérience des siècles et l'exemple d'autres nations plus civilisées avaient fait reconnaître comme très-défectueuse ; l'état d'agitation et de dissensions continuelles que cet ordre de choses entretenait dans toutes les classes du peuple ; la juste inquiétude qu'excitait en

outre un Gouvernement toujours chancelant, toujours aux prises avec les différents partis; ainsi que la facilité que les animosités réciproques de ces mêmes partis donnaient aux Puissances limitrophes de se mêler des affaires de la République, avaient considérablement augmenté l'influence que la Russie, l'Autriche et la Prusse cherchaient, depuis plus d'un siècle, à acquérir ou à se conserver sur les discordes intérieures et sur les rapports extérieurs de la nation polonaise. La Russie, surtout, que l'étendue immense de son territoire, ses victoires répétées et ses conquêtes sur les Suédois et sur les Turcs, mettaient dans le cas de s'intéresser, plus que toute autre Puissance, aux destinées d'un pays en contact immédiat avec les siens, avait, pendant une longue suite d'années et depuis le règne mémorable de Pierre Ier, fait sentir en plusieurs circonstances le poids de son crédit et la force de ses armes aux habitants de la Pologne, nombreux et aguerris, mais toujours désunis et, par conséquent, toujours faibles. Cette vérité ne s'était jamais mani-

festée aux Polonais d'une manière plus sensible qu'en l'an 1763, c'est-à-dire à l'époque de la mort du roi Auguste III et de l'élection de son successeur. L'impératrice Catherine II, qui depuis longtemps laissait entrevoir son vif désir d'étendre les bornes de son empire du côté de l'occident, pour le rapprocher ainsi du centre de la civilisation européenne, comprenait qu'elle ne pouvait se flatter de parvenir à ce but que si un roi à sa convenance et dans sa dépendance, s'asseyait sur le trône de Pologne; c'est pourquoi elle mit en œuvre, dans cette circonstance, tous les moyens, la persuasion, la corruption, la menace, pour faire tomber le choix de la nation sur un prince qui pût servir ses intérêts et ses desseins cachés. Les méfiances, les oppositions, les animosités même auxquelles cet arrangement de choses donna lieu de la part des grands, qui n'y trouvaient certes pas leur compte, et qui se voyaient ainsi lésés dans leurs privilèges et dans la liberté de leurs suffrages, furent nombreuses et violentes; le vieux Malachowski, personnage illustre par son patriotisme et par

son courage, alla même, en sa qualité de maréchal, jusqu'à dissoudre la diète de convocation assemblée en mai 1764, protestant contre toute opération ultérieure exécutée sous l'influence de Puissances étrangères. Mais tout fut inutile. Le parti qui favorisait les vues de Catherine, soutenu par les nombreux bataillons russes qui avaient envahi la Pologne et occupé la capitale même, pendant que quarante mille Prussiens manœuvraient sur les frontières, surmonta tout obstacle, fit taire toute opposition, et une diète illégale convoquée à Kolo, choisit, au mois de septembre de cette même année, le comte Poniatowski, le favori et le protégé de l'impératrice, pour roi de Pologne, sous le nom de Stanislas-Auguste II.

Le Cabinet de Saint-Pétersbourg avait tout à attendre d'un prince qui lui devait la couronne; mais, pour accroître encore son influence dans le pays des anciens Sarmates, il fallait y fomenter la discorde, et celle-ci avait malheureusement éclaté entre les habitants catholiques et les grecs schismatiques.

Ces derniers avaient été, depuis l'an 1660, et par suite du traité d'Olive, assurés de la jouissance de leur liberté et de leurs privilèges dans toute l'étendue du territoire de la Pologne et du grand-duché de Lithuanie. Cependant, comme les catholiques étaient beaucoup plus nombreux, et que l'esprit de tolérance n'était pas leur vertu dominante, il était arrivé que les *dissidents*, malgré les stipulations solennelles arrêtées en leur faveur, et confirmées à différentes époques, avaient vu s'augmenter de jour en jour la haine et l'exaspération contre eux, de sorte qu'on était allé jusqu'à les exclure de tous les emplois, de tous les honneurs, presque de tous les droits, et, à l'instar des juifs, des luthériens et des calvinistes, à ne les regarder pas même comme citoyens et comme enfants de la même patrie.

Cette persécution, à laquelle les non-catholiques cherchaient inutilement à opposer de la résistance, avait plusieurs fois mis la République en un état de trouble et de combustion générale, et avait fourni aux Puissances voisines un prétexte pour envahir

avec leurs troupes quelques unes de ses provinces. Cela eut particulièrement lieu après l'élection de Stanislas. Une confédération de catholiques s'était réunie à Bar, petite ville de la Podolie, pour enlever aux dissidents le peu de privilèges qui leur restaient encore ; ceux-ci, se reconnaissant les plus faibles, invoquèrent les secours et la médiation des cours de Londres, de Berlin, de Copenhague, et surtout de Pétersbourg; et ces cours insistèrent, en effet, auprès du Gouvernement polonais pour la stricte exécution des traités de 1660 et de 1686, en faveur de la parfaite tolérance des cultes et de l'égalité des droits pour tous les citoyens polonais indistinctement.

Catherine II, qui savait par expérience que de simples remontrances ne produisent pas toujours un grand effet sur des têtes exaltées par des opinions religieuses, et qui, d'ailleurs, cherchait des prétextes pour commencer à mettre à exécution le grand projet de l'occupation et du partage des provinces polonaises, fit bientôt succéder aux protestations et aux notes écrites les mesures les

plus vigoureuses ; les Russes s'emparèrent, sans beaucoup de formalités, de Thorn, où la discorde était au comble, puis, s'étant approchés de Varsovie le 15 octobre 1766, ils arrêtèrent les évêques de Cracovie et de Kiovie , qui étaient les ennemis les plus ardents des grecs schismatiques , et les emmenèrent prisonniers , avec un grand nombre de leurs partisans, à Smolensko, et de là à Kaluga.

Si cette mesure énergique rétablit pour quelque temps une tranquillité apparente, et fit acquiescer la Diète du royaume aux demandes qu'on lui avait faites en faveur des dissidents, elle ne servit, d'un autre côté, qu'à échauffer et aigrir toujours davantage les esprits, qui souffraient avec peine que des Puissances étrangères se mêlassent de leurs dissensions domestiques, et vinssent dicter la loi jusque dans l'intérieur de leur pays. Outre donc la confédération de Bar, il s'en forma deux autres, également nombreuses et formidables, et qui avaient à leur tête les familles les plus riches et les plus distinguées de la Pologne. Ces confédéra-

tions, fortement soutenues par les manœuvres de l'évêque de Kamienietz et par la bravoure héroïque des frères Pulawski, non-seulement excitèrent à la révolte, par des proclamations énergiques, les habitants des villes et des campagnes, et en dirigèrent les opérations; mais elles invitèrent aussi les Tartares limitrophes à se réunir aux confédérés dans la Podolie et la Volhynie. Leurs émissaires, en outre, auprès du divan de Constantinople, s'agitèrent et intriguèrent, de telle manière, qu'après de longues perplexités, la Porte-Ottomane se décida à déclarer la guerre à la Russie, vers la fin de l'an 1768.

Il n'entre point dans notre sujet de rapporter ici les chances diverses et les différentes phases de cette guerre longue et opiniâtre, où l'on vit avec étonnement les sectateurs de Mahomet se battre en faveur de chrétiens en discorde avec d'autres chrétiens leurs compatriotes. Il nous suffira de dire que, pour les armées russes, ce ne fut qu'une suite non interrompue de victoires et de triomphes, et que Catherine II, après avoir anéanti les forces terrestres et

navales des Turcs, eut la gloire de dicter en maîtresse au divan les articles de la paix, signée à Kaïnardgy, en juillet 1774.

Pour en revenir à la Pologne, nous dirons que l'excès des maux politiques qui écrasaient ce malheureux pays, et la fureur de parti qui agitait tous ses habitants et les animait les uns contre les autres, en étouffant en eux tout sentiment d'humanité et même d'amour de la commune patrie, étaient parvenus à un tel point, que le roi Stanislas, soupçonné, peut-être à raison, de favoriser indirectement les intérêts de la Russie, et qui était, d'ailleurs, d'un caractère faible et inconséquent, fut arrêté la nuit du 3 novembre 1771, dans sa capitale même, par un détachement de confédérés, blessé et entraîné dans un bois pour y être massacré. Il ne dût son salut qu'à une espèce de prodige. Tout ces évènements faisaient assez connaître à quel état déplorable les choses en étaient réduites, et ce qu'on devait attendre d'hommes aussi irrités.

Un changement dans la forme du gouvernement et dans l'administration pouvait

seul rétablir la fortune chancelante de l'Etat, et ramener la concorde dans la généralité des esprits. Ce changement, cru nécessaire et inévitable, était vivement désiré par la plus grande partie de la nation, et l'opinion commençait déjà à se former dans ce sens. Mais cela était loin de se concilier avec les vues et les intérêts des Puissances, qui avaient calculé d'avance sur les dissensions des Polonais pour mettre aisément à exécution le partage de leur pays qu'elles convoitaient depuis si longtemps.

L'impératrice Catherine, à qui les diversions et les inquiétudes d'une guerre terrible avec les Osmanlis ne faisaient pas perdre de vue ce but, et qui, d'ailleurs, était fortement irritée de l'exaltation d'esprit et des mesures violentes des confédérés polonais, avait, depuis 1769, laissé au roi de Prusse, qui l'en sollicitait vivement, le soin de faire entrer l'empereur d'Autriche dans leurs vues sur la Pologne; et Joseph II, qui se plaisait à marcher sur les traces et à suivre les combinaisons politiques du grand Frédéric, trouvait, en outre, son compte à étendre de

plus en plus ses Etats du côté des monts Carpathiens. Dans un rendez-vous qu'il avait eu avec le monarque prussien à Neiss en Silésie, il avait consenti avec plaisir au grand projet, combiné entre les deux Cabinets de Saint-Pétersbourg et de Berlin, avec la condition toutefois que la Porte-Ottomane aurait été ménagée dans le prochain traité de paix avec la Russie. Un second rendez-vous eut lieu, quelques mois après, à Neustadt en Moravie, et ce fut là qu'on arrêta définitivement quelles provinces de la Pologne écheraient à chacune des trois Puissances copartageantes. Cependant, le traité de démembrement, signé à Pétersbourg, fut tenu secret, et les deux monarques surent tellement dissimuler avec les soupçonneux Polonais, que ceux-ci, pendant longtemps et malgré que des armées prusso-autrichiennes et russes eussent pénétré jusqu'au centre de leur pays, sous le prétexte des discordes existantes entre les dissidents et les catholiques, et de la peste, qui, de la Turquie, s'était introduite dans le royaume, regardèrent comme des amis et des défen-

seurs de leurs droits ceux mêmes qui devaient les en dépouiller.

On se perdait en vaines conjectures sur le but que trois grandes Puissances de l'Europe avaient pu se proposer, en envahissant avec des troupes nombreuses les Etats d'une République à laquelle elles se montraient liées par tant de nœuds d'amitié et de bonne harmonie, et dont l'indépendance avait, pendant si longtemps, été reconnue et respectée par elles. Aucune des cours étrangères, si l'on en excepte celle de Naples, dont le premier ministre, M. Tanucci, en eut quelque connaissance, n'était parvenue à en pénétrer le secret, lorsqu'enfin, le 2 septembre 1772, fut officiellement notifié au Roi et au sénat de Pologne le traité de Saint-Pétersbourg, dont nous avons déjà fait mention, et par lequel il était stipulé que chacune des trois grandes Puissances limitrophes de la malheureuse république, s'approprierait celles de ses provinces qui convenaient le mieux à ses intérêts, pour fixer au reste de la Pologne des frontières plus bornées et plus favorables à sa tranquillité intérieure et à la sûreté de ses Etats.

Les voies de fait suivirent de près cette notification diplomatique, et les commandants des corps russes, prussiens et autrichiens, qui avaient envahi la Pologne, prirent aussitôt possession des contrées que leurs monarques respectifs s'étaient adjugées. La Russie eut, pour sa part, une grande partie du duché de Lithuanie et de la Russie-Blanche, avec un million et demi d'habitants; à la Prusse échut toute la partie nommée Prusse polonaise, avec huit cent mille ames; l'Autriche, enfin, prit pour elle la presque totalité des provinces de la Russie-Rouge, de la Volhynie et de la Gallicie, avec deux millions et demi de sujets.

L'histoire des temps passés ne nous offre pas d'exemples d'une répartition aussi régulière, et, pour ainsi dire, diplomatiquement exécutée, des terres d'un Etat que la fatalité avait enclavé au milieu d'autres Etats puissants et ambitieux. Les discordes des Polonais et les circonstances peu heureuses où les autres Puissances de l'Europe se trouvaient alors, concoururent puissamment à

favoriser ce démembrement politique, sans aucune opposition, et sans même répandre une seule goutte de sang.

Outre cela, le roi Stanislas eut le regret d'être astreint de convoquer lui-même, l'année suivante 1773, une Diète qui ratifiât et sanctionnât la cession forcée des provinces déjà occupées par les troupes des trois Puissances partageantes; et comme la plupart de ses membres se refusaient à donner leur consentement à cette injuste mutilation du territoire de leur patrie, on menaça de mort, de bannissement et de confiscation de leurs biens tous les opposants, et l'on fit craindre un pillage général pour la capitale même, pour Varsovie. On fut donc dans la nécessité, après une très-longue résistance, d'obéir et de se conformer aux circonstances critiques du moment.

L'ancienne constitution de la République subit une réforme, ou, pour mieux dire, l'on confirma ce qu'elle avait de défectueux, pour perpétuer ainsi un état d'anarchie et de faiblesse dans le gouvernement; on institua un conseil permanent, sans l'appro-

bation duquel, ni le Roi ni le sénat ne pouvaient rien opérer; on abrégea le temps des sessions de la Diète; on projeta des changements dans la législation; on prit, enfin, toutes les mesures qu'on crut indispensables pour comprimer l'indignation que tous les bons Polonais ressentaient bien légitimement. Cependant de pareilles mesures devaient produire un effet tout-à-fait contraire à celui qu'on en attendait, c'est-à-dire contribuer à alimenter toujours davantage le feu qui se cachait à peine dans le cœur de chaque citoyen, et rendre plus terrible la conflagration que le premier souffle propice pouvait allumer.

Pendant quinze ou seize années, il n'arriva dans ce malheureux pays rien de fort important et qui mérite d'occuper notre attention. Des corps formidables de troupes étrangères couvraient ses frontières et garnissaient ses forteresses; la capitale était encombrée d'émissaires russes, et le roi lui-même en était continuellement environné. Les généraux et les ministres de Catherine y commandaient d'une manière absolue, et

y avaient une autorité plus réelle que celle du monarque. Un petit nombre de magnats, ennemis soudoyés de leur pays et méprisés de leurs compatriotes, dont ils voulaient perpétuer l'oppression et la servitude, avaient la prépondérance dans les conseils et dirigeaient à leur gré les diverses branches de l'administration. Le commerce était éteint, le numéraire avait disparu, les finances étaient épuisées, l'esclavage de la glèbe de plus en plus affermi. On voyait les provinces appauvries, les campagnes incultes, et des bandes nombreuses d'émigrants, réduits à la misère et presqu'au désespoir, déserter chaque année la Pologne pour aller vivre en des pays plus libres et plus heureux.

La révolution de la France, sur ces entrefaites, vint, comme une étincelle électrique, faire frémir les bords de la Vistule et ranimer l'espoir des patriotes. Ceux-ci méditaient, depuis quatre ans, le projet d'un changement politique, et avaient arrêté les bases d'une constitution nouvelle, qui donnât une plus grande vigueur à l'autorité

royale, une liberté plus étendue au peuple, et une plus forte consistance à l'État en général; qui abrogeât l'électivité à la couronne et le *liberum veto*, deux des plus grands fléaux du gouvernement polonais; d'une constitution, enfin, qui tolérât tous les cultes, qui proclamât, sauf quelques droits et privilèges pour la noblesse, l'égalité des citoyens devant la loi, qui admît indistinctement les hommes de mérite à tous les emplois, et préparât l'abolition successive de la servitude. Le roi, de concert avec un grand nombre des membres de la diète, presque tous jeunes et enflammés de l'amour de la chose publique, prit si bien ses mesures et sut éluder avec tant d'adresse la vigilance des agents de la Russie, que la révolution s'effectua sans obstacles et sans la moindre effusion de sang: le 14 mai 1791, on proclama solennellement le nouveau statut, qui faisait espérer à la nation une meilleure destinée et un avenir plus prospère.

Il est impossible de se faire une idée de la joie que cette réforme dans l'ordre politique produisit dans la presque totalité de la na-

tion polonaise. L'allégresse publique éclata de tout côté, et l'on combla de bénédictions le roi et ceux de ses courtisans qui lui avaient suggéré d'aussi utiles changements. Mais un certain nombre de vieux nobles, à qui ce nouvel ordre de choses n'était pas agréable, en ressentirent le plus grand déplaisir. Ces magistrats turbulents, égoïstes et ambitieux, accoutumés à agir en véritables despotes dans leurs starosties respectives et leurs immenses possessions, auraient désiré, à l'ombre protectrice de l'autocratie russe, continuer leur tyrannie : ils ne pouvaient voir de bon œil qu'on restreignît leurs privilèges odieux, et qu'on mît la nation en possession de ses droits naturels, que dix siècles de barbarie et d'esclavage lui avaient fait presque oublier.

Cette constitution de 1791 fut aussi mal accueillie par les trois cours co-partageantes : il est vrai qu'elle abrogeait celle de 1775, qu'on avait fait accepter, malgré eux, aux Polonais, et qu'en donnant au corps de la nation une attitude imposante et vigoureuse, elle fermait en quelque sorte l'accès à de

nouvelles intrigues, et rendait difficiles d'autres démembrements de provinces déjà arrêtés.

En opposition donc à la confédération de Varsovie, qui avait créé et sanctionné ce statut si redouté des oppresseurs, on vit, en 1792, s'en former une autre à Targowitz ; elle avait à sa tête les comtes Rewski, Braniki, Potoki et quelques autres des principaux palatins, et était fortement soutenue par le Cabinet de Saint-Pétersbourg. Dans le même temps, Catherine II faisait avancer plusieurs colonnes de ses troupes dans l'intérieur du royaume, et donnait ses ordres à M. de Bulgakoff, son ministre à Varsovie, afin qu'il prescrivît au Gouvernement polonais de casser immédiatement la nouvelle constitution et toutes les lois qui en étaient issues, de dissoudre la confédération de Varsovie, et de reconnaître celle établie à Targowitz comme seule légitime. A défaut d'une prompte déférence aux ordres souverains de l'impératrice, on devait regarder la guerre comme déclarée entre les deux nations.

La Diète, assemblée à Varsovie, entendit

la lecture de cette injonction impérieuse avec le calme et la dignité qui conviennent à des hommes libres, et elle fit répondre à M. de Bulgakoff que la nation polonaise était indépendante, et que cette indépendance lui était garantie par des traités solennels; que, par conséquent, elle était maîtresse de choisir la forme de gouvernement qui s'adaptait le mieux à ses intérêts et aux circonstances des temps; qu'aucune Puissance n'avait le droit de s'immiscer dans ses affaires intérieures, et que si l'on voulait porter atteinte à sa liberté, elle saurait résister avec courage et énergie.

Cette noble réponse se traduisit bientôt en faits. La diète s'étant constituée en permanence pendant tout le temps que la chose publique serait en danger, prit le Ciel et tout l'univers à témoin de ce que la Pologne n'avait point provoqué cette guerre, et que si elle courait aux armes, c'était pour défendre ses libertés et soutenir le statut qui, seul, pouvait les lui assurer. Elle décréta ensuite des levées de troupes qui devaient porter l'armée à cent mille hommes, prit à sa solde

plusieurs régiments de Tartares et de Cosaques du Don, et ordonna la prompte fabrication d'armes de toute espèce. Pour parer aux dépenses de ce grand armement, on augmenta quelques taxes, on mit en vente plusieurs starosties et différents biens domaniaux, on diminua les appointements payés par le trésor public, ainsi que les dépenses de la cour, et on invita tous les citoyens aisés à déposer volontairement des offrandes sur l'autel de la patrie.

Ces mesures furent accueillies avec enthousiasme par toutes les classes de la nation; il semblait que les Polonais, à la voix de leurs représentants, eussent tout-à-coup oublié leurs discordes intestines et cherchassent, au prix de leur sang et de leurs biens, à se rendre dignes de cette liberté à laquelle ils avaient, pendant longtemps, porté eux-mêmes des atteintes si funestes.

Mais les moyens de la défense étaient loin de répondre à ceux de l'agression. La République n'avait que quelques milliers de soldats disciplinés, et parsemés sur une trop vaste étendue de territoire; ses arsenaux

étaient vides, les premiers éléments de la guerre manquaient tout-à-fait, et l'on n'avait pas le temps nécessaire pour se les procurer à l'étranger. La Russie, au contraire, agissait d'après un projet bien concerté, et à l'exécution duquel elle s'était préparée depuis vingt ans; ses armées étaient nombreuses et aguerries, et ses magasins se trouvaient remplis aux dépens de ceux des Musulmans, qu'elle avait obligés à conclure une paix honteuse. D'un autre côté, elle était sûre de la coopération du roi de Prusse, qui, par un langage et une conduite équivoques, avait fait croire aux trop crédules républicains qu'il se serait rangé de leur côté et aurait appuyé leurs droits.

En attendant, cent vingt mille Russes se mirent en marche, pour faire sentir aux Polonais les effets de la *dernière raison des rois*. L'intention des généraux de Catherine était de ne pas donner le temps aux patriotes de s'organiser et de se discipliner; ils craignaient que ceux-ci ne puisassent dans la justice de leur cause des forces capables de disputer pied à pied le terrain, et

de rendre peut-être douteuse la lutte qui allait s'engager. Ils pressèrent donc la marche de leurs troupes, et dans les premiers jours de juin les deux armées se trouvèrent en présence.

Nous ne donnerons pas un récit détaillé des différentes actions qui eurent lieu pendant tout le cours du mois de juin et une partie du suivant; cela nous ferait sortir des bornes étroites que nous nous sommes tracées. Nous dirons seulement que, autant les Russes déployaient d'ardeur, de discipline et de bravoure pour gagner du terrain, autant les Polonais, commandés par le prince Poniatowski, opposaient de résistance, de fermeté et de sang-froid pour empêcher ou retarder leurs progrès. Plusieurs combats très-meurtriers eurent lieu dans l'Ukraine, dans la Lithuanie, à Burozkowice, à Dubienka, etc. Dans ces différentes affaires, les commandants des patriotes déployèrent des talents supérieurs, et leurs bataillons se battirent avec un courage digne d'un meilleur succès. Mais les ennemis étaient en si grand nombre, leurs

opérations si bien combinées, que, malgré les prodiges de valeur que firent le petit nombre de ses défenseurs, la République se vit bientôt réduite aux dernières extrémités.

Déjà les Russes s'étaient avancés jusqu'à peu de distance de Varsovie, et menaçaient de mettre tout à feu et à sang, lorsque le roi Stanislas, prévoyant qu'une plus longue durée des hostilités entraînerait la ruine totale du pays, séduit d'ailleurs ou effrayé par une lettre de l'artificieuse impératrice, qui lui écrivait que le parti le plus sage pour les patriotes était de se soumettre aux circonstances impérieuses du moment, toute résistance de leur part étant désormais inutile et devant, dans tous les cas, céder bientôt aux efforts réunis des armées prussienne et autrichienne, crut devoir se plier aux volontés de celle qui l'avait fait monter sur le trône, et qui pouvait l'en faire descendre. Il souscrivit donc à la confédération de Targowitz, toute composée de partisans de la Russie, et ennemis déclarés du système actuel, et, par une proclamation, il annula

la constitution de 1791, en y substituant celle de 1775.

Cette mesure avait produit une suspension d'armes entre les parties belligérantes; mais, loin d'apaiser les esprits, elle n'avait fait que les exaspérer de plus en plus. On criait de toute part que le roi trahissait la cause de la liberté, qu'il avait dépassé les bornes de l'autorité que la nation lui avait accordée pour sauver la patrie; que, de cette manière, on faciliterait le retour à l'ancienne domination des étrangers, et qu'il fallait, par conséquent, se préparer à reprendre bientôt ses chaînes. La fermentation des esprits fut si grande, que les commandants russes crurent indispensable, malgré l'armistice conclu, de rapprocher davantage leurs troupes de Varsovie, où il en entra même une partie après que la Diète permanente s'en fut éloignée.

La présence des Russes, l'arrestation de plusieurs personnages marquants et la destitution de quelques magistrats, prévinrent une explosion générale et continrent le grand nombre des mécontents. La confédé-

ration de Targowitz s'étant transformée en une confédération générale de Pologne et de Lithuanie, commença par remettre en activité la constitution de 1775, et abrogea tous les actes qui avaient précédé, accompagné et suivi celle de 1791. En même temps, on dissémina les armées de la République, pour former, concurremment avec des détachements de troupes russes, la garnison des places frontières; on distribua ensuite des grades et des honneurs à ceux d'entre les officiers qui s'étaient le plus distingués dans la dernière guerre : mais la plupart de ceux-ci, sacrifiant leurs intérêts particuliers et leur fortune aux intérêts de la patrie, refusèrent les récompenses qu'on leur offrait, se dépouillèrent volontairement de leurs grades, et, le cœur brisé, se retirèrent en pays étranger, suivis d'un grand nombre de patriotes de tout âge et de toute condition.

Cependant, tout marchait au gré des trois grandes Puissances limitrophes. La révolution était étouffée, l'ancien état politique remis en vigueur, de nouveaux magistrats

élus, les armées dispersées, et les patriotes les plus ardents obligés de s'exiler. Les trois Cabinets jugèrent que le moment était favorable pour exécuter le nouveau coup d'état qu'ils méditaient. Ils s'étaient, depuis longtemps, approprié, sans beaucoup de difficulté, les provinces polonaises qu'ils avaient trouvées à leur convenance. L'évènement leur avait été trop favorable pour qu'ils ne tentassent pas encore une fois la fortune. Catherine voulait un nouveau démembrement de la malheureuse République, incapable maintenant de faire une résistance sérieuse; les deux autres cours, qui, sans même tirer l'épée du fourreau, voyaient la possibilité d'étendre par là et d'arrondir leurs États, ne demandaient pas mieux. Le démembrement fut donc résolu, et, cette fois, ce fut aux troupes du roi de Prusse à s'ébranler les premières.

En effet, l'année 1792 n'était pas encore révolue, que trente mille Prussiens envahissaient avec une célérité étonnante et avant que les Polonais s'en fussent doutés, les trois palatinats de Gnesne, de Kalisk et de Po-

sen, et, peu de temps après, ils en faisaient autant pour les villes de Thorn et de Dantzick, de cette Dantzick qui, pendant l'espace de quarante ans, avait été l'objet constant de la cupidité de Frédéric II. Dans le même temps, les Russes complétaient l'occupation de la Volhynie et de la Podolie, de tout le reste de la Russie-Blanche et de la plus grande partie de la Lithuanie, et les Autrichiens s'étendaient de plus en plus dans la Gallicie et la Ludomirie.

La confédération générale de Targowitz fut frappée de stupeur et d'effroi à l'annonce de cette triste nouvelle. Son maréchal, le comte Félix Potoki, celui-là même qui avait si fort sollicité la cour de Russie de s'opposer aux innovations introduites dans sa patrie, ainsi qu'à la constitution de 1791, ne s'aperçut que trop tard de la faute grave que lui et ses collègues avaient faite en provoquant l'intervention étrangère dans les affaires de la République. Il ne manqua pas de courir à Pétersbourg pour demander des éclaircissements sur ces nouvelles occupations militaires, et pour obtenir qu'on con-

tremandât les mesures prises, si ce n'est entièrement, au moins en partie. Mais tous ses efforts restèrent inutiles. L'impératrice, qui l'avait accueilli jadis avec des marques de bonté, lui fit cette fois savoir froidement que ses insistances étaient hors de saison, et que le nouveau démembrement était depuis longtemps arrêté et convenu entre les autres Puissances, pour ôter à jamais aux Polonais turbulents, sinon l'envie, du moins le pouvoir d'inquiéter les Etats limitrophes; que, si elle et ses alliés consentaient à laisser exister une forme de gouvernement dans la Pologne, c'était toutefois à condition que la République congédierait ses généraux et détruirait ses armées, comme n'étant plus désormais compatibles avec l'amoindrissement de son territoire et la diminution de ses ressources; que les trois monarques copartageants se chargeaient volontiers d'y maintenir la tranquillité intérieure et de l'assurer contre toute agression étrangère.

Il est plus aisé d'imaginer que de décrire l'amertume et le dépit dont le roi Stanislas et les magnats polonais furent pénétrés,

lorsqu'on rapporta à Varsovie cette réponse définitive. Le mécontentement y devint général; mais il n'y avait aucun moyen d'opposer de la résistance ni d'obtenir des conditions plus modérées. Toutes les provinces, la capitale même, étaient occupées par des troupes étrangères, et l'on avait procédé au désarmement de tous les habitants. Il fallait donc baisser la tête et se résigner. On exigea une cession formelle des provinces occupées, au moyen d'une Diète assemblée à Grodno, et elle fut faite; on voulut la dissolution de l'armée nationale, et elle fut exécutée en grande partie; on demanda que la République, en renonçant à tout autre lien politique, s'alliât avec la Russie, et on obéit encore. Cependant, toutes ces dispositions forcées devaient finir par irriter les esprits, déjà trop aigris, et il ne fallait qu'une étincelle pour allumer une nouvelle et terrible conflagration. Cette conflagration éclata en effet au mois de février 1794.

Madalinski, qui commandait un régiment polonais dans le palatinat de Cracovie, ayant reçu, ainsi que les autres officiers généraux,

l'ordre de licencier la troupe, fut le premier à lever l'étendard d'une révolte qui devait ensuite s'étendre rapidement d'un bout à l'autre de la Pologne. Le célèbre Kosciuszko, déjà général-major sous les ordres du prince Poniatowski, ensuite commandant général en 1792, et qui vivait retiré à Leipsig, tout en déplorant l'indépendance perdue de sa patrie, ayant reçu des principaux défenseurs de cette indépendance des sollicitations pressantes pour aller se mettre à leur tête, s'approcha de cette province et entra quelques jours après à Cracovie, presqu'au moment même où le peu de troupes nationales et les citoyens armés avaient chassé la garnison russe. Il y fut reçu avec enthousiasme et proclamé chef suprême de l'armée des insurgés.

Dans le même temps Varsovie exécutait, elle aussi, sa révolution. Vers le milieu du mois de mars, un combat sanglant avait eu lieu dans les rues et les places de cette capitale, entre les gardes polonaises, soutenues par les nombreux mécontents, et l'infanterie russe. Cette mêlée fut suivie par une au-

tre encore plus meurtrière, le 17 du mois d'avril, où le peuple, exaspéré, se leva en masse, attaqua la garnison russe, et après un combat opiniâtre, qui dura presque deux jours, resta vainqueur, ayant fait prisonnier le général Baver avec la plus grande partie de sa troupe, et contraint le commandant en chef Ingelstrom à se sauver bien loin de cette ville, avec quelques centaines d'hommes seulement, en partie blessés.

Alors l'insurrection devint presque générale : les villages, les bourgs, les hameaux suivirent tous et à l'envi l'exemple des deux capitales. Des milliers de paysans, armés de faulx, allèrent se mettre sous les drapeaux de Kosciuszko et de Madalinski. Les troupes polonaises qui, à l'époque de leur congé, avaient été, pour la plupart, incorporées dans les divisions russes, se mutinèrent dans la Russie-Blanche, et désertant leurs corps, coururent se réunir aux insurgés de la Lithuanie. Il en fut de même d'autres troupes cantonnées aux environs de Kaminiezki, et qui allèrent grossir les bataillons qu'on organisait à la hâte à Cracovie. Cela donna au

général Kosciuszko les moyens de battre les Russes à Wraclawec, de les chasser tambour battant de tout ce palatinat, et de s'approcher de Varsovie, renforcé en route du corps de troupes du général Grochowski.

Le roi de Prusse devint furieux à la nouvelle de l'insurrection polonaise ; il se mit à l'instant lui-même à la tête de quarante mille hommes de ses meilleures troupes, et marcha à grandes journées vers Varsovie.

Kosciuszko, qui avait détaché des corps en Volhynie et ailleurs, n'avait pas, en ce moment, assez de forces pour s'opposer à la marche des Prussiens. Malgré cela, avec une présence d'esprit admirable, il sortit de Varsovie, courut à leur rencontre, seulement avec treize mille hommes, la plupart paysans armés de piques, et, le 8 juin, leur présenta la bataille à Szczékocines. Il y fit des prodiges de valeur et ses soldats se battirent en héros ; mais la disproportion des forces était trop grande pour qu'il pût se flatter du succès. C'est pourquoi, après un combat opiniâtre et après avoir eu deux chevaux tués sous lui, il fut obligé de céder

le champ de bataille et de se retirer sous la protection des canons des tranchées qui couvraient Varsovie.

Débarrassé de cet obstacle, le roi Guillaume se tourna vers le sud et se dirigea sur Cracovie, pour s'emparer de cette ville et pour unir ses phalanges à une division russe qui marchait à grandes journées à sa rencontre. Il réussit dans l'un et l'autre but, après que le général prussien Furart eut battu, dans différentes affaires, les petits corps polonais qui se trouvaient aux alentours. Il marcha ensuite directement vers Varsovie pour s'en rendre maître de vive force, détruire le nouveau gouvernement et y étouffer le feu de l'insurrection avant qu'il s'étendît davantage. Mais il n'eut pas le même succès qu'à Cracovie.

Les Varsoviens avaient appris avec regret l'occupation de cette dernière ville; mais cette nouvelle, loin de les décourager, avait, au contraire, exalté leur courage et affermi leur résolution de s'ensevelir sous les ruines de leur pays plutôt que de le voir encore une fois au pouvoir d'armées étrangères.

L'enthousiasme était au comble : on voyait partout des hommes, des femmes, des enfants, des vieillards infirmes travailler avec ardeur aux fortifications, fabriquer des armes et amasser des provisions de toute espèce. L'ancien esprit de parti, les discordes de secte, les querelles, les rancunes particulières s'étaient assoupies devant le danger public. Les catholiques, les luthériens, les calvinistes, les grecs dissidents, les juifs mêmes, ayant mis de côté leurs haines réciproques, ne se regardaient plus que comme des enfants de la même famille; ils s'embrassaient et juraient de périr avant que de laisser retomber leur pays natal sous le joug de l'ennemi. Les faits répondirent bientôt aux serments.

Le monarque prussien s'approcha de Varsovie, tandis que les généraux russes Derfeld et Fersen marchaient vers le même point par d'autres directions. Ils l'investirent dans les premiers jours de juillet, y dressèrent tout autour des batteries formidables, et commencèrent de jour et de nuit un feu meurtrier contre la ville. Les assiégés,

qui s'étaient tous mis sous les armes, forts de la présence du général Mokranoski, qui commandait dans la place avec quinze mille hommes de troupes aguerries, sûrs du secours de Kosciuszko, qui accourait pour faire face aux nombreuses armées de l'ennemi, et peu touchés des menaces ou des promesses de Guillaume II, se défendirent si bien et donnèrent tant à faire aux Russes et aux Prussiens, que ceux-ci, après cinquante jours de combats continuels et sanglants, et après un assaut général inutilement tenté, furent obligés de lever le siège et de s'éloigner avec perte.

Les affaires des Polonais commençaient à se relever, et le sort paraissait vouloir enfin favoriser la cause de ce peuple opprimé. Déjà le général russe Arzérief, qui commandait dans la Lithuanie, avait été attaqué, battu et forcé de se rendre à une division d'insurgés; le prince Sicianoff avait dû évacuer à la hâte Grodno, en y abandonnant des magasins considérables, et prendre une forte position derrière la rivière du Niémen. Les paysans couraient de toute part

en foule se ranger sous les drapeaux de Kosciuszko : ils étaient surtout terribles dans le maniement des faulx et des piques. D'un autre côté, la plus grande partie de la grande Pologne, possédée par la Prusse, était en fermentation; Gnesne avait été occupée par les républicains, et dans toutes ces contrées l'insurrection faisait des progrès rapides.

Kosciuszko, qui était partout et courait comme l'éclair où il y avait quelque danger, ayant laissé à ses lieutenants le soin de pénétrer par différents points dans les Etats du roi de Prusse, pour y faire une diversion utile, était rentré à Varsovie, après qu'on en avait levé le siège. Il y avait ordonné de nouvelles fortifications, et fait détruire les lignes, les tranchées et les autres travaux que les assaillants avaient établis tout autour; il avait en outre abondamment pourvu les habitants de toute espèce de munitions et de subsistances, dépouilles des magasins abandonnés par les ennemis dans leur retraite précipitée, et prescrit toutes les dispositions qui pouvaient faciliter la défense

et prolonger la résistance contre les armes des Puissances alliées.

Il est certain que si celles-ci eussent agi plus lentement, ou qu'une moins bonne intelligence eût régné entre elles, elles auraient difficilement pu éteindre le nouvel incendie, et, tôt ou tard, après une effusion considérable de sang de part et d'autre, elles se seraient vu sans doute obligées de restituer, en grande partie, les provinces dont elles s'étaient emparées, et de reconnaître aux habitants de la Pologne le droit que tout peuple a de se régir chez soi de la manière qu'il croit la plus avantageuse à ses intérêts. Mais la destinée des Polonais était déjà fixée, et le moment fatal approchait où une nation, illustre depuis tant de siècles, devait politiquement disparaître de la surface du globe.

Pendant que le roi Guillaume dégarnissait ses places fortes et rassemblait de nouveaux bataillons pour comprimer l'esprit de révolte qui s'était révélé dans quelques uns de ses propres États, limitrophes des provinces insurgées, et pour revenir avec plus

de vigueur à la charge contre les Polonais; pendant que trente-cinq mille Autrichiens passaient à la hâte la Vistule, dans l'intention de se réunir aux Russes et de s'élancer, de concert avec eux, sur les républicains, Catherine II, qui avait paru médiocrement étonnée à la nouvelle de l'insurrection, et qui, peut-être, l'avait même, dans un but caché, provoquée jusqu'à un certain point, ordonna au prince de Repnin d'entrer immédiatement en Pologne avec une armée de quatre-vingt mille hommes, et de charger du siège de Varsovie le général Souwarow, homme dur et sanguinaire, qui avait déjà donné des preuves de son caractère cruel aux prises d'Ismaïl, de Tutukay et d'Oczakoff sur les Turcs.

L'arrivée de ce commandant, tristement célèbre, fit tout changer d'aspect, et la fortune des Polonais commença à déchoir rapidement. Ayant reçu ses dernières instructions, Souwarow assigna Warkowiz, sur les nouvelles frontières de la Pologne, pour point de ralliement aux troupes qui avaient été mises sous ses ordres, puis

lui-même se mit en marche, le 14 août, de son quartier général de Niémérow.

Parvenu en quelques jours à Kowel, il apprit avec regret que le roi de Prusse et le général Fersen avaient été obligés de lever le siège de Varsovie. Cette nouvelle ne diminua point son ardeur. Après avoir réuni à son armée d'autres corps de troupes, et envoyé à Fersen l'ordre de le venir rejoindre au plus vite, il marcha sur Kobrin en Lithuanie, où on lui avait annoncé que le général Sirakowski avait rassemblé quinze à seize mille hommes. Ce dernier aurait pu facilement éviter un engagement général, passer le temps en escarmouches, et attendre ainsi les nombreux renforts que le général en chef Kosciuszko lui avait promis et qu'il lui amenait en personne. Mais, soit fatalité, soit que Souwarow eût tellement pris ses dispositions qu'une bataille fût devenue inévitable, les deux armées en vinrent aux mains, et les Polonais, malgré leur bravoure et l'habileté de leurs officiers, furent défaits, laissant parmi les morts un de leurs généraux (Ruschize).

La nouvelle de ce désastre répandit la consternation aux alentours; toutes les cloches sonnaient le tocsin, tous les paysans s'armaient de leurs instruments de labour; les femmes, les enfants, les vieillards, tremblants, éperdus, accouraient en foule aux églises, pour implorer du Très-Haut des forces et du secours contre l'ennemi qui s'approchait.

En attendant, les Russes traversaient le Bug, bien que Sirakowski, pour leur en disputer le passage, eût placé de l'artillerie et des troupes sur l'unique pont qui se trouvait sur cette rivière, et ils arrivaient presqu'au même instant que les Polonais à Brezscie, où l'armée républicaine avait pris à la hâte une nouvelle position.

Le but de Souwarow était de ne pas donner le temps à son adversaire de se reconnaître et de recevoir les renforts qui lui arrivaient de tous côtés. Dans cette intention, après différentes démonstrations et des attaques simulées, le 19 septembre il assaillit avec une impétuosité irrésistible l'ennemi rangé en bataille. Le combat fut opiniâtre;

l'arme blanche, des deux côtés, fit une affreuse moisson. Après huit heures de cette mêlée sanglante, les Russes réussirent à enfoncer les bataillons polonais et à fixer la victoire de leur côté. L'armée de Sirakowski s'était battue jusqu'à la dernière goutte de sang, aucun de ses soldats n'avait voulu demander quartier : des dix-huit mille hommes qui la composaient, il ne s'en sauva qu'environ quinze cents, outre cinq cents autres qui furent faits prisonniers.

Kosciuszko, quoique profondément affligé de la perte de tant de braves gens, ne restait pas inactif. Après avoir tiré le plus de renforts qu'il lui fut possible des provinces voisines et de Varsovie même, sachant que le général Fersen allait se réunir à Souwarow avec un corps nombreux de troupes, il se décida à tenter le sort d'une bataille, pour empêcher cette réunion, que devait suivre, sans doute, l'investissement de la capitale.

Malheureusement pour lui et pour tous les Polonais, le général Poninski, chargé de surveiller les passages de la Vistule, ne

reçut pas l'ordre qu'on lui avait envoyé de rejoindre l'armée avec sa division; cet ordre avait été intercepté par les Russes. Privé d'un tel secours, et ignorant la force effective du corps qu'il avait en tête, le général en chef fut attaqué par Fersen avec des troupes trois fois plus nombreuses que les siennes et plus aguerries, et après un combat acharné, la petite armée polonaise fut presque entièrement détruite; Kosciuszko lui-même, blessé, fut fait prisonnier, avec deux autres généraux et un grand nombre d'officiers d'état-major, et entraîné dans l'intérieur de la Russie. En tombant au pouvoir des ennemis, comme s'il avait présagé l'avenir, il ne put s'empêcher de s'écrier : *Finis Poloniæ*.

Une nouvelle si affligeante, transmise par les quelques fugitifs qui avaient pu s'échapper, produisit la plus vive sensation sur les habitants de Varsovie, mais elle n'abattit pas entièrement le courage des patriotes. Le comité révolutionnaire choisit pour commandant en chef, à la place de Kosciuszko, le général Dombrowski, homme ferme, plein

de vigueur et déterminé ; et, dans le même temps, il disposa tous les moyens possibles de résister au nouveau siège qu'on allait faire subir à la ville. Cependant les Polonais en état de se battre étaient en trop petit nombre, et le pays qu'ils entendaient défendre était trop étendu pour qu'ils pussent se flatter d'un résultat heureux. Souwarow, d'ailleurs, n'était pas disposé à leur laisser le temps suffisant pour se remettre de leurs défaites. A peine connut-il la victoire remportée à Matschewiz par Fersen, qu'il écrivit à celui-ci et au général Derfeld de prendre immédiatement leurs mesures et de marcher sur Praag, faubourg de Varsovie ; lui-même se dirigea aussi vers ce point, le 27 octobre.

Leur marche sur la capitale ne put néanmoins s'effectuer sans être harcelée par les différents corps de patriotes qui, en reculant, se concentraient autour d'elle, et cherchaient à tout prix à en retarder l'investissement. Enfin toute résistance fut surmontée : Praag fut entouré par les troupes russes, et Souwarow s'étant campé à Kobylka, petite ville éloignée de deux milles seulement, fit,

sans perte de temps, ses dispositions pour l'attaque des retranchements qui couvraient ce grand faubourg. Le 2 novembre fut le jour destiné, non pas à l'ouverture d'un siège en règle, comme les Polonais s'y attendaient, mais à un épouvantable assaut.

La garnison de Praag était d'environ trente mille hommes, dont les deux tiers se composaient de juifs, de prêtres, d'artisans, de paysans et même d'enfants de douze à treize ans. Ils étaient, nonobstant, tous animés d'un enthousiasme inexprimable, et dans l'action ils se battirent avec une rare intrépidité. Les Russes, partagés en sept colonnes, et favorisés par trois batteries formidables de quatre-vingt-six canons, qui foudroyaient les fortifications, se jetèrent, au signal de l'assaut, à corps perdu sur les canons polonais, escaladèrent précipitamment les fossés et les parapets, attaquèrent la cavalerie et l'infanterie qui étaient derrière et disputaient le terrain pied à pied, et les repoussèrent jusqu'aux bords de la Vistule ; ils pénétrèrent en même temps dans le faubourg, où, bien qu'à chaque instant ils eus-

sent à triompher de nouvelles attaques, ils poursuivirent l'ennemi de rue en rue jusqu'au pont, et lui en coupèrent la retraite. De cette manière, une grande partie de la garnison et même beaucoup d'habitants, serrés d'un côté par les baïonnettes des assaillants, et arrêtés de l'autre par le courant de la rivière, furent ou impitoyablement massacrés, ou entraînés et engloutis par les eaux, en cherchant à se sauver à la nage. Ceci se passait sous les yeux mêmes des Varsoviens, leurs concitoyens, qui, ne pouvant leur apporter aucun secours, puisque le pont avait été rompu dès le commencement de l'action, pour augmenter l'énergie et l'ardeur des assiégés, faisaient retentir l'air de cris de désespoir. Le carnage fut épouvantable dans les rues et les places publiques, et le sang coulant par torrents alla rougir les eaux de la Vistule. Les Russes, rendus furieux par le souvenir de leurs pertes passées, et par la résistance héroïque qu'ils avaient rencontrée dans le faubourg, ne firent pas de quartier, et lorsqu'ils furent las de massacres et de pillage, ils mirent le feu aux habitations et

réduisirent Praag en un monceau de cendres.

Les Polonais laissèrent sur le champ de bataille quinze mille hommes, la fleur de la jeunesse de Varsovie; plus de cinq mille individus se noyèrent dans la rivière, et le nombre des prisonniers monta à environ seize mille. Les généraux Jasinski, Korseck, Kevaschnesski et Grabowski furent tués; cent pièces d'artillerie tombèrent au pouvoir de l'ennemi.

Le lendemain de ce funeste évènement, la ville de Varsovie fut obligée d'envoyer une députation au général russe, pour traiter de sa reddition. Souwarow ne voulut entendre parler d'aucune capitulation; il répondit que les habitants devaient se rendre à la discrétion du vainqueur. Tandis qu'on discutait cette affaire, et que les courriers portant les lettres du roi allaient et revenaient du camp russe, il s'éleva une espèce d'émeute dans Varsovie; les troupes qui s'y trouvaient en garnison, ne voulant pas abaisser leurs drapeaux devant l'ennemi, conçurent le dessein d'évacuer la ville du

côté opposé à la Vistule, et d'emmener avec elles tous les prisonniers russes et le roi lui-même. La faiblesse et la perplexité de ce prince, qui avaient déjà causé tant de mal à l'Etat, firent encore avorter ce projet; mais elles n'empêchèrent pas les mutins d'abandonner, quoiqu'un peu tard, la place sous le commandement de Wavroschewski, au nombre de plus de vingt mille hommes, avec armes et bagages, et de se disperser dans les campagnes environnantes, pour pénétrer ensuite, à marches forcées, en Gallicie.

Souwarow, après avoir chargé le général Fersen de poursuivre les fuyards, et de les anéantir, s'il était possible (ce qui eut lieu en grande partie), fit son entrée à Varsovie, le 9 novembre. Son premier soin fut d'ordonner le désarmement du peuple, de conférer au roi Stanislas une espèce d'autorité apparente, de changer les ministres et les agents du pouvoir, d'expulser des emplois tous les patriotes, dont les biens furent en outre confisqués, et de réintégrer dans leurs charges les partisans de la Russie. On

abrogeait, en même temps, toutes les innovations opérées sous le gouvernement révolutionnaire; on détruisait le statut de 1791, pour remettre en vigueur la constitution repoussée de 1775.

Des instructions arrivées de Saint-Pétersbourg ordonnèrent, quelque temps après, la dissolution définitive de l'armée polonaise. Ceux d'entre les officiers et les soldats qui furent assez vils pour demander du service sous les drapeaux russes, furent incorporés dans des régiments et envoyés en garnison dans des endroits éloignés; les autres, et ce fut le plus grand nombre, eurent la liberté de s'en retourner dans leurs villages saccagés, où ils purent pleurer à loisir sur les malheurs de la patrie.

On mit à Varsovie et dans les villes principales du royaume, à mesure qu'on les occupait, de très-fortes garnisons russes; on en démantela les fortifications: on prit enfin toutes les mesures propres à éterniser l'esclavage de la Pologne. Ce malheureux pays resta sans agriculture, sans arts, sans commerce, presque sans habitants, par suite

des dévastations, des massacres et de l'émigration.

Quelque temps après, Stanislas fut invité à abandonner Varsovie et à se retirer à Grodno, pour y fixer sa résidence. Là, il fut obligé de renoncer à la couronne et de se contenter d'une pension de 500,000 roubles, dont il ne jouit pas longtemps, car il mourut de tristesse et de langueur à Saint-Pétersbourg, en mai 1798.

Quand le roi eut quitté Varsovie, quand le conseil permanent eut été dissous, on déclara que l'Etat polonais n'avait plus d'existence politique, et qu'en qualité de pays conquis, son territoire était à la disposition des Puissances victorieuses. Le partage ne tarda pas à s'en opérer, et chacun des trois souverains qui y prirent part expédia, aussitôt après, de nombreux corps de troupes pour prendre possession du lot qui lui était échu.

C'est ainsi que prit malheureusement fin, après tant de siècles d'une existence glorieuse, le royaume de Pologne.

DEUXIEME SECTION

ÉCLAIRCISSEMENTS HISTORIQUES

SUR LE GÉNÉRAL

KONIECPOLSKI

Un pays fort étendu, environné d'autres Etats également vastes et puissants, et dont les institutions diffèrent entièrement des principes politiques suivis dans ces mêmes Etats, doit nécessairement être toujours en lutte ou préparé à la guerre pour faire respecter ses droits et repousser toute attaque de la part de ses voisins ambitieux. Cette attitude militaire, en quelque sorte obligée, tend à initier, dès l'enfance, ses habitants au métier des armes, et il n'est pas rare que

plusieurs d'entre eux se distinguent par leur bravoure et leur expérience dans l'art des combats. Telle a précisément été, depuis plusieurs siècles, la situation de la Pologne. Enclavée entre la Russie, la Turquie, l'Autriche et les contrées septentrionales de l'Allemagne, cette nation a continuellement dû soutenir ou faire la guerre, et elle peut, à juste titre, se vanter d'avoir produit des hommes aussi illustres par leurs talents militaires que recommandables par leurs vertus politiques et civiles. Le célèbre Zolkiewski, général de la République au commencement du XVIIe siècle, doit sans doute être compris dans ce nombre. Ce grand homme, après s'être signalé dans plusieurs batailles, parvint, en 1690, à mettre en déroute l'armée du czar Basilius, et s'étant ensuite emparé de Moscow, fit proclamer czar de la Russie le jeune Uladislas, fils de Sigismond III, roi de Pologne. Quelque temps après, obligé de battre en retraite devant une armée de cent mille Turcs et Tartares, il rétrograda de plus de quatre-vingt-dix lieues, toujours poursuivi et faisant toujours des prodiges de valeur pour sauver sa petite armée. Il était déjà arrivé sur les bords du Niester et se croyait désormais en sûreté, lorsque sa cavalerie, prise d'une terreur panique à l'apparition de l'avant-garde ennemie, se débanda dans le plus grand désordre, et se précipita à la nage dans la rivière, où une grande partie se noya, abandonnant l'infanterie à la discrétion des barbares. Il ne dépendait que de Zolkiewski de suivre l'exemple de ses escadrons et de prendre la fuite : ses amis et ses adjudants le conjuraient de prendre ce parti; mais il n'était pas homme à laisser le peu de troupes qui lui restaient au pouvoir des ennemis; il voulait partager avec elles le danger qui les menaçait. « Je dois compte à la République, répondit-il à ceux qui le pressaient de fuir, de la conservation de tous les hommes qu'elle a placés sous mon commandement, et ce serait trahir la confiance qu'elle a eue en moi que de m'occuper plus, en ce moment, de mon salut que du leur. » Il fit, en conséquence, toutes les dispositions que les circonstances lui permettaient, et

attendit avec intrépidité les hordes ottomanes. Mais que pouvait une poignée de sept à huit mille soldats contre une armée dix fois plus nombreuse?... Malgré la résistance la plus héroïque, et après un combat acharné et longtemps douteux, les Polonais, entourés et écrasés par le nombre, furent tous égorgés. Zolkiewski lui-même, après s'être, battu comme un simple soldat, et avoir vu périr à ses côtés son fils et les plus distingués d'entre ses officiers, finit sa glorieuse carrière sur le champ de bataille. Le même tombeau renferma les dépouilles mortelles du vaillant guerrier, celles de son fils, aussi brave que son illustre père, et celles encore du staroste Koniecpolski, chef de l'état-major, qui, par ses brillantes manœuvres et son sang-froid, avait puissamment contribué à soutenir le courage et à prolonger la résistance de l'infanterie polonaise. Sur ce tombeau on grava cette courte inscription : *Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor !* La République, reconnaissante de tant d'héroïsme, fit élever, sur le champ même de bataille, en l'honneur des deux Zol-

kiewski et de Koniecpolski, une pyramide qui s'est conservée jusqu'à nos jours, et que les Turcs eux-mêmes ont respectée.

Or, c'est précisément de cet illustre Koniecpolski que descend Uladislas Koniecpolski dont nous allons bientôt parler. Son père, mort en 1776, le laissa, encore enfant, avec deux autres frères dont il était l'aîné. Leur mère, femme du plus grand mérite et très-éclairée, donna tous ses soins à leur éducation, et elle eut la consolation de les voir tous trois marcher dans le chemin de la vertu, de l'honneur et de l'attachement à la patrie, qualités héréditaires dans leur famille.

En 1788, Uladislas, alors âgé de vingt-trois ans, et revenu depuis peu, avec son gouverneur, d'un voyage en Italie, fut envoyé par le gouvernement à Grodno, avec une mission politique et militaire. Il justifia la confiance qu'on avait eue en lui, par la manière dont il s'acquitta de l'affaire délicate qu'il était chargé de traiter, et en 1790 il fut nommé lieutenant-colonel d'un régiment de chevaux-légers. La guerre avec la Russie s'é-

tant quelque temps après rallumée, il se fit remarquer dans plusieurs combats, et Kosciuszko, alors général de division, aux côtés duquel il combattit quelquefois, lui donna, en plusieurs circonstances, des marques de sa bienveillance et de l'estime qu'il faisait de ses heureuses qualités.

Les armées de la République, trop inférieures en nombre aux Russes, ayant eu le dessous, et le roi, pour se plier aux évènements et ne pas causer la destruction entière de la Pologne, ayant dû dissoudre la diète de Varsovie et accéder à celle de Tarkowitz, Koniecpolski reçut ordre du général de l'armée victorieuse de se rendre, avec son régiment, réduit à environ trois cents hommes, à Wilna, pour en former la garnison concurremment avec quelques bataillons russes; mais il ne voulut pas obéir; il se contenta de renoncer à son grade, à ses décorations et aux pensions dont il jouissait, ne voulant pas continuer à servir la patrie sous les ordres d'un commandant étranger. Plusieurs autres Polonais distingués l'avaient précédé ou suivirent son exemple; ils se retirèrent

presque tous dans leurs terres, pour y vivre en simples particuliers et y gémir en silence sur les désastres de leur pays opprimé.

Lorsqu'en 1794 Kosciuszko eut proclamé à Cracovie la résurrection de l'indépendance polonaise, Koniecpolski, qui avait été un des premiers à le rejoindre, fut envoyé par cet illustre guerrier au général Mokranoski, commandant de Varsovie, avec un renfort de troupes et de munitions qu'il parvint à conduire heureusement à leur destination, malgré le général prussien Furart, qui chercha, mais en vain, à inquiéter sa marche. Mokranoski, qui connaissait l'habileté et le courage de Koniecpolski, voulut se l'attacher; et, du consentement du général en chef, il le nomma son premier aide-de-camp.

Au siège et à l'assaut de Praag par les troupes de Souwarow, Koniecpolski, qui commandait un corps léger, s'exposa aux plus grands dangers pour retarder la chute de cette ville; son exemple inspirait un nouveau courage aux habitants, décidés à périr plutôt que de reprendre les chaînes qu'ils

venaient de briser. Mais ils étaient trop faibles pour résister aux Russes, qui, outre l'avantage du nombre et de la discipline, étaient commandés par le vainqueur d'Oczakoff. Aussi, bien qu'ils n'eussent pas été avares de leur sang, bien qu'aucun sacrifice n'eût coûté aux généreux Varsoviens, Praag fut emportée d'assaut et sa garnison presque toute entière passée au fil de l'épée ou noyée dans la rivière. Les deux frères puînés de Koniecpolski furent laissés pour morts sur les batteries qu'ils avaient vaillamment défendues, et lui-même, blessé au bras et au moment d'être fait prisonnier, dut se jeter avec son cheval dans un marais de la Vistule, et, à la nuit tombante, se sauver au hasard, suivi par un seul domestique. Échappé presque par miracle aux troupes ennemies, et marchant toujours par des chemins détournés, il parvint à gagner les frontières de la Hongrie, où il se tint caché jusqu'au mois de septembre 1795.

Alors, et au moyen de papiers supposés, il obtint de traverser l'Allemagne jusqu'aux frontières de France, d'où il se rendit à Paris, pour y rejoindre plusieurs de ses compatriotes. Le ministre de la guerre voulut bien l'employer à l'armée de Hollande, où il servit pendant deux ans; puis, avec le grade de général de brigade, il passa faire la guerre en Suisse, sous les ordres de Masséna; là il eut la satisfaction de voir l'oppresseur de sa patrie, le sanguinaire Souwarow, complètement défait à Zurich par l'armée républicaine.

Napoléon Bonaparte, revenu d'Égypte, s'étant fait proclamer consul à vie, Koniecpolski s'aperçut bientôt qu'on ne combattait plus pour la cause des peuples, mais pour les intérêts d'un individu et l'agrandissement d'une famille : il demanda à plusieurs reprises sa démission; et, malgré la résistance qu'il rencontra de la part du ministre, appréciateur de son mérite, il réussit à l'obtenir.

Le caractère simple et hospitalier des Suisses, la position romantique de leur pays, lui plaisaient beaucoup; il y trouvait un certain allègement à ses peines : il s'y retira et y vécut pendant quelque temps en

simple particulier, dans une maison de campagne près d'Hofwil, s'occupant d'agriculture et correspondant avec le savant et laborieux agronome M. de Fellenberg. Il y épousa une aimable et vertueuse Helvétienne : une concitoyenne de Guillaume Tell convenait bien à un compatriote de Jean Sobiewski.

Il fit en 1813 une nouvelle excursion à Florence, à Rome et à Naples, pour voir quelques uns des amis qu'il s'y était faits dans son premier voyage, et à son retour à Hofwil, il eut l'extrême plaisir de revoir et d'embrasser le héros de la Pologne, son concitoyen Kosciuszko, ainsi que lui retiré au milieu des montagnes de la Suisse. Un an après la mort regrettable de ce grand homme, c'est-à-dire en 1818, il fut un des officiers supérieurs polonais qui escortèrent jusqu'à Cracovie ses dépouilles mortelles, que le général Jablonowski était allé, par ordre du Gouvernement russe, redemander à celui de l'Helvétie. De là il fut présenter ses hommages à l'empereur Alexandre, qui venait de redonner à la Pologne un fantôme

d'indépendance ; il se rendit ensuite à Varsovie, où il eut la consolation, après tant d'années de séparation et d'amertumes, de serrer dans ses bras une partie de sa famille, échappée à de si grands malheurs.

Au moment où nous écrivons, il vit tranquille dans ses terres en Lithuanie, chéri et adoré de tous ses vassaux, qu'il a été un des premiers à affranchir de la servitude de la *glèbe*. Quoique soumis et résigné en apparence à l'ordre de choses établi par une force majeure, son dévouement à la patrie ne s'est jamais démenti. Dans la dernière révolution de la Pologne, il a envoyé cent mille roubles à la diète de Varsovie ; et son fils aîné, encore imberbe, s'est distingué parmi les braves qui ont si héroïquement affronté les hordes innombrables de la Russie. Quant à lui, vieillard respectable, il ne cesse un instant, dans sa retraite, d'adresser à Dieu des vœux ardents pour la délivrance définitive et la prospérité de son malheureux pays : la marche actuelle des choses, ainsi que la complication des évènements

politiques, portent à croire que ces vœux seront un jour exaucés.

Le petit nombre de lettres que nous donnons ci-après avait été écrit par lui pendant son exil volontaire dans les montagnes de la Gallicie. Elles seront lues avec intérêt par les cœurs sensibles : ce n'est qu'à eux que nous les dédions.

LETTRES.

LETTRES

DE

KONIECPOLSKI

. . . . *Qui viderit istas*
De lacrymis factas, sentiat esse meis.
Ovid., *Trist.*, eleg. 1.

LETTRE Ire

ULADISLAS KONIECPOLSKI

A DAVID MIRVÉLI, A NAPLES

Klostow, 25 mai 1795.

J'ai été bien affecté, mon cher David, en apprenant par ta lettre du 4 avril dernier, qu'il ne t'en est parvenu que deux des sept ou huit que je t'ai écrites depuis que je me trouve volontairement relégué dans les solitudes du mont Krapak. Je ne sais

à quoi attribuer l'égarement des autres, à moins de supposer un désordre dans l'administration des postes ou une interception criminelle de mes dépêches. Pour éviter, à l'avenir, un pareil inconvénient, je me suis décidé à envoyer les lettres que je pourrai dorénavant t'écrire, à M. Moyse Vitajones, riche négociant juif, établi depuis longtemps à Augsbourg, qui te les fera parvenir en toute sûreté jusqu'à Naples, par son correspondant M. Spiridion Mustoxidi, que tu connais bien. J'aime à espérer que, de cette manière, les nouvelles ultérieures que j'aurai à te donner de moi arriveront à bon port : j'en acquerrai du reste la preuve quand tu m'accuseras réception de la présente.

Tu me reproches toujours mon entêtement à rester dans ces déserts; tu prétends me prouver que ce séjour est un obstacle au rétablissement de ma santé délabrée et à la tranquillité de mon esprit, et tu m'invites de la manière la plus amicale à t'aller revoir dans la belle Italie, qui offre, je ne le sais que trop, tant de moyens de distraction.

Hélas ! mon cher ami, comment penser, toi qui connais l'état de mon esprit, qu'un voyage dans ces contrées, que je trouvai si riantes, quand je les parcourus à l'aurore de ma vie, alors que mon imagination se berçait d'idées agréables et d'espérances flatteuses, pourrait aujourd'hui m'apporter du soulagement? Que viendrais-je faire en Italie, je te le demande, si ce n'est offrir aux Italiens compatissants et généreux le spectacle pénible d'un homme accablé par le malheur?... Non, non, mon ami; à un être qui, comme moi, a épuisé toutes les amertumes de la vie, il ne convient plus de s'abandonner à la joie et aux distractions du monde : des bandelettes roses siéraient mal sur une tête qui a tant de raisons de se couvrir de cyprès lugubres.

J'ai tout perdu, mon cher David ; j'ai vu notre brave armée, accablée par le nombre et presque détruite, se débander et se mettre en fuite, après avoir opposé en vain un front intrépide aux bataillons sanguinaires de nos envahisseurs ; j'ai vu la patrie, naguère si glorieuse, couverte d'opprobe et réduite en esclavage; j'ai vu mes deux frères, à peine sortis du collège, où notre mère avait eu le soin de les faire élever, périr à mes côtés, en combattant héroïquement pour l'indépendance de leur pays natal. Moi-même, couvert de blessures, malheureusement séparé de nos escadrons et du général Jasinsky, sous les ordres duquel je combattais, je fus obligé de fuir au hasard, pour ne pas rester prisonnier des hordes de Cosaques, qui, aussi nombreux que des essaims de sauterelles, encombraient la rive droite de la Vistule et mettaient à feu et à sang tous les alentours de la capitale. Hélas ! dans ma fuite même, que de scènes larmoyantes et lugubres ne vis-je pas ! L'homme le plus dénaturé eût été saisi de compassion en con-

templant des monceaux de ses concitoyens morts, ou des mourants qui poussaient des gémissements plaintifs ou soulevaient en l'air leurs bras à demi mutilés pour implorer quelques secours; en voyant partout des habitations dévorées par le feu et tombant en ruines, des familles entières, presque nues, éplorées, se sauvant dans toutes les directions, poursuivies par des *pultes* de hussards féroces, qui, montés sur des coursiers fougueux et le sabre au poing, faisaient retentir l'air de leurs effrayants *hourras!*

Échappé comme par miracle à tant de désastres, et suivi d'un seul domestique dont la fidélité avait survécu à ma mauvaise fortune, je courus nuit et jours sans idée bien arrêtée, mais dans le but unique de sortir du royaume. Après onze jours d'une fuite précipitée, par des sentiers détournés et impraticables, ne me nourrissant que de fruits sauvages et de racines, je me trouvai vis-à-vis la chaîne immense du Krapak, qui sépare la Pologne de la Hongrie. Je m'enfonçai dans ses sombres vallées, et après plusieurs détours, je m'arrêtai au village de Klostow, que je choisis momentanément pour asyle, et où le curé de l'endroit et la plupart de ses paroissiens m'offrirent toute sorte de secours et m'accordèrent une généreuse hospitalité dans une de leurs meilleures habitations.

Maintenant je me trouve ici depuis cinq mois, et peut-être cette terre hospitalière recueillera bientôt mes cendres. N'ayant plus rien au monde, n'attendant rien des hommes, j'ai l'espoir que la mort viendra mettre un terme à mes misères; et si mes pressentiments ne me trompent pas, le moment n'est pas éloigné où je descendrai au tombeau : c'est l'unique port où j'aspire après mon funeste naufrage.

Si, d'ici à quelque temps, tu cesses de recevoir de mes nouvelles, sois sûr que j'ai fini d'exister, et souviens-toi quelquefois de ton malheureux ami.

Je remercie Miquelli de l'amitié qu'il continue d'avoir pour moi. C'est un homme fort bon, son cœur ressemble beaucoup au tien; aussi ne suis-je point étonné que vous sympathisiez si fort ensemble. Je souhaite à l'un et à l'autre un sort plus heureux que le mien.

Adieu, David, agrée mes compliments et mes embrassements, et sois certain que, jusqu'au dernier soupir, je ne cesserai d'être ton affectionné, etc.

LETTRE II

Klostow, 6 juin 1795

Mon cher Mirvéli ,

Dans ma précédente lettre , qui , je l'espère d'après mes précautions , te parviendra en sûreté , je t'exposai les derniers désastres de ma malheureuse patrie et ma fuite précipitée dans la nuit fatale où Praag, avec ses infortunés habitants , périssait dans les flammes. Quel autre parti pouvais-je prendre en effet ? mon dévouement était dès-lors devenu inutile ! Mais j'oubliai de te mander une des particularités de cet ostracisme volontaire et imprévu de ma part. Elle pourra être regardée comme une frivolité par tout homme qui , lancé dans le tourbillon des choses mondaines et des plaisirs factices de la vie , n'a jamais trempé ses lèvres dans le calice amer du malheur ; je crois cependant que toi , qui as tant souffert pour la cause de ton beau pays , tu n'en jugeras pas ainsi. Ce que je vais t'écrire n'est d'ailleurs pas étranger à mes infortunes ; il en forme en quelque sorte un des épi-

sodes intéressants, et je trouverai un certain soulagement à te le raconter : peut-être le liras-tu aussi avec plaisir.

C'était la nuit du 3 novembre, et quoique la neige tombât à gros flocons, et que la lune fût couverte de sombres nuages, le froid n'était pas trop vif ; une lueur incertaine éclairait les pas de ceux qui traversaient ces campagnes immenses et solitaires. Moi et mon domestique nous précipitions le pas de nos chevaux dans la direction de Stanislawow, qui est à environ 40 ou 50 verstes de Varsovie, et vers lequel j'avais dessein de m'achemiuer. C'est précisément le lieu où j'avais achevé les études de mon adolescence, sous la direction soigneuse et tendre d'un de mes grands oncles-maternels. Je dois encore t'avouer ingénuement que c'est aussi là que j'avais pour la première fois connu l'amour, c'est-à-dire ce sentiment, ce besoin du cœur, cette tendance douce et irrésistible qui nous porte à nous approcher, à converser, à nous familiariser avec d'autres individus, à peu près de notre âge, mais d'un sexe différent : la fille du métayer de la ferme où nous logions, jeune personne gentille et aimable, avait été l'objet de ce premier sentiment.

Quoique mon grand-oncle fût mort depuis quelque temps, et qu'il ne restât plus à ma famille aucune liaison dans ce pays ; quoique je n'ignorasse point que Stanislawow avait été un des points de

passage, et par conséquent des dévastations des différents corps de troupes de l'ennemi, j'avais l'espoir qu'en me dirigeant de ce côté je trouverais des connaissances, quelques restes des doux souvenirs de mon premier âge, et quelques heures d'hospitalité et d'un repos devenu indispensable.

Je m'avançais donc avec ardeur vers ce gros bourg ; mais à mesure que je m'en approchais, les traces des déprédations que les ennemis du nom polonais y avaient exercées m'apparaissaient de plus en plus. On ne voyait çà et là que des arbres arrachés, des fermes saccagées, des champs foulés aux pieds, des maisons à demi-brûlées. Profondément affligé à l'aspect de tant de scènes de dévastation, j'entrai dans le bourg ; mais, oh ciel ! cet endroit, naguère florissant, riche et peuplé, n'offrait plus à nos yeux que des objets lugubres, que l'image de la solitude et de la misère la plus affreuse. Quoiqu'il ne fût que huit heures du soir, on apercevait à peine quelques lumières dans les maisons ; les rues étaient désertes, et l'aboiement d'un chien vagabond ou le cri aigre et monotone de quelque oiseau nocturne, étaient les seuls bruits qu'on entendît.

Ce silence funèbre me fit frissonner ; nous avancions, nonobstant, en nous encourageant, et, pour qu'on ne pût nous entendre trop facilement, nous mîmes pied à terre ; puis, menant les chevaux à la bride, nous nous dirigeâmes en silence vers l'habi-

tation où j'avais demeuré sept ou huit ans auparavant, et dont je connaissais parfaitement la position. Nous marchions craintifs, défiants, mais certains de trouver à la fin des amis. J'entre dans la cour de la maison, et d'une voix mal assurée je crie à plusieurs reprises : « Roch ! Roch ! » C'était le nom du fermier dont je te parlais tout-à-l'heure. Roch ne répond pas. J'appelle Gilika, la jeune demoiselle, et je lui fais le signal accoutumé, signal qu'elle connaissait si bien : Gilika est aussi muette que son père ; personne ne bouge, personne ne donne signe de vie ; tout est morne et silencieux, tout offre l'image de la désolation et de la mort.

Comme il me tardait de connaître le motif de cette immobilité effrayante, je répétai mes cris et frappai même à différentes portes : tout-à-coup je vis s'entr'ouvrir la lucarne d'une petite chambre qui donnait sur la cour, et paraître, une lampe sépulcrale à la main, une espèce de larve ou de vieille sorcière, qui, d'un ton brusque, demanda ce qu'on voulait en cet endroit et à une heure si inconvenante : « Ma bonne mère, lui dis-je fort poliment, nous sommes des voyageurs qui demandons des nouvelles du brave fermier Roch et de sa famille. — Roch, repartit-elle, a été tué par vos camarades (elle nous prenait sans doute pour des Tartares), et sa famille a été dépouillée par eux de tous ses biens et emmenée en servitude. — Et sa fille Gilika? interrompis-je vivement. — La malheureuse Gilika,

reprit-elle, a aussi cessé de vivre. » Et en prononçant ces derniers mots, la vieille ferma les volets et nous laissa dans l'obscurité.

A cette affreuse révélation, une sueur froide me glaça le front, un tremblement général parcourut mes membres, et je serais infailliblement tombé à la renverse, si le poitrail de mon cheval ne m'eût soutenu.

Roch est donc mort ! Gilika est morte ! m'écriai-je douloureusement. Hélas ! tout est éteint, tout est fini autour de moi. La Pologne pleure son indépendance ; ses braves enfants sont tombés sous le fer des oppresseurs ; leurs cadavres restent sans sépulture dans les campagnes pour servir de proie aux vautours, et moi je vivrais encore, je serais témoin d'une telle désolation ! Non ! il n'en sera pas ainsi.

L'esprit accablé sous le poids de mille sombres idées, il me vint en ce moment la pensée d'attenter à ma vie, pour ne point survivre à tant de parents chéris, d'hôtes affectionnés et de compatriotes regrettables, qui vivaient huit jours auparavant et qui alors avaient cessé d'exister. Dans cette intention, j'abandonnai la bride de mon cheval à mon domestique, presque aussi consterné que moi, et je me dirigeai vers une espèce de potager au fond de la cour. Un grand noyer couvrait en été de son feuillage une partie de cet endroit, et en formait l'ornement principal. Ému des souvenirs amers qui faisaient couler de grosses larmes de mes yeux (et je

pleure aussi dans le moment où je t'écris), je m'arrêtai sous l'arbre, et, poussant un soupir, je m'écriai : « C'est là que je venais, il y a peu d'années, passer mes heures de délassement; c'est à l'ombre épaisse de ce bel arbre que je lisais à Gilika les lettres et les sages avertissements de ma mère chérie; c'est sous ce frais abri que j'ai cueilli sur ses lèvres rosées les premiers baisers de l'amour. Maintenant tout a passé, toute riante perspective s'est évanouie : patrie, gloire, fortune, famille, amis, Gilika, vous n'êtes plus ! Tout a péri pour moi, même l'espérance. Pourquoi vivre plus longtemps, puisque ma vie et mes services ne peuvent être désormais d'aucune utilité à mon pays ? »

Disant cela, je tirai mon sabre du fourreau, et j'en interrogeai avec un certain frémissement la pointe aiguë; puis je m'agenouillai, et, les yeux et les mains levés vers le ciel, je fis une courte invocation à Dieu, dans le sein duquel j'espérais dans quelques instants aller me reposer. Alors j'assujettis contre terre la garde de mon épée, et j'allais en me précipitant dessus donner le dernier adieu au songe de la vie, lorsque je me sentis tout-à-coup et vigoureusement retenir par derrière. « Qu'oses-tu faire, insensé Koniecpolski? cria quelqu'un qui me serrait fortement contre sa poitrine; la vie que tu cherches en cet instant à anéantir n'appartient-elle pas à la patrie? Est-ce là le fruit des leçons de sagesse que tu as reçues dans cette maison? » Je me

retournai aussitôt, pour voir quelle était la personne qui me tenait un tel langage, et, chose inouïe, je reconnus en elle un ancien aumônier du régiment Poniatowski, que j'avais beaucoup aimé pendant mon adolescence.

Ce vertueux ecclésiastique habitait un petit appartement contigu au jardin. Ayant reconnu le son de ma voix, et m'ayant ensuite, à la faible lueur de la lune, vu entrer dans le potager, la curiosité l'avait poussé à épier, avant de se faire connaître, ce que je venais chercher dans cet endroit solitaire, à une heure si avancée, et par le temps qu'il faisait. Il avait tout doucement ouvert une petite porte qui répondait à une des allées du jardin, et s'était mis à marcher sur la pointe des pieds. Les apprêts de ma mort l'avaient effrayé; mais, ne perdant point l'esprit dans ce moment décisif, il s'était élancé sur moi pour empêcher un suicide si blâmable.

Le premier moment d'étonnement passé, je ne pus m'empêcher à mon tour de lui tendre la main et de l'embrasser tendrement, quoique avec un certain regret de voir ainsi avorter mon projet. Alors, arrosant son visage de mes larmes, je lui contai succinctement la triste catastrophe de Praag, dont il avait déjà quelque connaissance, ainsi que le massacre qu'on avait fait pendant deux jours de ses malheureux et vaillants habitants. J'ajoutai qu'en voyant les troupes nationales accablées par le nombre et la Pologne définitivement envahie et subju-

guée, j'avais préféré la mort à l'esclavage, et je finis en le priant de ne pas s'opposer plus longtemps à la détermination que j'avais prise.

Loin de céder à mon invitation, l'inflexible chapelain m'arracha le sabre des mains, débarrassa ma poche d'un pistolet chargé, et me prenant le bras m'entraîna presque de force dans l'intérieur de l'habitation. La vieille qui, de la petite fenêtre, m'avait auparavant fait une si triste mine, ayant su qui j'étais, accourut aussitôt avec la lumière; c'était sa mère. On alluma vite un grand feu, on eut soin des chevaux, de mon petit bagage, et même d'un chien qui m'était cher et qui n'avait pas voulu m'abandonner; puis on fit les apprêts du souper.

Tandis que la vieille femme, aidée par une petite servante et par mon domestique, se donnait bien de la peine pour me faire le meilleur traitement que les circonstances du moment permettaient, chose, du reste, dont je ne m'inquiétais guère, l'aumônier désira que je lui fisse un récit un peu plus détaillé de l'issue des derniers combats, ainsi que de la manière dont les Russes étaient parvenus à s'emparer de Praag et peut-être même de Varsovie. Ma courte et pathétique narration l'impressionna vivement, quoiqu'il s'efforçât de faire bonne contenance pour m'inspirer du courage. A mon tour, j'exigeai de lui qu'il me racontât la fin malheureuse du fermier Roch et de son intéressante famille. Il se fit beaucoup prier, en prétextant que cela ne pourrait

qu'augmenter mon affliction; mais comme j'insistais fort sur ce point, il consentit enfin à me faire le récit suivant, que je n'ai point oublié :

« A l'apparition des premières pultes de Cosaques, avant-garde de la colonne commandée en personne par le féroce Souwarow, toute la jeunesse de Stanislawow et des alentours, excitée par le sentiment de l'indépendance nationale, s'était levée en masse, et s'emparant, à défaut d'armes régulières, de tout ce que la fureur et le désespoir savent suggérer en des circonstances pareilles, avait attaqué, avec une bravoure digne d'un meilleur succès, les hordes ennemies. Roch et son frère puîné avaient été des premiers à s'armer de piques; Gilika elle-même, avec cinq ou six de ses amies habillées en amazones, avait voulu suivre au combat son père et son oncle, malgré toutes leurs remontrances pour l'en dissuader. Elle désirait, disait-elle, mourir à leurs côtés, si eux-mêmes étaient destinés à périr. Hélas! le destin cruel n'avait que trop arrêté leur perte. Après avoir combattu avec une bravoure bien supérieure à celle qu'on pouvait attendre d'une personne de son âge et de son sexe, Gilika, ayant vu tomber près d'elle plusieurs de ses compagnes et reçu elle-même un coup de lance sous le sein droit, s'était jetée dans le Bug, dans l'espoir de gagner à la nage l'autre bord de la rivière, et de se sauver; mais, soit qu'elle n'eût pu vaincre le courant de l'eau, soit que la perte de son sang

l'eût beaucoup affaiblie, soit enfin que les pierres et les tronçons d'arbres que les Cosaques lançaient contre elle, malgré les efforts inouïs de ses compatriotes pour favoriser son évasion, eussent épuisé ses forces, après avoir nagé pendant quelque temps elle avait disparu pour toujours. Les Russes avaient ensuite occupé le bourg, situé à quelque distance du lieu du combat, et en avaient pillé et en partie brûlé les maisons, restées vides de leurs habitants. L'habitation de Roch et celle de l'aumônier n'avaient pas été plus ménagées que les autres. »

Cette narration déplorable eût arraché des larmes à toute autre personne; mes yeux cependant restèrent secs. Mon cœur, par l'excès de la douleur, s'était tellement serré, que le sang n'y circulait presque plus; tel qu'un homme frappé par la foudre ou atteint d'une paralysie générale, j'étais devenu insensible à toute impression extérieure. On fit bien des efforts pour me tirer de cette espèce d'engourdissement physique et moral, et le bon chapelain, qui s'était aperçu du fâcheux effet que son triste récit avait produit sur moi, s'empressa de changer de thème. Pour relever mon esprit abattu, il chercha à tirer parti de tout ce que la religion, unie à la philosophie, offre de plus consolant à un individu accablé par le malheur; il chercha à me persuader que la Providence, en nous éprouvant par l'adversité, nous donne aussi la force de lui résister, et nous laisse le consolant espoir de

la voir tôt ou tard finir et se changer en bien. — Je suis Polonais comme vous, continua-t-il; j'ai, ainsi que vous, perdu des parents chéris, les trois quarts de mon petit patrimoine, et mon emploi ecclésiastique auprès de l'armée. Eh bien! me suis-je pour cela livré au désespoir, ai-je cessé de mettre ma confiance dans le Très-Haut, et ai-je regardé notre cause, la cause de la justice et de l'humanité, comme tout-à-fait perdue? Non, certainement. Au contraire, je suis intimement convaincu que cette crise politique passera comme tant d'autres, et qu'après un laps de temps plus ou moins considérable, les affaires changeront d'aspect et la Pologne se relèvera de son abaissement actuel. Au reste, je suis d'avis que vous vous éloigniez pour le moment de nos provinces envahies par une armée si supérieure en forces et si entreprenante. Le grand Kosciuszko et d'autres illustres compatriotes en firent autant en 1792, pour revenir ensuite plus redoutables, livrer de nouveaux combats aux ennemis du nom polonais. Suivez leur exemple, et réservez-vous pour de meilleurs jours.

Cependant le souper était déjà prêt et la table dressée; il voulut absolument que je prisse place à ses côtés, et fit tous ses efforts pour que je goûtasse aux mets qu'on avait servis; mais, quoique je fusse à jeun depuis trente heures, quelques cuillerées de bouillon me suffirent. Mon corps, harassé, n'avait besoin que de repos; aussi, après quelques

instants accordés à la bienséance, je demandai pour toute grâce qu'on me donnât un endroit où je pusse me reposer. Un bon lit étant déjà préparé, je me jetai dessus tout habillé : mais j'invoquai vainement le sommeil pour qu'il vînt suspendre un moment mes douleurs; il fut presque toute la nuit inexorable à mes supplications.

A la pointe du jour, j'étais déjà debout et faisais seller les chevaux. Le bon prêtre mit en usage toute sa rhétorique pour m'engager à rester chez lui et à me reposer au moins encore cette journée. Mais tous ses efforts furent en pure perte; j'étais bien déterminé à fuir, autant que je le pourrais, ce théâtre de massacres et d'horreurs. Je dus à mon tour insister bien longtemps pour qu'il me fit la restitution de mes armes. Il me les rendit enfin, mais après avoir exigé ma parole d'honnête homme et de loyal Polonais de ne jamais les tourner contre moi-même. Je le promis, et jusqu'à présent j'ai tenu ma parole. L'avenir dira si j'y serai toujours fidèle.

Avant de partir, je montai sous un prétexte à la chambre à coucher, et, sans que personne s'en aperçût, j'attachai à une des colonnes du lit une de mes montres en or. J'imagine que l'hospitalier chapelain, en l'y voyant, aura agréé ce petit témoignage de ma reconnaissance pour ses soins affectueux.

Je t'ai sans doute fort ennuyé, mon cher David :

je t'en demande bien pardon. Peut-être t'attendais-tu à un récit plus intéressant; mais un malheureux proscrit peut-il écrire quelque chose d'agréable des vallées du Krapack où il vit relégué? Adieu, je t'embrasse cent fois, etc.

LETTRE III.

Klostow, 14 juin 1795.

Je profite, mon aimable ami, du passage du sénateur vénitien, M. A... N..., venu dans ces environs à l'effet de visiter le mont Krapack et ses curiosités naturelles, pour t'envoyer le petit portrait de notre Kosciuszko, que je t'avais promis : il est bien ressemblant; je sais que tu l'attends avec une impatience et un intérêt bien honorables pour ton cœur. Ce respectable Italien, non-seulement s'est chargé de te le faire parvenir, bien arrangé dans une boîte, jusqu'à Naples, mais il m'a aussi gracieusement offert de faciliter, si cela m'était agréable, l'arrivée de mes lettres dans l'Italie Méridionale, en les adressant, avec les siennes, au consul général d'Autriche près le Gouvernement napolitain. Je profiterai volontiers de ses offres obligeantes à cet égard, pour continuer, tant que le Ciel le permettra, une correspondance avec toi et le général Zamara, à Rome. Il me semble que cette voie est plus directe que celle d'Augsbourg, et qu'elle offre la même sûreté.

Maintenant que l'été approche à grands pas, les paysans m'assurent qu'un nombre considérable de voyageurs de toutes les nations de l'Europe viendront faire des excursions dans ces montagnes, pour profiter des eaux minérales dont il y a des sources abondantes, pour étudier les différentes productions du sol, ou enfin pour en admirer les surprenants points de vue. Cela ne m'étonne pas; ces contrées, si ce n'est pour la civilisation peu avancée de leurs rares habitants, au moins pour les sites pittoresques qu'elles offrent à chaque pas, et la variété de leurs productions, méritent qu'on vienne les visiter, et que des voyageurs éclairés y fassent des pèlerinages instructifs et amusants.

Celle où je me trouve actuellement n'est pas des moins remarquables. Tu en pourras juger toi-même par le peu de mots que tu voudras bien permettre que je t'en écrive.

Entre les différentes ramifications que forme le mont Krapack, en séparant la Pologne de la Hongrie, il y a, à fort peu de distance des petites villes de Sazaralbed et de Zirzyn, de hautes croupes de montagnes, ombragées de chênes et de sapins, et habitées seulement par des ours, des sangliers et des chamois, qui y sont fort nombreux, et auxquels on fait, dans la saison convenable, des chasses fréquentes et abondantes. Le panorama qui, de leur sommet, s'offre aux yeux, est un des plus vastes et des plus grandioses de la terre. On aperçoit dans le

même temps une grande partie de la Hongrie, de la Russie noire, de la Gallicie, de la Transylvanie, et une portion de la Moravie. Le Niester, qui a sa source dans les environs, s'enfuit rapidement au travers des vallées, en recevant çà et là, dans sa course, une quantité de petits torrents qui l'enrichissent et le grossissent de leurs eaux. S'élargissant ensuite et prenant un cours plus régulier et majestueux, il gagne les vastes plaines de la Podolie, et s'avance, après différents détours, vers les frontières de la Turquie. Outre Sazaralbed et Zirzyn, on voit différents petits villages, tels que Crom, Weilang, Sommering, Klostow, etc., placés ou sur des collines couvertes de riches vignobles, qui donnent le vin si exquis de Hongrie, ou à l'issue de sombres bois, qui fournissent de la charpente en abondance pour les besoins des habitants d'alentour, et pour ceux des différentes manufactures qu'ils ont élevées et qui donnent lieu à un commerce très-étendu. L'aspect inculte des forêts, le brouillard qui couvre les vallons, la solitude et le silence profond qui règnent tout autour, jettent dans l'esprit des voyageurs qui y pénètrent une certaine tristesse et une espèce de douce horreur dont on a de la peine à se détacher. Loin d'ici les hommes trop sensibles ou qui se trouvent atteints d'une passion quelconque, à laquelle ils ne peuvent apporter de remède! Loin d'ici surtout les amants malheureux! L'air qu'ils y respireraient leur serait

fatal. Ils verraient le principe de la vie s'affaiblir lentement chez eux, et s'user à la fin par une langueur qui les conduirait au tombeau.

C'est au milieu de ces vallons solitaires que je suis venu depuis six mois, mon cher Mirvéli, chercher un asyle, une retraite, après l'horrible catastrophe de ma patrie. C'est au milieu de ces forêts que je passe mes tristes jours, et le temps n'a rien encore diminué de la profonde douleur que les revers et les disgrâces politiques de mon pays m'ont causée. Mon caractère, mes habitudes et mes penchants en ont beaucoup souffert et se sont peu à peu tout-à-fait changés. Moi, autrefois si confiant, si enjoué, si ouvert, moi qui me plaisais tant au bruit des armes et qui aimais si fort le fracas étourdissant des grandes villes, je suis devenu défiant, taciturne, mélancolique, presque misanthrope : la société m'est maintenant en aversion, le commerce avec mes semblables me répugne; il y a des jours que je hais même la compagnie de mon fidèle domestique. Mon ame, dévorée par l'amertume et en proie à un chagrin insurmontable, ne voit de tous côtés que tristesse et désolation, et aucun objet n'est capable, dans l'état où elle se trouve, de lui apporter le moindre soulagement. Ces campagnes, avec leurs accidents de terrain et leur parure presque toujours verte, ne font que nourrir sa douleur et augmenter de plus en plus sa noire mélancolie. Quelquefois, rêveur et distrait, je m'avance dans la

forêt solitaire, sans faire attention à la route que je tiens, et je m'y enfonce tellement que, sans ma connaissance exacte des lieux, je ne pourrais regagner mon domicile. Quelquefois aussi je grimpe sur une de ces hautes montagnes couvertes de glaçons, et là, assis au pied de quelque buisson, je contemple l'astre du jour qui court à son couchant, et l'ombre des vallées qui grandit à mesure qu'il s'éloigne; ou bien la vaste rivière qui emporte et charrie avec elle de petits arbrisseaux ou de gros tronçons d'arbres abattus par la violence de l'ouragan. Puis j'arrête mes yeux sur les montagnes brumeuses et à peine visibles de la Pologne. Leur vue rappelle à mon esprit tous ses malheurs; mon cœur s'émeut, mes paupières se gonflent, et des larmes amères viennent arroser mes joues pâles et flétries. Tel qu'une tourterelle qui gémit du haut d'un orme, à la faible lueur du soleil qui va se cacher sous l'horizon, je gémis sur la triste destinée de mes compatriotes tombés sous le joug de l'étranger, et je ne sais prévoir pour eux et pour moi que de nouveaux malheurs.

LETTRE IV.

Klostow, 22 juin 1795.

Lorsque je réfléchis, mon cher David, à la facilité avec laquelle un homme peut tomber de l'apogée du plus grand bonheur relatif dont il est permis à l'espèce humaine de jouir sur la terre, dans l'abyme du malheur, je ne puis m'empêcher de déplorer la triste condition des mortels, destinés à être le jouet d'un destin inexorable, et qui souvent, tandis qu'ils repaissent leur imagination des projets les plus brillants et des chimères les plus flatteuses, marchent imprévoyants sur les bords d'un volcan dont les premières secousses doivent les engloutir dans ses entrailles dévorantes.

J'en ai bien fait moi-même la triste expérience; et cela n'a servi qu'à me convaincre davantage de la futilité et du néant des grandeurs humaines, dont l'étude de la philosophie m'avait déjà donné quelque idée. En effet, que me manquait-il, il y a trois ou quatre ans, pour être, ou au moins me regarder comme le plus heureux d'entre les humains?

Fils aîné d'une des familles les plus riches et les plus distinguées de la Pologne, élevé avec tous les soins que des parents affectueux et éclairés peuvent donner à l'éducation de leurs enfants, environné de toutes les aisances et les considérations de la vie sociale, colonel, jeune encore, d'un régiment de hussards, tendrement chéri d'une mère vertueuse, possédant de nombreux amis, honoré de la confiance du Gouvernement, estimé par les chefs de l'armée, adoré de mes subalternes, je ne pouvais sans doute rien désirer de plus; et pour que cette félicité fût encore plus grande, et qu'elle eût à mes yeux un prix plus estimable, je voyais la Pologne en possession d'une partie considérable de son ancienne indépendance; l'armée que la politique ombrageuse des Puissances limitrophes nous permettait de tenir sur pied, pleine d'ardeur et avide de gloire, et la généralité de mes concitoyens, revenue de ses funestes dissensions, se montrer uniquement enflammée de l'amour sacré de la patrie et du désir du bien public.

Mais, hélas! que les scènes politiques durent peu sur le grand théâtre du monde! A peine la fureur des partis et les discordes intérieures se sont-elles ranimées, à peine Bellone a-t-elle de nouveau déployé son étendard sanglant sur nos contrées, redevenues en peu d'années tranquilles et florissantes, qu'à l'instant même, telles que la rosée du matin aux premiers rayons du soleil, ont disparu la félicité

générale de la Pologne et la prospérité de ma propre famille. Le grand ouragan de la guerre est venu à souffler et envelopper indistinctement dans ses tourbillons les amis et les ennemis de la chose publique; il a poussé avec rapidité notre malheureuse nation vers l'abyme d'où elle ne devait plus se relever.

On ne saurait certainement reprocher ni à mes concitoyens, ni à moi, d'être restés spectateurs indifférents à l'approche de la tempête qui menaçait d'opérer un changement si terrible dans nos destinées. L'Europe entière a été témoin de la célérité, de l'enthousiasme même, avec lesquels tous les Polonais bien intentionnés se levèrent aux cris de la patrie attaquée, et comment, en accourant l'épée à la main sur les lieux du danger, ils exposèrent généreusement leur vie pour le salut de l'Etat. Mais que pouvaient des détachements de troupes faibles et isolés contre des armées nombreuses, qui se multipliaient partout et avec une rapidité incroyable? Des soldats de nouvelle levée, des jeunes gens inexpérimentés, des paysans armés seulement de faulx et de haches, pouvaient-ils lutter contre des colonnes disciplinées, aguerries et soutenues par des centaines de bouches à feu? Après différentes phases de succès et de revers, après une défense plus ou moins prolongée et opiniâtre, mais toujours insuffisante, Souwarow, le cruel Souwarow parut, comme un nou-

veau Gengis-Khan, sur nos frontières ouvertes et mal assurées, et répandant au loin la terreur, il s'avança rapidement vers la capitale du royaume. La désolation, les incendies, les pillages et les massacres suivirent de près le char de cet envahisseur audacieux, et remplirent de larmes et de deuil les campagnes florissantes et les villes populeuses qui se trouvaient sur sa route; avec lui la liberté de la Pologne fut bientôt noyée dans des torrents de sang.

Je ne saurais me rappeler, sans frémir, la nuit horrible qui suivit l'entrée des Russes dans les faubourgs de Varsovie, et le carnage d'un si grand nombre de mes concitoyens; car de quel autre nom appeler le massacre des malheureux habitants de Praag, ordonné ou au moins permis par l'inhumain vainqueur de Tutukaï et d'Ismaïl?

Que Souwarow ait usé en cette circonstance des droits de la victoire sur les débris de notre faible armée, malheureusement défaite à Maciejwice, et réfugiée sous Varsovie, c'est là la dure condition des vaincus, et des troupes qui laissent emporter leurs retranchements par l'ennemi ne doivent ordinairement s'attendre qu'à être passées au fil de l'épée; mais de quoi étaient coupables tant de vieux pères de famille, tant de mères infortunées, tant de jeunes épouses, tant de filles nubiles ou d'enfants à la mamelle, qu'on égorgea sans miséricorde, dont le sang innocent ruissela dans les rues et sur les

places publiques, et dont les cadavres entassés encombrèrent l'intérieur des maisons et la rive droite de la Vistule? Souwarow pourrait peut-être s'excuser en disant : Les vieillards, les femmes, les enfants eux-mêmes concoururent à l'envi aux travaux des fortifications; ils aidèrent à élever des retranchements, à préparer des munitions, à augmenter enfin les moyens de la défense; ils prolongèrent la résistance à ma troupe et retardèrent mon triomphe; ils étaient donc tous coupables à mes yeux, et, par conséquent, ils méritaient tous le châtiment rigoureux qu'on leur a fait subir. Ah! sanguinaire oppresseur! m'écrierais-je en écoutant de tels arguments, ce langage est bien digne de ta férocité; sans doute, tu ne sentis jamais dans ton cœur les palpitations d'un homme sensible qui voit sa patrie près d'être anéantie, qui est spectateur des derniers soupirs de son indépendance, pour t'exprimer de la sorte et pour en agir, à la fin du XVIII[e] siècle et dans un pays depuis longtemps civilisé, avec une cruauté qui ferait honte à des cannibales, et dont des Cosaques même frémiraient d'horreur. L'histoire écrira peut-être dans ses annales que Souwarow fut un soldat courageux et entreprenant; mais elle ajoutera aussi que Souwarow fut un homme privé de ces sentiments généreux qui font partie de la véritable valeur, et qui honorent si éminemment un guerrier.

Pour en revenir à ce dont je te parlais tout-à-

l'heure, je puis t'assurer, mon cher Mirvéli, que depuis cette époque à jamais triste et déplorable, la fatalité s'est toujours de plus en plus appesantie sur moi ; les beaux jours de ma vie se sont tout-à-fait obscurcis ; la paix de l'ame et la satisfaction du cœur sont devenues pour moi des mots incompréhensibles. Je serais encore un personnage puissant, je marcherais à la tête de mes compagnons d'armes, je me trouverais en possession de toutes mes richesses passées, que je ne m'en regarderais pas moins comme un homme malheureux et misérable, toutes les fois que ma prospérité privée contrasterait avec les infortunes publiques. Je ne regrette pas l'opulence dont je jouissais auparavant, mais je déplore la perte de l'existence politique de mon pays. En effet, quel citoyen dénaturé oserait se réjouir et se croire heureux, lorsqu'il voit sa patrie et les personnes qui lui sont chères languir dans les fers de la servitude? S'il était malheureusement permis à quelqu'un de parvenir à ce degré de dépravation et d'apathie morale, on devrait le regarder comme le plus méprisable des mortels.

LETTRE V.

Klostow, 27 juin 1795.

La première fois que je parus dans ces vallées, suivi de mon seul domestique et de mon chien danois, les habitants du petit nombre de villages environnants furent surpris de voir un individu si triste et si rêveur, qui évitait les lieux habités, et, du matin au soir, ne faisait qu'errer par les endroits les plus sombres et les plus solitaires de la forêt. Ils conçurent des soupçons sur mon compte, et quoiqu'ils ne me dissent rien de désagréable, quoiqu'ils n'opposassent aucun obstacle à mes excursions dans leurs campagnes, ils ne se sentaient nullement disposés, ainsi qu'eux-mêmes me l'ont avoué depuis, à me faire un accueil favorable; dans les premiers jours même, ils me regardaient en quelque sorte comme un être malfaisant et de sinistre augure pour eux. Mais à peine furent-ils informés, je ne sais à quelle occasion, peut-être par quelqu'indiscrétion de mon domestique, que j'étais un officier supérieur polonais que

l'invasion ennemie, dont on avait beaucoup parlé dans leur pays, avait obligé de tout abandonner et de s'enfuir de chez lui, dénué des choses les plus nécessaires, qu'ils parurent s'attendrir et prendre beaucoup d'intérêt à mon infortune. Ils s'empressèrent de m'inviter à fréquenter leurs maisons, m'en offrirent même une à mon choix, et m'accordèrent à l'envi tout ce qui pouvait contribuer à adoucir mon sort; le curé de l'endroit où je demeure actuellement alla jusqu'à mettre à ma disposition sa bibliothèque, peu fournie, mais garnie de livres d'élite.

Ces bons habitants se sont fait un plaisir de me donner des preuves répétées de leur confiance et de leur attachement, et persuadés par ma physionomie un peu rassérénée et par mes manières douces et prévenantes, que je n'étais pas dépourvu de quelque bon sens et d'une grande bonté de cœur, qu'en un mot je ne pouvais être qu'un homme distingué par le caractère et par l'éducation, ils m'ont constitué peu à peu l'arbitre de presque tous leurs différends et le pacificateur de la plupart de leurs querelles domestiques, de sorte qu'aujourd'hui ils n'entreprennent, ne résolvent rien d'important sans prendre mes conseils; enfin, je suis, pour ainsi dire, un oracle pour eux.

Voilà donc, mon cher Mirvéli, que j'ai déserté les étendards de Mars pour endosser la robe de Thémis; de commandant d'escadron je suis transformé

tout-à-coup en juge de village. Ne penses-tu pas que ce soit une métamorphose heureuse? Quant à moi, si les destins de ma patrie étaient différents, si l'idée de ce qui s'y passe n'était pas pour moi un sujet continuel d'angoisses, si l'image plaintive d'une mère chérie, peut-être déjà morte de douleur, n'était pas toujours présente à mon esprit, je croirais avoir gagné beaucoup à ce changement d'état, et, loin d'en être mécontent, je ne voudrais pas troquer ma position actuelle contre celle d'un vil courtisan, qui, avec des chaînes d'or aux pieds, se fait le lâche complaisant des caprices d'un despote insensé et orgueilleux, ou contre celle d'un financier opulent, qui compte les victimes de son avarice par les jours de son existence abhorrée.

Tu es exilé, fugitif et misérable, ô Koniecpolski! me dis-je souvent, mais tu es libre et indépendant dans toutes tes actions. Peut-être, à l'heure qu'il est, tes biens ont été saccagés, tes terres vendues à l'encan, tes palais, tes maisons de campagne renversées ou livrées aux flammes; peut-être même ta mémoire est flétrie et couverte d'opprobre, et ton nom figure sur des tables de proscription; mais, en revanche, tu as la satisfaction de ne sentir dans ton cœur le remords d'aucune action indigne; tu as la conviction intime de n'avoir manqué à aucun de tes devoirs envers la patrie, de t'être dévoué à son service, et d'avoir constamment dirigé vers cet unique et noble but toutes tes pensées, tous tes vœux,

toutes tes actions. Pourquoi seulement n'as-tu pas eu, pour les soutenir, les forces centuples d'un Briarée !

Le sentiment de la compassion, mon cher David, paraît inné dans nos cœurs. A peine nous trouvons-nous en contact avec un être qui souffre, que nous sentons en nous-mêmes une certaine tendance, une sympathie involontaire qui nous pousse vers cet être malheureux, qui nous porte à lui donner des consolations à alléger, autant que possible, la somme des maux sous lesquels il chancelle. Cette sensibilité, cette espèce d'électricité morale, si tu me permets d'ainsi l'appeler, est souvent plus vive, plus expressive, plus efficace dans les femmes que dans les hommes. J'oubliais de te dire, à ce propos, que les femmes et les jeunes filles de ce pays, plus encore que leurs maris et leurs parents, étaient, à mon égard, fort méfiantes, fort réservées dans les premiers temps de mon séjour à Klostow ; ma vue les mettait en fuite, et à peine voulaient-elles rester près de moi dans l'église de la paroisse, où, pendant la célébration des offices, elles ne cessaient de me regarder du coin de l'œil, avec un mélange de curiosité et de timidité qui les rendait, à mes yeux, encore plus intéressantes et aimables. Cette retenue, cet éloignement presque sauvage n'a pas duré longtemps. Actuellement qu'elles ont connaissance de tout ce qui m'est arrivé ; à présent qu'elles savent que je suis un étranger proscrit pour une cause à laquelle les fiers

habitants de ces montagnes attachent un grand prix ; que, d'ailleurs, elles ont des preuves continuelles des égards et de la discrétion dont j'en use envers tout le monde, elles se sont peu à peu familiarisées avec moi, et m'ont pris, à ce qu'il paraît, en quelque affection. Souvent elles cherchent à me soulager par des paroles pleines de douceur, me consolent et m'exhortent à espérer un meilleur avenir ; et lorsqu'elles s'aperçoivent que leurs efforts ne sont pas couronnés de succès, elles tâchent au moins de me distraire de ma profonde tristesse par leurs chants tendres, leurs badinages innocents et leurs amusements champêtres. On ne saurait certainement en agir mieux pour un parent chéri. Cela sert sans doute à répandre quelques gouttes de baume sur mes blessures, et j'avouerai sincèrement que, depuis que j'ai gagné la confiance de ces braves montagnards, l'existence m'est devenue moins à charge : elle me paraît, à plusieurs égards, plus supportable qu'auparavant.

LETTRE VI.

Klostow, 1er juillet 1795.

L'air salubre que je respire au milieu de ces campagnes, surtout pendant la riante saison où nous sommes, une nourriture frugale, la promenade journalière que je ne manque presque jamais de faire, et, ce que je regarde comme le premier de tous les biens, la liberté dont il m'est permis de jouir dans la solitude tranquille de ces bois, adoucissent, en quelque sorte, la tristesse inexprimable qui m'accable ; et quoique, par l'effet des malheurs passés, ma santé ne soit pas encore très-bonne, néanmoins le genre de vie simple et régulier que je mène au milieu des bergers du Krapack, contribue beaucoup à m'entretenir en un état physique supportable. Je vais te donner une esquisse de ma manière de vivre.

Je me lève tous les matins à la pointe du jour, et au chant harmonieux de milliers d'oiseaux de toute espèce, qui, pleins de reconnaissance pour l'astre qui leur apporte la lumière, le saluent à l'envi de

leurs gazouillements. En cela aussi, et avec plus de raison sans doute, les bonnes gens du village imitent les autres êtres vivants de la nature, puisque, avant de s'acheminer vers leurs travaux rustiques ils se rassemblent dans l'église paroissiale. Le curé entonne une courte prière, à laquelle le peuple répond, et ensuite tout le monde chante en chœur un hymne en langue vulgaire, pour remercier le Créateur de toutes choses des biens dont il daigne les combler. Je ne suis pas des derniers, comme tu peux bien l'imaginer, à me rendre à ces devoirs religieux; et cette assiduité de ma part ne contribue pas peu à augmenter l'attachement et la confiance que tout le monde a déjà pour moi.

Les prières finies, les bergers et les laboureurs, chacun saluant ses amis ou ses voisins, partent pour la campagne avec leurs troupeaux respectifs et les instruments d'agriculture. Des détachements plus ou moins nombreux de femmes, de filles et de jeunes garçons les suivent; le village reste presque désert. Vêtu d'un habillement léger, un fusil sur l'épaule et mon chien danois derrière moi, j'imite leur exemple. A cette heure matinale où le soleil dore à peine les sommets des montagnes, je me trouve presque toujours en marche. Ordinairement je fais société avec la jeune Cadiska, ma voisine : c'est dans l'habitation d'un de ses oncles que je suis logé. Cette jeune personne joint à la vivacité de l'esprit et à la naïveté du cœur, la légèreté du corps et les grâces séduisantes de la figure.

Chargée de porter le diner à son père et à ses trois frères, qui travaillent dans une ferme de leur famille, à une bonne lieue du village, et d'en revenir ensuite avec une petite provision de bois ou de fruits, il m'est aisé de jouir de sa compagnie pendant une partie de la route, et souvent l'ânon qui porte les corbeilles et les provisions de Cadiska voit mes livres et mon déjeuner augmenter son fardeau. L'ami inséparable de la demoiselle est un chevreau gracieusement tacheté, qui suit sa maîtresse avec le même attachement et la même fidélité que mon chien. Tandis que, tout en marchant, je cause familièrement avec Cadiska, le chien et le chevreau cheminent ensemble, en se livrant dans leur idiome à une conversation à part. Pendant les cinq ou six premiers jours de leur connaissance, ils se regardaient de mauvais œil, et plus d'une fois le chevreau s'élança, avec ses petites cornes, contre le chien, qui, malgré sa force supérieure, n'usait pas de représailles et se tenait seulement sur la défensive, dans la crainte de réprimandes ou de coups de ma part; il se contentait de mordre son adversaire par les oreilles ou le bout de la queue. Leur inimitié, toutefois, s'amortit avec le temps, et ils devinrent peu à peu des amis entre lesquels le bon accord n'a plus cessé de régner.

C'est un curieux spectacle de voir le badinage et

les pantomimes grotesques de ces deux petites bêtes, qui paraissent se complaire à nous amuser. La jeune villageoise a coutume de faire son déjeuner tout en marchant; c'est alors que le chien et la chèvre lui font une cour assidue, et cherchent à faire tomber de ses belles mains, par mille grimaces et caresses, quelque morceau de pain. Elle n'en est nullement avare, et en distribue, à différentes reprises, tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Le chien, brave gourmand, et mis en appétit par le mouvement et l'air frais du matin, reçoit bien volontiers les avances qu'on lui fait, et par un léger remuement de queue remercie la donneuse. Quant au chevreau, devant qui la nature étale avec prodigalité le séduisant cerfeuil, le serpolet, la pimprenelle, le cityse et une infinité d'autres herbes odoriférantes, il prend et mange quelquefois le pain qu'on lui donne de si bonne grâce; mais, le plus souvent, il ne fait que le flairer ou le lécher, puis il le fait sauter en l'air d'un coup de ses cornes. La réfection une fois finie, nos deux amis n'ayant plus rien à espérer pour le moment, cessent leurs assiduités et ne font plus que gambader et courir en avant et en arrière, à perdre haleine. Ils se poursuivent, se rejoignent, s'échappent, se heurtent, se jettent par terre, sautent par dessus l'un l'autre, et font tant de détours et de cabrioles, que la jeune fille en rit à gorge déployée, et que moi-même, malgré mon flegme habituel, je suis de temps en temps obligé de rire aussi.

Lorsque je fis la connaissance de Cadiska, je crus tout d'abord que son petit cœur était encore étranger aux passions, et surtout qu'elle ne connaissait pas la plus dangereuse d'entre elles, l'amour; mais le hasard me désabusa bien vite, et me convainquit que ce tyran des cœurs s'insinue avec plus de facilité et exerce plus puissamment son empire dans les bois et sur les bergers, que dans les villes et sur leurs habitants corrompus. J'ai eu, plus tard, l'occasion de connaître l'individu qui fait l'objet des vœux de la jeune fille, et j'ai l'intention de contribuer à leur félicité.

Comme je n'ai ni troupeaux à mener à la prairie ou sur les coteaux, ni champs à labourer, à peine ai-je pris congé de Cadiska, à un endroit où la route se partage en plusieurs directions, que je m'enfonce dans la forêt, où une chasse facile et abondante s'offre à mes coups. Je ne m'y livre toutefois que fort peu de temps, rarement et presque à regret, n'aimant point ôter la vie à des bêtes innocentes. Lorsque je suis las de marcher, je m'asseois à l'ombre d'un buisson ou d'un chêne touffu, et c'est là que je passe quelques unes des heures brûlantes de la journée à lire les livres dont le bon curé a eu soin de me pourvoir, et dont la plupart traitent des beautés de la nature ou des prodiges de la création. J'aime infiniment cette lecture, et j'y trouve souvent des consolations que je chercherais en vain dans le commerce du monde.

Les rayons affaiblis du soleil couchant me donnent ordinairement le signal du départ. Alors je regagne le village. Chemin faisant, je rencontre presque toujours la foule des campagnards, qui reviennent précédés de leurs bêtes richement chargées de gerbes ou de fruits. Les bergers, du haut des collines, font entendre leurs cornemuses et leurs chalumeaux, au son desquels il semble que les troupeaux marchent gaiement et comme en cadence. Le bêlement des brebis qui appellent leurs petits laissés au bercail ; le mugissement des bœufs, satisfaits de rentrer à l'étable ; les cris joyeux des enfants, contents d'avoir fait leur devoir dans la journée ; les chansons, sur différents rhythmes, des jeunes paysannes, suivies par leurs amants, trempés d'une sueur dont l'abondance des récoltes sera bientôt le prix : tout cela forme un brouhaha, un charivari qui réjouit l'esprit, car il vient du contentement des cœurs.

Le village, en ce moment, se ranime. Toutes les femmes sont occupées de leur cuisine; chaque cheminée livre passage à une fumée de bon augure : *Villarum culmina fumant*. On dresse la table dans toutes les maisons, et on la couvre de mets que la bonne santé et l'appétit rendent encore plus agréables. Le soir, après souper et au clair de la lune, on se livre souvent à des jeux ou à des danses champêtres, et les jeunes filles ne manquent pas d'y faire remarquer leur légèreté et leurs grâces.

Ici il n'y a pas de mendiants, parce que tous les habitants sont, de leur nature, portés au travail, et que les institutions politiques concourent ellesmêmes à encourager l'industrie et la vie active. Cela fait que l'aisance y est presque générale, et qu'on n'y connaît point ces désordres et ces crimes, produit des excès de la misère, d'un côté, et de l'opulence, de l'autre. Chaque famille de paysans possède une petite ferme, beaucoup mieux cultivée que tout autre terre à cens ou à location. L'activité, un travail assidu et une sage économie mettent les parents à même de donner une bonne éducation et de riches dots à leurs filles ; les mariages y sont multipliés, bien assortis, et la plupart heureux.

Allez conter des fadaises pareilles et faire part de telles observations à un sybarite de nos grandes villes ; il vous rira sottement au nez, se renfermera dans son cabinet, y recomptera son or, et ensuite s'étendra sur son lit moelleux, pour y passer dans l'indolence et l'ennui la nuit entière et la moitié du lendemain. C'est là pour lui le souverain bien, et il ne conçoit pas qu'il puisse y avoir au monde des êtres plus intéressants et plus heureux que lui.

LETTRE VII.

Klostow, 6 juillet 1795

Que l'aspect, l'étude ou la contemplation des merveilles de la nature sont attrayants, mon cher David, dans la solitude doucement mélancolique d'un bois! Ce sont là des sensations que n'éprouve presque jamais quiconque, accoutumé aux fracas d'une capitale, a le cœur corrompu par les plaisirs factices de la vie, ou l'esprit distrait par les intrigues ou ce qu'on appelle les bienséances de la société. Transportez vous en idée, pour un moment, dans une vaste campagne boisée, au milieu ou sur le penchant de hautes montagnes, entourée par des vallons et des précipices sans fin. Les chênes gigantesques, les sapins, les hêtres et les platanes séculaires, dont les hautes cîmes se cachent dans les nuages; les rochers escarpés et comme suspendus en l'air, qui paraissent prêts à se détacher du sommet des monts et à rouler dans de profonds abîmes, pour écraser les mortels audacieux qui voudraient, dans leur insatiable curiosité, aller troubler la paix

des animaux dont ils sont le séjour ; les sombres vallées que les rayons du soleil n'éclairèrent jamais ; les antres mystérieux, surmontés et à demi cachés par des festons de verdure qui en tapissent les accès ; les différentes productions végétales qui croissent dans toute l'étendue de la forêt, et dont, sans doute, plusieurs contiennent des qualités et des vertus inconnues; l'odeur enivrante d'une infinité de fleurs qui couvrent la prairie ou ornent les buissons ; le profond silence qui règne tout autour, silence qui n'est interrompu que par le bruit monotone des cascades d'eau qui jaillissent des crevasses des rochers et se précipitent vers la plaine, par les accords joyeux ou plaintifs d'une variété de petits oiseaux, et par le bourdonnement sourd d'une multitude d'insectes et de papillons bigarrés : tout concourra à fixer votre esprit et à lui fournir les idées les plus vastes et les pensées les plus élevées sur le système physique et moral de l'univers.

Ah ! que les hommes ambitieux ou pervertis ne viennent-ils au milieu de ces contrées sauvages, de ces solitudes silencieuses, philosopher un peu sur l'instabilité des grandeurs du monde! Ils cesseraient bientôt de courir avec tant d'avidité après les richesses, ainsi qu'après les honneurs et les plaisirs précaires qu'ils procurent ordinairement à ceux qui les possèdent ; ils apprendraient à modérer leur orgueil, à corriger leurs inclinations déréglées ; leur cœur s'ouvrirait aux douces émotions

du sentiment, et la contemplation des beautés de la nature les familiariserait peu à peu avec la vertu.

Cependant, pour bien sentir tout le charme, pour bien apprécier toute la valeur de ces beautés, il faudrait, et vous-mêmes en conviendrez avec moi, non-seulement s'être dépouillé des fausses idées d'une société dépravée, des préjugés d'une éducation mal-entendue, mais avoir encore le cœur libre, autant que possible, de toute passion. La nature, toute belle et agréable qu'elle soit par elle-même, semble habillée de deuil aux yeux d'une personne malheureuse ; et un objet quelconque, malgré tous ses attraits, ne produit en elle que des sensations lugubres.

C'est précisément ce qui m'arrive dans ma position actuelle. j'ai beau m'étendre des journées entières sur les tapis verts de ces grands salons champêtres : j'ai beau admirer les magnifiques tableaux qui y sont étalés à ma vue; j'ai beau parcourir avec l'imagination toute la chaîne des êtres qui sont admis à y figurer, tout se présente à mon imagination sous un aspect sombre, tout excite dans mon esprit des idées tristes et désagréables. Une biche timide qui échappe aux poursuites d'un chien feroce, mais qui porte, fixé à ses flancs, le dard dont le chasseur la perça, se plonge vainement dans les eaux limpides du ruisseau qui serpente dans la vallée ; elle n'en ressent qu'un soulagement momentané, et elle finit par expirer sur ses bords. Je suis à peu près dans un état pareil, depuis que j'ai dû m'éloi-

gner du sol de ma patrie malheureuse, peut-être pour ne plus la revoir.

Ne plus la revoir!..... ne pouvoir plus soutenir l'inviolabilité de ses droits!.... Savoir qu'elle est opprimée, et ne pas être en état de lui porter du secours; ne plus avoir l'espoir et la consolation de serrer dans ses bras des concitoyens libres!..... Hélas! voilà ce qui me désole, ce qui attriste mon existence, ce qui en abrège la durée.

Quelquefois, lorsque l'horizon est parfaitement pur, je monte, quoiqu'avec peine, et autant que les neiges me le permettent, sur les sommets les plus élevés de ces montagnes. De là je tâche de découvrir les plaines éloignées de mon pays, et lorsqu'il m'est permis d'en apercevoir une partie, je m'assois sur un rocher; alors, en les contemplant tristement, je passe des heures entières à méditer sur les funestes évènements dont elles furent le théâtre pendant ces dernières années. Je réfléchis sur sa grandeur passée, sur son humiliation actuelle, et cette dernière pensée fait couler mes larmes. Cruel destin! m'écrié-je souvent, dans l'excès de ma douleur, pourquoi t'obstiner à sévir contre les infortunés Polonais; qu'ont-ils fait pour mériter d'être si durement traités? Ils formaient, il n'y a pas trente ans, un peuple libre et puissant; et à cette heure, ils sont esclaves. La patrie des Sobieski, des Lanczinski et des Kosciuszko, couchée à terre et chargée de chaînes, pleure sur sa gloire et sur son

indépendance passées. Elle n'est plus au nombre des Puissances; son nom même est, hélas! peut-être à jamais effacé du tableau des nations libres!

Comme mon esprit est presque continuellement occupé de ces tristes images, il arrive que je rapporte à elles presque tous les petits évènements de la vie ordinaire, qu'ils y aient ou non une relation quelconque. Un de ces jours passés, par exemple, tandis que, couché sur l'herbe, j'étais plongé dans ces idées lugubres, je vis venir à moi, toute joyeuse, la jeune Cadiska. Elle m'apportait, dans une petite cage d'osier, une tourterelle que son frère avait prise un instant auparavant, et qu'il avait la politesse de m'envoyer en présent. Je remarquai dans le même temps qu'une autre tourterelle (c'était le mâle) suivait, en volant de branche en branche, sa compagne bien-aimée, malheureusement devenue captive. Les deux oiseaux semblaient chagrins et désolés de se voir ainsi séparés l'un de l'autre. Ils tâchaient, par leurs gémissements, par les battements de leurs ailes, à se donner réciproquement des témoignages de leur douleur, et peut-être aussi de nous fléchir. Je fus vivement touché de la position pénible, ainsi que du langage tendre et expressif de ces deux petits malheureux; aussi, après avoir affectueusement remercié la demoiselle, qui était venue avec tant de joie et d'empressement me faire ce cadeau, je la priai de vouloir bien permettre que je donnasse la

liberté à la prisonnière. Elle parut d'abord étonnée de l'usage que je me proposais de faire de son présent ; mais enfin elle me répondit gracieusement que si je trouvais du plaisir à cela, elle en aurait aussi et en serait contente. J'ouvris donc la porte de la cage et laissai la tourterelle prendre son essor et aller rejoindre son compagnon. La joie que les deux petites bêtes ressentirent de se voir toutes les deux en liberté et réunies ensemble, les caresses qu'elles se prodiguèrent à l'envi sur un buisson voisin, et leurs roucoulements amoureux m'émurent singulièrement. Voilà, m'écriai-je, deux infortunés de moins dans la nature : ils sont de nouveau libres et heureux ; et les pauvres Polonais, quand le redeviendront-ils aussi?..... Il me sembla alors entendre une voix qui, du fond de la forêt, s'écriait : Ils ne le seront plus. A cette annonce, ou plutôt à ce pressentiment horrible, qui traversa tout-à-coup mon esprit, mon cœur se resserra, et les larmes se séchèrent soudain dans mes yeux. Je me levai brusquement dans un état presque convulsif, et, faisant à peine un signe de la main à la jeune fille interdite et tremblante, je m'enfonçai dans le sombre labyrinthe du bois, pour n'avoir pas de témoin de mes angoisses et de mes gémissements. Je ne revins au village qu'à la nuit close.

LETTRE VIII.

Klostow, 3 août 1795.

J'ai reçu tout à la fois, mon cher David, trois de tes lettres, par la dernière desquelles tu me mandes que le sénateur A.... M.... t'a déjà fait parvenir le petit portrait du héros Kosciuszko que tu m'avais si instamment demandé par tes précédentes, et que j'eus le soin de t'envoyer par lui il y a quelques semaines. Tu me témoignes aussi le désir d'avoir sur la vie publique de ce grand homme quelques renseignements qui puissent le faire mieux connaître et apprécier par toi et tes amis. Hélas ! mon frère chéri, comment pourrais-je te satisfaire en cela sans rouvrir toutes les plaies de mon cœur ! La vie publique de Kosciuszko est intimement liée aux dernières convulsions et à l'agonie politique de la malheureuse Pologne. Celle-ci finit d'exister quand celui-là ne l'anime plus, et l'histoire de l'un ne peut être détachée du récit des calamités de l'autre. Je serai donc, pour satisfaire tes instances, obligé de me faire violence et de raconter briève-

ment cette histoire et ces calamités. Ce sera, je crois, le dernier sacrifice que l'amitié puisse exiger d'un infortuné qui n'a plus rien à donner, parce qu'il n'a plus rien à perdre, et qui, de tout ce qu'il possédait, n'a plus à sa disposition que des larmes. Je vais te contenter.

Thadée Kosciuszko, dernier grand homme de la Pologne libre, descend d'une des familles nobles, mais peu opulentes, de notre pays. Ses parents n'ayant pas les moyens de l'élever comme gentilhomme, mais désirant en faire un citoyen utile à la patrie, sollicitèrent de bonne heure et obtinrent qu'on l'admît dans l'école militaire des cadets, à Varsovie. C'est là qu'il s'adonna à toutes les études convenables à un officier qui a à cœur de se distinguer dans la carrière brillante, mais dangereuse, des armes ; ses progrès furent si rapides, qu'à peine sorti de l'adolescence, il fut destiné par le Gouvernement à voyager, avec trois autres de ses camarades, aux frais du trésor public, dans les contrées les plus remarquables de l'Europe, pour y étendre et y perfectionner ses connaissances militaires. Après une longue tournée, il s'arrêta pendant quelques années en France, où il se fit connaître et admirer par un grand nombre de personnages distingués. Là il finit d'apprendre la tactique, le dessin, l'histoire raisonnée de la guerre, la politique, etc.

Revenu dans sa patrie, il obtint bientôt une compagnie. Cependant son ame fière et indépendante souffrait vivement de voir son pays devenu province de la Russie, et le roi lui-même servir, presque contre sa volonté, les desseins ambitieux des Puissances étrangères, au préjudice des droits et des intérêts de ses propres sujets. Cette idée, et la douleur qu'il ressentait des suites d'une passion malheureuse, l'engagèrent à aller chercher fortune sous un autre ciel, et à attendre ailleurs des temps moins calamiteux pour sa patrie, à laquelle il ne pouvait pour lors être d'aucune utilité. Comme la guerre venait d'éclater entre l'Angleterre et ses colonies du Nouveau-Monde, il résolut d'aller se battre pour la liberté américaine, en attendant qu'il pût un jour verser son sang pour celle de son pays natal.

Arrivé dans l'Amérique Septentrionale, il lui fut facile, avec des lettres de recommandation du célèbre Franklin, d'obtenir un emploi dans l'armée insurgée ; il y donna de si grandes preuves de son intelligence et de sa bravoure, que l'immortel Washington le choisit pour son adjudant, et qu'il mérita la décoration du nouvel ordre de *Cincinnatus*. L'illustre général français Lafayette, Adams et tous les autres chefs politiques ou militaires, voulurent le connaître et l'honorèrent de leur estime et de leur amitié.

La guerre fut heureuse, comme chacun sait ; la République américaine fut reconnue par l'Angleterre ; la paix fut signée en 1783, et Kosciuszko,

comblé d'honneur et au faite de la gloire, revint en Europe et de là en Pologne, où il vécut fort retiré et tranquille jusqu'en 1789.

A cette époque, la diète, assemblée à Varsovie l'année précédente, manifestait un esprit et déployait une énergie dignes de nos ancêtres; il semblait que la Pologne voulût sortir tout-à-coup de l'apathie politique des temps passés, et se montrer dans une attitude capable de déconcerter tout projet formé contre ses libertés et l'intégrité du territoire qui lui restait encore. On leva et on organisa une grande armée nationale, dont on donna le commandement suprême au prince Poniatowski, neveu du roi, qui choisit pour un de ses adjudants généraux Thadée Kosciuszko, déjà nommé général-major, et dont on appréciait les connaissances, l'expérience et le patriotisme. Notre héros rendit des services fort importants, surtout à la bataille du 17 juin 1792, où il déploya des talents militaires si remarquables, qu'il se concilia l'estime des généraux ennemis eux-mêmes. Sa tactique et sa bravoure ne furent pas moins admirées à l'affaire de Dubienka, où, avec cinq mille recrues, il osa attaquer une force triple de la sienne, et remporta, malgré son infériorité numérique, des avantages très-considérables, bien qu'à l'approche de nouvelles colonnes ennemies qui cherchaient à l'envelopper, il dût se tenir sur la réserve.

Cependant, au milieu de ses brillants succès et de ses

triomphes, on lui notifia l'ordre de suspendre les hostilités. Le roi Stanislas, redoutant l'irritation de sa bienfaitrice Catherine, avait résolu de céder à ses ordres et d'annuler toutes les innovations qu'on avait faites, depuis 1788, dans le gouvernement et la constitution de l'État.

Bien qu'il pensât, dans cette circonstance, que le roi, par un excès de pusillanimité, avait outrepassé les bornes de l'autorité que les lois lui accordaient, et sacrifié le bien du pays et l'honneur national à des vues personnelles, Kosciuszko ne s'opposa pourtant pas à la volonté du prince; citoyen obéissant autant que soldat brave, il se soumit sans retard aux ordres supérieurs, proclama l'armistice conclu entre les deux armées, rendit le commandement de la sienne, et déplorant les destinées de la patrie, à laquelle il lui devenait désormais impossible de rendre des services, il demanda peu après et obtint avec peine sa démission de tout emploi militaire. Plusieurs autres officiers supérieurs imitèrent son exemple, et quoiqu'on leur offrît des honneurs, des grades supérieurs, des appointements plus élevés, ils déclarèrent presque tous vouloir suivre le sort de leur frère d'armes.

Après la conclusion de la paix, que la fière impératrice dicta à son gré, il se retira en Allemagne, en compagnie d'Hugues Kolontay, déjà vice-chancelier de la couronne et un des rédacteurs de la constitution de 1791; de Zaïonszech, d'Ignace

Potocki et d'autres illustres sujets, qui préférèrent s'éloigner de leur pays plutôt que d'être les témoins de sa ruine.

Toutefois, le mécontentement en Pologne, loin d'être éteint, augmentait à mesure même que se multipliaient les moyens rigoureux qu'on avait adoptés pour comprimer ce mécontentement. L'émigration volontaire de Kosciuszko, en contristant les patriotes qui restaient à Varsovie, à Wilna, à Grodno, à Cracovie et dans les autres villes principales de la République, lui avait concilié plus que jamais l'estime et l'admiration générales. Tous semblaient, en lui, avoir perdu un père, un frère, un protecteur et un des plus fermes défenseurs de leurs droits. On ne doit donc pas s'étonner si, l'année suivante, 1793, époque où la fermentation des esprits se trahissait presque partout, activée par les procédés des Russes, qui, sous prétexte d'économie, détruisaient peu à peu et licenciaient l'un après l'autre les corps polonais, toutes les pensées se tournassent vers Kosciuszko, alors retiré à Leipsik.

On ouvrit une correspondance secrète, tant avec lui qu'avec Kolontay et Zaïonszech, pour tâcher de relever la patrie de l'état d'esclavage dans lequel elle était tombée; mais les moyens qu'on proposait ne paraissaient pas suffisants pour pouvoir agir avec quelque probabilité de succès. Kosciuszko différa toute espèce de mouvement, jusqu'à ce que les circonstances se fussent améliorées, et pour cacher ses desseins et donner le change à la surveillance ennemie, il s'éloigna des frontières de la Pologne, et alla faire une excursion en Italie et dans plusieurs autres pays.

En attendant, les manœuvres révolutionnaires continuaient avec ardeur; mais il s'en fallut peu que la divergence des opinions sur la manière et le temps où l'on devait opérer un second mouvement, ne fit découvrir la conspiration au général russe d'Ingelstrom, qui commandait à Varsovie avec une autorité supérieure même à celle du roi. Enfin Kosciuszko, d'après des rapports plus satisfaisants que les chefs du complot lui firent passer, se décida à se rapprocher de nos contrées, et il y pénétra en février de l'an passé, 1794.

Il fut reçu avec des transports de joie à Cracovie, d'où la garnison russe avait été obligée de déloger à la hâte, devant une révolte générale des habitants réunis au corps du général Madalinski; puis bientôt après (le 24 mars), dans l'acte d'insurrection qu'on y proclama souverainement, il fut déclaré chef suprême de la force armée nationale, et directeur de toutes les affaires politiques et civiles de la République renaissante.

Le grand homme sentit toute l'importance de la charge à laquelle le vœu de ses concitoyens l'avait appelé, et combien les circonstances étaient critiques et difficiles; mais il ne perdit pas courage. Au

contraire, il se disposa à justifier, par le plus généreux dévouement, la confiance que ses grands talents militaires et son patriotisme connu inspiraient à ses concitoyens. Par une proclamation énergique qui finit d'électriser les esprits, il ordonna une espèce de conscription militaire, laquelle obligeait chaque réunion de cinq familles à donner un homme armé à l'État, ou, pour mieux dire, il prescrivit une levée de quarante hommes par chaque millier d'habitants. Il disposa que tous ceux qui ne savaient ou ne pouvaient manier les armes, concourraient à la défense publique en en fabriquant; et comme les matériaux manquaient, il mit en réquisition le fer, le plomb, le nitre; il fit même fondre les cloches des églises pour couler des canons, des obusiers et des mortiers de tout calibre, et demanda aux particuliers et aux corporations religieuses du bois de charpente pour fournir de chariots et d'affûts les nouvelles pièces fondues. En attendant, les dons patriotiques se multipliaient de tout côté : le clergé de Cracovie se taxa lui-même à 200,000 florins. Les paysans accouraient en foule, désireux de combattre pour la patrie sous les ordres d'un général si renommé. Tous ne pouvant être pourvus de fusils, une grande partie apprit à se servir de faulx placées au bout de longs bâtons, et qui, dans leurs mains, devinrent des armes formidables.

Kosciuszko employa un mois entier à organiser l'insurrection dans le palatinat de Cracovie et dans les

districts limitrophes; et pendant cet espace temps il parvint, avec très-peu de troupes, à battre plusieurs corps russes beaucoup plus forts que les siens. Se voyant alors à la tête d'environ quinze mille hommes suffisamment armés et disciplinés, et sachant que la révolution avait gagné presque tout le territoire polonais, il s'achemina vers Varsovie, qui avait, elle aussi, forcé la garnison russe de s'éloigner, et où il était attendu avec impatience. Il y entra comme en triomphe au milieu des acclamations universelles.

Je ne te ferai pas, mon cher David, de peur d'être trop prolixe, le récit de Kosciuszko de tous les actes pendant le peu de temps qu'il s'arrêta dans cette capitale, où, par son ordre, je l'avais précédé. Je me bornerai à te dire que si nous fûmes bientôt en état de tenir ferme contre la fureur des armées russes et prussiennes, qui étaient accourues nous assiéger, nous le dûmes en grande partie à l'enthousiasme dont sa présence avait transporté les esprits, aux sages conseils qu'il avait donnés, et aux fortifications très-étendues dont il avait fait entourer la ville, ainsi que le faubourg de Praag.

Tandis que notre héros s'efforçait, avec nos concitoyens les plus marquants, de réorganiser à Varsovie les administrations civiles et militaires; tandis que les habitants travaillaient tous indistinctement et nuit et jour dans les arsenaux et autour des remparts, qu'on levait force recrues dans les provinces,

et que l'insurrection se propageait rapidement même dans les domaines du roi de Prusse, ce monarque, qui avait eu une rencontre sanglante avec les troupes de Kosciuszko à Szczekociny, marchait sur Cracovie, et après différents combats désavantageux à nos généraux, de beaucoup inférieurs en forces, il parvenait à s'en emparer.

Cette triste nouvelle agita Varsovie, et y causa une émeute; la populace mit le feu aux palais de quelques partisans de la Russie, et fit main-basse sur des prisonniers. Le général Kosciuszko, aussi courageux dans les combats qu'ami de l'ordre et défenseur des lois, eut à peine reçu à son camp l'annonce des excès qui avaient été commis dans la capitale, qu'il publia une proclamation pleine de noblesse, dans laquelle il témoignait toute son indignation pour les atrocités que quelques individus du peuple, indignes du nom de patriotes, s'étaient permises en cette circonstance. Il en fit arrêter plusieurs, et après un court procès, les fit exécuter. Cette fermeté ne pouvait que lui concilier toujours davantage l'amour des gens de bien, ainsi que l'admiration de nos oppresseurs eux-mêmes, qui sentaient combien des vertus si rares pouvaient contribuer à paralyser les efforts qu'ils tentaient pour une nouvelle conquête de la Pologne.

Cette conquête, en effet, devenait de jour en jour plus problématique pour eux. Varsovie, délivrée d'un siège qu'elle avait héroïquement soutenu pen-

dant deux mois; le roi de Prusse obligé de se replier sur ses États, dans quelques uns desquels le feu de l'insurrection faisait des progrès alarmants; le général Fersen forcé de s'éloigner avec une grande perte; les Russes battus dans la Lithuanie et la Volhynie, nous pouvions espérer que la guerre aurait traîné en longueur, et que l'approche de l'hiver, l'impossibilité de continuer les opérations militaires avec la vigueur nécessaire, la lassitude de nos adversaires, où la médiation de quelque Puissance européenne, intéressée à empêcher l'agrandissement de la Russie, nous auraient tiré d'embarras, en nous assurant l'indépendance qui nous était contestée, ou au moins en nous permettant de respirer et de reprendre haleine. Mais le destin en avait autrement disposé.

La capitale commençait peu à peu à se remettre des dégâts du terrible siège qu'elle avait souffert, et la généralité de ses habitants se consolait des infortunes passées par l'espoir d'un avenir meilleur, lorsque nous apprîmes que le prince de Repnin, en vertu d'ordres précis de sa cour, avait mis en mouvement des frontières de la Lithuanie une armée de quatre-vingt mille hommes, qui devait pénétrer dans le cœur de la Pologne pour mettre tout à feu et à sang, et que Souwarow avait été particulièrement chargé d'investir de nouveau Varsovie, et de l'emporter à quelque prix que ce fût.

A cette terrible nouvelle, une épouvante mortelle

s'empara de nos plus vieux concitoyens, surtout en entendant le nom du guerrier sanguinaire qui avait été choisi par Catherine pour étouffer définitivement la liberté de notre pays, encore chancelante des coups violents qu'on n'avait cessé de lui porter. Kosciuzko prévoyait bien qu'en donnant le temps aux différentes divisions russes de se réunir en un seul corps, pour marcher ensuite sur la capitale, il rendait, sinon impossible, au moins bien difficile la résistance ultérieure aux progrès de l'ennemi. Les forces dont il pouvait disposer en ce moment étaient peu nombreuses, les bataillons polonais se trouvaient éparpillés sur une étendue immense de territoire, plusieurs même étaient engagés sur les terres du roi de Prusse, où la révolte s'étendait de plus en plus; il fallait nonobstant empêcher une réunion, et tâcher de battre en détail la grande armée russe.

Les opinions à Varsovie étaient contraires à ce projet; les amis de la chose publique et de Kosciuszko cherchaient par différentes raisons à le détourner de l'intention de marcher à la rencontre de l'ennemi; ils l'engageaient à rester sur la défensive, en se bornant à attaquer incessamment les flancs et les derrières des assaillants par des détachements de troupes légères, et à empêcher qu'ils ne tirassent des provisions et des secours de la Lithuanie russe; mais il n'en persévéra pas moins dans l'idée qu'il avait conçue d'attaquer séparément les corps de Souwarow et de Fersen. A cet effet, après

avoir envoyé ordre au général Sirakowski, qui avait récemment été battu à Brezscie, et au général Poninski, chargé de garder les passages, d'aller le rejoindre avec leurs divisions, il sortit de Varsovie le 29 septembre, hélas! pour n'y plus rentrer, et il marcha à l'ennemi avec une armée faible, mais animée du meilleur esprit : elle se composait d'environ huit mille hommes des corps de Sirakowski et de Knoeschewitsch, et de deux mille recrues.

Il se proposait, avant qu'elles reçussent des renforts, d'attaquer d'un côté les troupes que Souwarow commandait sous Brezscie; et, dans le même temps, de les faire prendre en queue par Makronowski, qui avait rallié toutes les divisions éparses dans la Lithuanie. Arrivé à Okrscha, il s'aperçut qu'au lieu de la seule avant-garde il avait en face tout le corps du général Fersen, qui, à marches forcées, avait rejoint Souwarow. Kosciuszko sentit bien qu'il ne pouvait pas éviter le combat, et, de beaucoup inférieur en forces à l'ennemi, il envoya sur-le-champ l'ordre au général Poninski d'accourir le renforcer avec son corps; mais Fersen ne leur laissa pas le temps nécessaire pour effectuer cette réunion. Ayant passé la Vistule à l'endroit qu'occupaient le jour précédent les troupes nationales, il marcha directement sur Matzcheviz, où Kosciuszko avait pris une position avantageuse, et le 14 octobre à la pointe du jour, il attaqua de front les

lignes polonaises, tandis que le général Denisow se ruait sur leur flanc gauche.

Notre brave commandant, assailli de tous côtés, ne se découragea pas ; il déploya en ce moment critique les ressources de son génie, et ses soldats, animés par sa présence et son intrépidité, se battirent avec le plus grand acharnement et opposèrent la plus vive résistance jusqu'à midi. Mais des troupes fraîches arrivaient toujours aux Russes, et les nôtres avaient épuisé leurs munitions : le résultat de la bataille ne pouvait donc pas être longtemps incertain ; le sort en décida contre nous. Dix mille Polonais environ mordirent la poussière, 1,500 furent blessés ou faits prisonniers; parmi ces derniers, on comptait les généraux Sirakowski, Knoeschewitsch et près de deux cents officiers supérieurs.

Kosciuszko n'avait cessé de combattre pendant toute l'action ; mais, après avoir fait un dernier et vain effort avec les débris de sa cavalerie, il se vit obligé de chercher son salut dans la fuite. Quelque vitesse que mît son cheval à l'emporter loin du champ de bataille, il fut arrêté par des Cosaques qui lui enjoignirent de se rendre. Il avait déjà reçu deux blessures, l'une au cou, l'autre à la tête : un soldat lui cria de nouveau de lui remettre les armes, et, s'irritant de ce qu'il ne répondait pas, lui porta dans le flanc un coup de lance qui le fit tomber par terre à demi-mort. Dans l'ignorance où on était de son grade, il allait infailliblement

être tué, si les Cosaques n'avaient été retenus par un de leurs officiers, qui leur fit connaître que c'était le général en chef des ennemis. Kosciuszko fut aussitôt transporté dans un couvent prochain, où on pansa ses blessures. Quelques jours après on le conduisit à Chiowe, chez le général Romansow, et maintenant je viens d'apprendre qu'il a été, d'après les ordres de l'impératrice, amené sous forte escorte à Saint-Pétersbourg.

C'est ainsi que notre héros, modèle des généraux républicains, et objet de regrets pour toutes les ames sensibles qui comprennent l'amour de la patrie et de la liberté, finit sa glorieuse carrière militaire. J'ignore l'accueil que lui a fait Catherine, et le traitement qu'elle lui réserve. Il est, toutefois, permis de croire que, s'il n'a pas laissé sa tête sur un échafaud, il languit du moins au fond d'un humide cachot. Il me semble le voir enfermé dans sa prison, l'œil abattu et les mains chargées de chaînes pesantes, ces mains qui tirèrent tant de fois l'épée pour la défense du sol polonais, et qui montrèrent si souvent à nos guerriers le chemin de la victoire..... Hélas ! cher David, mon esprit n'a pas assez de force pour envisager une si triste perspective : mon cœur se serre, mes yeux s'obscurcissent, et des larmes abondantes viennent mouiller le papier sur lequel je t'écris...... Adieu ! *

* A l'époque où Koniecpolski écrivait, on ne savait et on

ne pouvait savoir les suites de la détention du général Kosciuszko ; c'est pourquoi, dans ses lettres, il se tait entièrement à cet égard. Nous avons bien voulu nous charger de remplir cette lacune, et d'apprendre à nos lecteurs le reste des évènements de la vie de ce héros.

Amené, ainsi que nous l'avons dit, à Saint-Pétersbourg, et jeté, comme *rebelle*, dans un cachot près de cette capitale, Kosciuszko y resta enfermé deux ou trois ans, c'est-à-dire jusqu'à la mort de Catherine. A son avènement au trône, son fils Paul, qui faisait beaucoup de cas de son illustre captif, et qui ne croyait pas d'ailleurs que les Polonais, dans l'état d'affaiblissement où ils étaient réduits, pussent se hasarder à courir les chances d'une nouvelle révolution, daigna étendre sa *clémence* impériale sur Kosciuszko et sur plusieurs de ses compatriotes. On mit toutefois pour condition à l'élargissement du premier qu'il s'éloignerait de la Pologne, et que de sa vie il n'y remettrait le pied.

Après avoir erré pendant quelque temps dans les différents États de l'Allemagne, Kosciuszko se retira en France, et de là fit une nouvelle excursion aux États-Unis de l'Amérique. Il y fut reçu avec enthousiasme par toutes les classes des habitants, et le Gouvernement de l'Union, qui se rappelait que ce guerrier intrépide avait autrefois puissamment contribué à l'établissement de la république américaine, lui prodigua toute sorte d'égards, et lui accorda même une pension, que dans son état de détresse il fut contraint d'accepter. En 1798 il revint en France, acheta une petite propriété près de Fontainebleau, et y vécut en philosophe jusqu'en 1814, époque où les troupes russes envahirent le territoire français. Après un court voyage en Italie, il se retira en Suisse, à Solette, où il termina sa vie d'une manière bien tragique : il fut tué en tombant de cheval dans un précipice affreux, près de Vevey, en 1817. Les deux derniers beaux traits de sa vie furent l'abolition de la *glèbe* sur les terres qu'il avait en Pologne, et la constitution d'un legs pour l'émancipation et l'éducation des esclaves africains dans la Virginie.

L'empereur Alexandre voulant honorer la mémoire de ce grand homme, qu'il avait en vain voulu s'attacher, ordonna que sa dépouille mortelle fût transportée, aux frais du trésor impérial, de Solette à Cracovie, et déposée avec pompe dans les tombeaux des anciens rois. A l'arrivée du cercueil sur le territoire de l'ancienne République, les vieux officiers de l'armée briguèrent l'honneur de le porter sur leurs épaules. Le convoi funèbre était ouvert par de jeunes demoiselles habillées en blanc, qui tenaient d'une main des couronnes de chêne et de cyprès, et de l'autre semaient sur la route des fleurs en abondance ; une foule d'officiers d'état-major, de sénateurs, d'ecclésiastiques et un peuple innombrable, le suivaient dans un profond recueillement. Le sénat décréta qu'on érigerait en son honneur un monument colossal sur le sommet de l'Orronislawad, à peu de distance de Cracovie ; et en effet, après trois années d'un travail auquel prirent indistinctement part des personnes de tout âge et de toute condition, le *Mogila Kosciuszchi*, le monument de Kosciuszko, qui devait transmettre aux générations futures le témoignage de la reconnaissance de la nation polonaise envers un des plus illustres défenseurs de ses libertés, fut élevé à la hauteur de trois mille pieds, et en vue de la Vistule et des murs de l'ancienne capitale de la Pologne.

(*Note de l'Auteur.*)

LETTRE IX.

Weilang, 21 août 1795.

Ne t'étonne pas, je t'en prie, mon bon ami et consolateur (les lettres que tu m'adresses de temps à autre te rendent digne de ce double titre), si je t'écris de Weilang, distant d'environ deux milles allemands de Klostow. Un évènement funeste et le besoin de me distraire par des tableaux lugubres de la monotonie de mon nouveau genre de vie, m'ont amené en cet endroit. Je te dirai en peu de lignes par quelle circonstance.

Je crois t'avoir déjà fait connaître la jeune Cadiska, ma voisine. Il me semble aussi t'avoir dit que, malgré son caractère enjoué, si opposé avec la tournure triste et rêveuse de mon esprit, je trouve un grand plaisir à converser avec elle, à rester des heures entières en sa compagnie : elle possède, en effet, une certaine instruction et des manières au-dessus de son état ; en un mot, ce n'est pas une de ces paysannes grossières dont sont ordinairement peuplées nos campagnes.

Lundi passé, ne l'ayant vue ni à la prière du matin dans l'église, ni aux lieux ordinaires où nous avons l'habitude de nous rencontrer pour aller ensuite dans la campagne, j'en demandai, avec un certain intérêt, la raison à sa mère : je craignais qu'il ne lui fût arrivé quelque chose de fâcheux, qu'elle ne se trouvât, par exemple, indisposée. La bonne femme, tout en souriant de cet empressement de ma part, et en m'en remerciant poliment, me répondit que sa fille était absente du village pour quelques jours, à l'occasion de la fête des couches prochaines d'une de ses cousines, mariée à un des principaux propriétaires de Weilang ; elle devait être de retour le soir du dimanche prochain, au plus tard. Elle ajouta, en riant, que Cadiska ne manquerait certainement pas à ses devoirs envers moi, et que je recevrais d'elle ma part de confitures et de dragées qu'on a coutume de distribuer en cette heureuse circonstance.

Satisfait d'apprendre que ma petite amie se portait toujours bien, je recommençai, les jours suivants, mes promenades ordinaires dans les campagnes environnantes. Pourtant la privation de sa société me faisait un vide, il semblait qu'il me manquât quelque chose. Mais quelle surprise ! quelle désolation ! lorsque, deux jours après, on nous annonça que la jeune cousine, confiée aux soins d'une sage-femme maladroite, avait eu un enfantement très-laborieux, et que, malgré que l'enfant vécût,

la mère, en proie à une violente hémorrhagie, avait succombé, à l'âge de vingt-deux ans, laissant sa famille dans le deuil et le désespoir.

Ce fut un coup de foudre pour mes bons villageois, presque tous plus ou moins parents de la malheureuse jeune femme. On vit à l'instant les chapeaux des hommes et les bonnets des femmes se couvrir de crêpes funèbres, et la plus grande partie des habitants de Klostow se mit en marche pour Weilang, à l'effet d'assister aux funérailles de leur parente infortunée.

Je te l'avouerai, il me prit envie de faire aussi ce voyage. Je ne me serais pas mêlé aux joies d'une naissance ; mais c'était avec un sentiment en quelque sorte agréable, que j'allais participer aux tristesses d'une mort. Un cœur affligé et froissé comme le mien, devait naturellement se plaire au milieu d'autres cœurs également déchirés par la douleur. Je montai donc à cheval hier après-midi, et, en compagnie d'un seul paysan, je pris le chemin de Weilang.

Le hasard voulut qu'à la distance d'environ deux cents pas de ce dernier pays, je rencontrasse le convoi qui accompagnait la dépouille de la jeune femme jusqu'au cimetière, situé sur le penchant d'une colline, à égale distance de Klostow et de Weilang, auxquels il est commun. Ce convoi se composait d'une douzaine de prêtres qui récitaient des prières à voix basse ; après eux venaient les curés des deux

villages; puis le corps de la jeune décédée, habillée en blanc et toute parsemée de fleurs, dans une bière découverte.

Je n'ai jamais vu un visage plus angélique! La mort semblait avoir respecté des traits que la nature s'était plu à mouler sur ses plus gracieux modèles. Sa blonde chevelure, toute dénouée, tombait en boucles naturelles sur ses blanches épaules. Ses yeux, jadis si brillants, et maintenant voilés par de lourdes paupières, étaient tournés vers le ciel, comme pour le contempler une dernière fois, tandis que ses lèvres entr'ouvertes paraissaient encore l'invoquer. En la voyant ainsi, on eût cru qu'elle n'était qu'endormie, et que des songes heureux troublaient seuls son sommeil. Deux petits chérubins de bois doré, placés, l'un à ses côtés, l'autre à ses pieds, semblaient lui dire : Viens avec nous, pauvre mère, ta place est marquée dans le Ciel; des légions d'anges ailés vont te conduire devant le trône de l'Éternel, qui veut récompenser le bien que tu as fait. Ne regrette pas cette terre misérable, où tu as passé comme une ombre. Ton époux adoré, tes enfants chéris sauront bien, marchant sur tes traces, venir un jour te rejoindre dans le sein de Dieu.

On lui avait mis entre les mains une copie de son contrat de mariage, qui, renfermée dans une boîte de fer-blanc, devait être déposée à ses côtés dans le caveau. La coutume du pays veut que, lorsqu'un des époux vient à mourir, on enterre avec lui cet

écrit, comme un gage de l'attachement sincère et du constant veuvage du survivant. Si, par la suite, celui-ci veut se remarier, il envoie le curé, assisté d'un notaire et de deux témoins, déterrer le papier. Cette formalité remplie, il se regarde comme dégagé de son premier serment, et il lui est loisible d'en prêter un nouveau. Mais cela arrive rarement parmi ces bonnes gens.

Le spectacle affligeant qui se présentait en ce moment à mes yeux me contrista profondément; et je fus encore plus affecté, lorsque je vis le cortège qui suivait immédiatement le cercueil. Il était composé de tous les parents de la défunte, à l'exception du mari, à qui l'excès de la douleur n'avait pas permis de faire la route; puis venaient une foule de pauvres accourus des environs pour payer leur tribut de larmes à celle qui avait été leur Providence. On remarquait aussi le frère de la jeune femme, qui conduisait par la main ses deux enfants, l'un âgé de cinq ans et l'autre de trois. Ces deux petits infortunés, comme s'ils avaient compris l'objet de cette triste cérémonie, allaient, habillés de noir et les cheveux épars, faisant entendre leurs cris de douleur.

C'est alors, cher David, que je perdis tout-à-fait contenance. Un nuage obscurcit subitement mes yeux, et il me devint impossible de rien distinguer de plus. Je mis aussitôt pied à terre, et je priai mon guide de mener la monture au village; puis je m'as-

sis au pied d'un arbre pour me remettre un peu de mon émotion. Quelques minutes après, je levai la tête pour donner un dernier regard au convoi. Il était éloigné et montait lentement la colline; les deux petits chérubins brillaient toujours aux faibles rayons du soleil qui allait se coucher sous l'horizon, et la blonde chevelure de la malheureuse décédée flottait au gré du vent. Quelques minutes après, tout avait disparu derrière la colline, cachée par les branches épaisses des tilleuls et des platanes.

Cependant l'air s'était obscurci, le ciel se couvrait de gros nuages, et un vent impétueux qui ébranlait les arbres paraissait annoncer la pluie. Je me levai presque engourdi, anéanti, et, me remettant un peu, j'entrai dans le village.

La nouvelle de mon arrivée m'avait déjà précédé. Cent personnes vinrent à ma rencontre pour m'indiquer l'habitation de la cousine de Cadiska, comme si elles sussent que c'était précisément celle-là que je cherchais. J'y fus à l'instant introduit, et toutes les femmes qui s'y trouvaient rassemblées, sensibles à l'honneur qu'elles croyaient recevoir de ma visite, et pénétrées de l'intérêt que je paraissais prendre à leur douleur, redoublèrent leurs gémissements. La pauvre Cadiska, qui, au premier coup d'œil, s'était aperçue que j'avais les paupières humides, n'avait pas tardé à éclater en de nouveaux sanglots, et son exemple ne faisait que redoubler les pleurs des autres femmes. J'allai

m'asseoir à côté du mari, dont je pressai fortement la main, et je restai là pendant plus d'une heure la tête baissée et sans articuler un mot, témoignant par mon maintien et mon silence la part que je prenais à la tristesse commune.

Dans la soirée, on me fit le récit des évènements les plus mémorables qui avaient marqué la vie de celle qui n'existait plus, ainsi que des éminentes qualités qui distinguaient son cœur sensible et vertueux; tout le monde à l'envi en disait du bien, car elle avait su captiver chacun par ses manières douces et ses bienfaits. Jamais un malheureux n'avait eu recours à elle sans éprouver les effets de sa générosité; sa maison était le refuge de la veuve éplorée, de l'orphelin délaissé, du débiteur insolvable, du vieillard accablé par les infirmités. Sa bouche, toujours riante comme celle d'un ange, faisait descendre en baume salutaire l'espoir et le courage dans tous les cœurs; à sa voix, les haines se taisaient, la concorde régnait partout, toutes les douleurs étaient apaisées : sa bourse, ensuite, faisait secrètement le reste. Je crois que sa perte se fera longtemps sentir dans les environs; ce qui a confirmé chez moi cette grande vérité, que pour éterniser notre souvenir dans la mémoire de nos semblables, il faut vivre, non pour soi, mais pour eux, et que le premier attribut des ames sensibles doit être la bienfaisance.

Que le ciel veuille bien te posséder en paix,

femme aimable, puisque tu sus inspirer à ceux qui t'ont connue une si haute estime de tes vertus, et un attachement si sincère à ta personne! Que reste-t-il maintenant de toi à cette famille dont tu faisais les délices et que tu remplissais de joie par ta présence? Rien, que le souvenir de tes belles qualités et de tes louables actions! Tu a passé comme une fleur délicate que la faulx du moissonneur a tranchée alors qu'elle était encore couverte de la fraîche rosée du matin. Tu n'es plus, mais la mémoire de tes bontés restera longtemps gravée dans le cœur de tant de malheureux dont tu fus l'appui; les larmes amères qu'ils répandent à présent sur ta tombe sont ton plus bel éloge. Et lorsque l'hiver sera venu, avec toutes ses rigueurs, engourdir et désoler ces campagnes, le laboureur et le pâtre, en regardant les sommets des frênes et des cyprès lugubres du cimetière, voilés à demi par les brouillards et agités par les vents d'aquilon, s'écrieront plaintifs: « Hélas! c'est là que repose la bienfaitrice de Weilang. Si elle vivait, elle serait encore le soutien des pauvres, et nos familles ne ressentiraient pas aujourd'hui le froid et la misère! »

LETTRE X.

Klostow, 28 août 1795.

Je suis encore, mon cher David, sous le coup de la scène funeste dont je fus spectateur jeudi passé. Les cris de ces deux petits orphelins, surtout, m'ont percé le cœur. Malheureux enfants! vous avez raison de déplorer la perte de votre mère. Qui maintenant aura soin de vos jeunes années, qui surveillera votre éducation, qui s'intéressera à votre avenir? Une femme mercenaire sans doute, ou une marâtre désaffectionnée, remplacera celle que le Ciel a rappelée à lui; mais déposera-t-elle jamais sur vos lèvres le doux baiser de la tendresse maternelle? Vous avez perdu votre mère, pauvres innocents; hélas! vous n'êtes pas seuls à avoir des sujets de larmes; moi aussi, à cette heure-ci peut-être, j'ai perdu la mienne. Les malheurs qui ont si subitement frappé sa famille et sa patrie, la perte déplorable de ses fils, auront probablement abrégé le cours de sa vie.

Ah! ma mère, tu ne prévoyais pas cette catastro-

phe, lorsque, dans notre enfance, nous rassemblant mes frères et moi près de toi, tu nous vantais les attraits de la vertu et tu nous en recommandais la pratique par ces paroles du livre de la Sagesse : *Venite, filii, audite me; timorem Domini docebo vos;* lorsque, dans les jours solennels, en nous conduisant aux temples du Seigneur, tu t'enorgueillissais, comme une autre Cornélie, de nous avoir donné le jour. Tu ne la prévoyais pas non plus, quand tu nous ceignis le glaive qui devait défendre les droits de la patrie, et quand, en nous mettant sous les yeux les exemples de nos ancêtres, tu nous exhortas à ne pas démentir la réputation que leur courage leur avait acquise. Hélas! tes enfants, dociles à tes inspirations maternelles, sont tombés sur le champ de bataille; et la patrie a été réduite en servitude! Tu as sans doute amèrement pleuré, ma tendre mère, cette double calamité, et les environs de Praag, inondés de sang, ont retenti longtemps de tes gémissements: *Vox audita est de Rhama, Rachel plorans filios suos; et non est consolata, quia non sunt.* Mais, pensée déchirante! de sanguinaires Cosaques ont peut-être noyé dans ton sang les vœux que tu ne cessais de faire pour la délivrance de la Pologne. Peut-être en ce moment, froide et couverte à peine de quelques poignées de terre, restes-tu abandonnée dans un coin de nos campagnes dévastées.......... A quoi bon revenir sur des idées aussi affligeantes? Mes plaintes et mes larmes rendraient-elles la vie à

ceux qui n'existent plus? Tout tend à me donner la triste assurance que ma pauvre mère a succombé sous le fer de l'ennemi, ou sous l'excès de la douleur de s'être vue tout-à-coup privée de ce qu'elle avait de plus cher au monde : la patrie, la liberté, ses enfants; ses enfants, dont l'éducation avait été l'objet de toute sa sollicitude.

Ce qui contribue à changer mes doutes sur son sort en une certitude désespérante, c'est que, depuis que je suis réfugié dans ces bois, j'ai vainement essayé tous les moyens d'avoir de ses nouvelles. Il y a plus d'un mois j'ai envoyé mon domestique, sous un nom supposé et des habits d'emprunt, à Varsovie, pour connaître l'état des choses, et surtout pour s'informer du sort de ma famille. Le malheureux n'a plus reparu! Je crains qu'il n'ait été reconnu malgré son déguisement, en traversant nos frontière, et qu'on ne l'ait impitoyablement mis à mort. Aux maux qui m'accablent vient s'ajouter le remords d'avoir causé la perte de ce serviteur fidèle, de cet ancien et inséparable compagnon d'infortune.

Les tristes nouvelles que, depuis quelque temps, me fait parvenir l'ami Vitajones d'Augsbourg, sur les cruautés et les persécutions qu'on fait souffrir à ceux qui, directement ou indirectement, ont pris part à l'insurrection, fortifient mes soupçons et mes craintes à ce sujet. Je t'ai écrit le traitement que le brave Kosciuszko a essuyé dans l'intérieur de la Russie. Plusieurs de nos généraux, entre autres le

comte de Potocki, Mostowski, Wawrzecki, Nisalowski, Hedroitsch, Jelkut, et différents personnages distingués par leur naissance ou par leur dévoûment à la cause nationale, ont eu, plus ou moins, le même sort, et s'ils n'ont pas rougi les échafauds de leur sang, ils traînent sans doute leur triste existence dans les déserts de la Sibérie. J'apprends maintenant que le vice-chancelier de la couronne, Hugue Kolontay, et le vertueux Zaionszech, après avoir longtemps erré dans nos provinces, se sont réfugiés en Gallicie; mais à peine y avaient-ils mis le pied, qu'ils ont été arrêtés par ordre du Gouvernement autrichien, et enfermés dans la forteresse d'Olmutz. C'est ainsi que les plus chauds défenseurs de l'indépendance polonaise disparaissent peu à peu de la scène politique. Il semble que le sort cruel n'épargne que moi, et qu'il ne me laisse en vie que pour me faire tous les jours endurer mille morts. Resté seul dans l'univers, privé de patrie, de parents, d'amis et de toute espèce de biens, j'invoque, chaque jour, au lever de l'aurore, le dernier instant de ma déplorable existence; je l'invoque aussi lorsque le sommeil vient fermer mes paupières. Mes vœux seront-ils bientôt exaucés?

LETTRE X.

Klostow, 9 septembre 1795.

Hier au matin, de très-bonne heure, Cadiska monta d'un air fort triste à mon petit appartement, et s'asseyant à côté de mon lit: Vous ne savez pas? me dit-elle, nous allons perdre mes cousins de Crom; ils n'auront plus désormais le plaisir de venir, les jours de fête, vous apporter les petites corbeilles de fruits que vous acceptiez de si bonne grâce. — Et pourquoi, ma petite amie, perdrons-nous tes cousins de Crom? — Parce que les commissaires de Nieuhausel sont déjà arrivés, reprit-elle en soupirant. — Mais quel rapport y a-t-il entre l'arrivée des commissaires et la perte de tes cousins? — Oh! je le sais bien; ils partiront sur des chariots, escortés par les pandours. — Mais, où iront-ils? — Où il plaira à messieurs les commissaires; et puis... Ici elle fondit en larmes... Qui sait s'ils reviendront tous, ajouta-t-elle, et si nous pourrons les revoir à la saison prochaine?... Non, non, ils ne seront plus ici le dimanche pour

chanter vêpres à l'église et pour valser avec les jeunes filles sur le pré de la vallée.

La pauvre enfant pleurait amèrement, et moi je ne savais que lui répondre; je tenais une de ses mains dans les miennes, sans pouvoir deviner à quel propos les cousins de Crom excitaient en elle un si grand chagrin. Enfin, à force de réitérer mes questions, je parvins à comprendre que tous les jeunes garçons des villages de Crom, Weilang, Zirzyn, Slonyng, etc., requis pour l'armée autrichienne du Rhin, devaient se diriger vers la Souabe et la Franconie, et traverseraient précisément notre canton pour se rendre à leur destination.

Comme c'était un jour solennel (l'anniversaire de la naissance de la Vierge), je voulus être spectateur du passage des recrues, auquel on attachait une si grande importance : il eut lieu un peu après midi. La plus grande partie des habitants s'était rassemblée devant l'église, et les jeunes filles du village en première ligne; comme si toutes eussent eu la même pensée, aucune d'elles n'avait ce jour-là d'ornement à son petit chapeau de paille, aucune n'avait mis ses ajustements de fête. La tristesse était peinte sur leur figure; elles étaient là mornes, silencieuses : presque toutes, en effet, voyaient s'éloigner celui qui, le premier, avait fait battre leur jeune cœur.

Les chariots étaient au nombre de treize, et ils contenaient de dix-huit à vingt hommes chacun,

ce qui faisait un peu plus de deux cents individus en tout. Ils étaient escortés par une compagnie de chasseurs de montagne, commandée par une espèce d'officier à longues moustaches cirées et à physionomie rébarbative; un nombre considérable d'hommes et de femmes, parents des jeunes conscrits, suivaient le convoi.

Je remarquai avec peine que ces défenseurs futurs de l'État étaient liés deux à deux par le bras; mais je fus encore bien plus désagréablement affecté, lorsque les charrettes ayant fait halte devant l'habitation du podestat, pour donner un peu de repos aux hommes et aux chevaux, je vis le capitaine de l'escorte appliquer cinq ou six coups de bâton à un des conscrits. Le crime de ce jeune homme avait été, en descendant du chariot, de se heurter contre une des roues et de tomber dans la boue, en entraînant son camarade avec lui. Ce traitement barbare ne fit qu'augmenter la douleur des spectateurs, et s'ils n'avaient été retenus par la vue des fusils chargés, ils se seraient infailliblement jetés sur cet officier brutal et sur sa troupe, et les auraient mis en pièces

Le curé, vieillard respectable par son âge et son caractère, voulut prévenir tout fâcheux évènement. Il s'avança courageusement devant le commandant, et lui représenta, d'un ton ferme et convenable en même temps, qu'il était bien douloureux pour toute ame sensible de voir traiter

ainsi des hommes qui faisaient le sacrifice des plus belles années de leur vie pour le service de la patrie et pour la plus grande gloire du prince; que ce n'était pas le moyen d'inspirer du dévouement et du courage à des gens dont on venait déjà de briser les liens d'affection, en les séparant de leurs familles; il finit par le prier de permettre au moins que les habitants donnassent à leurs compatriotes un dernier témoignage d'affection et d'amitié, avant de se quitter peut-être pour toujours, ajoutant qu'il se rendait garant de tout ce qui pouvait arriver.

Après avoir balancé quelque temps, l'officier-recruteur finit par accorder cette grâce. Les jeunes conscrits furent alors déliés, et on les laissa descendre pour aller embrasser leurs amis. Aussitôt tout le village fut en mouvement, et chaque habitant un peu aisé courut chez lui préparer ou apporter ce qu'il se trouvait avoir de meilleur en comestibles et en rafraîchissements de toute nature, pour en régaler ses hôtes de passage. En moins d'une heure, on dressa quatre grandes tables dans les salles de la maison commune; le vin et la bière y furent apportés en abondance, et seize demoiselles, y compris Cadiska, qui était placée au milieu de ses cousins de Crom, firent les honneurs du petit banquet improvisé, tandis que le reste des Klostowois restait debout autour des tables, prêts à pourvoir aux besoins qui pourraient se révéler. Le

commandant et ses soldats furent traités et régalés à part.

J'avais, moi aussi, couru à ma chambre; mais je ne possédais aucune espèce de vivres que je pusse présenter. Je voulais cependant donner à ces braves jeunes gens, dont plusieurs m'avaient obligé de leur mieux dans mes promenades champêtres, une preuve de l'intérêt qu'ils m'inspiraient; j'enveloppai donc dans du papier je ne sais combien de florins, et je remis secrètement cette petite somme dans les mains du curé, pour qu'il la distribuât avant le départ; ce qui s'exécuta selon mes désirs et à la grande satisfaction des Klostowois, qui devinèrent sans peine la source de cette largesse.

Après le repas, et au moment du dernier toast à la santé des bons habitants du village, on intercéda auprès du commandant du détachement, et on obtint de lui que les jeunes militaires ne fussent plus liés par le bras comme des malfaiteurs, jusqu'à leur arrivée à Nieuhausel. Pour obvier à tout inconvénient, et pour décharger l'escorte d'une grave responsabilité, quarante propriétaires de Klostow proposèrent de partir armés, en compagnie des fusiliers. On accepta leurs offres.

Les jeunes soldats, remontés sur les chariots, s'éloignèrent en faisant bruyamment leurs adieux, et agitant en l'air leurs chapeaux, en signe de reconnaissance. Tous les habitants répondirent par des accla-

mations joyeuses et par des souhaits de félicité et d'un prompt retour. Seules, les jeunes villageoises demeurèrent constamment tristes et silencieuses.



LETTRE XII.

Klostow, 14 septembre 1795.

Le départ des recrues de ce canton, dont je t'écrivis quelque chose dans ma lettre de lundi dernier, m'a fait faire de sérieuses réflexions sur le système humanitaire des peuples modernes.

S'il est vrai, mon cher Mirvéli, ainsi que l'a dit un célèbre écrivain du siècle passé, que tout ce qu'une génération d'hommes opère de bien ou de mal constitue ce qu'on appelle l'*histoire* pour les générations qui suivent, et que, par conséquent, les évènements dont le récit sert aujourd'hui à notre instruction ou à notre amusement, ont fait autrefois la félicité ou, plus souvent encore, le malheur des nations, quel vaste champ de méditations ne nous offre pas la suite des guerres qui, dans la longue série des siècles, ont bouleversé tant d'empires et causé le malheur de tant de peuples! La lecture de l'histoire nous apprend assez que la célébrité que se sont acquise quelques puissants de la terre, a souvent été cimentée par le sang de milliers de leurs

semblables, et que les peuples dont les trompettes de la renommée ont proclamé les exploits, ont peut-être été les plus criminels ou les plus malheureux. La justice, l'amour de l'ordre, le désintéressement, la pratique des vertus civiles, l'accomplissement des devoirs domestiques dont s'honorent les peuplades paisibles de quelques régions du globe, ont rencontré peu de narrateurs; mais les envahissements, les conquêtes, les usurpations, les massacres, les conspirations, les trahisons, l'oubli des lois, de tout principe social, n'ont jamais manqué d'historiens.

Ce qui étonne et afflige le plus le moraliste, c'est que souvent les peuples se sont fait une guerre d'extermination pour des motifs tout-à-fait étrangers à leurs intérêts, ou pour des causes puériles. L'ambition personnelle du gouverneur d'une ville, par exemple, l'esprit d'envahissement d'une famille, la vanité blessée d'une courtisane, l'orgueil d'un ministre, un oubli d'étiquette dans la présentation d'un envoyé, voilà les raisons qu'on a trouvées quelquefois suffisantes pour porter le fer et le feu dans des contrées policées, et parmi leurs paisibles habitants.

Sans aller interroger les archives poudreuses de l'antiquité, en parcourant seulement les évènements des trois derniers siècles de notre ère, il est facile de se convaincre que la plupart des guerres qui se sont élevées dans les divers États de l'Europe,

pendant ce laps de temps, loin d'avoir été provoquées par un besoin réel, par un intérêt national, celui, par exemple, d'augmenter le bien-être des peuples, n'ont eu d'autre mobile que les causes futiles que nous venons d'énumérer. Notre époque elle-même, qui se vante de ses progrès, de ses lumières, de la douceur de ses mœurs, des perfectionnements qu'elle a apportés à l'art de gouverner les hommes, n'a pas été plus exempte du fléau de la guerre. Pendant tout le cours du dix-huitième siècle, il y a peu d'années qui n'aient été marquées par des batailles, des sièges, des massacres de citoyens. Les parties belligérantes, avec les grands mots de droits, de bien-être, de sûreté des nations, à la bouche, n'en ont pas moins, par le fait, foulé aux pieds ces droits qu'elles se disaient appelées à garantir et à défendre. Au moment même où je t'écris, mon cher David, quel effroyable embrasement dévore les pays occidentaux de l'Europe! Dix nations y sont aux prises avec une seule; et pourquoi? Parce que celle-ci a voulu changer la forme de son gouvernement et s'est donné des institutions qu'elle croit plus propres que les anciennes à assurer son bonheur. En attendant, la terre se dépeuple de plus en plus, et de vastes régions, jadis florissantes et populeuses, se changent peu à peu en de tristes solitudes.

Si cette inqualifiable manie de répandre le sang humain pour faire triompher les combinaisons

insensées ou les intrigues criminelles de quelques diplomates, continue de régner encore pendant quarante ou cinquante ans, on se verra obligé, pour repeupler l'Europe, de faire subir à nos femmes, vu le manque d'hommes, cette loi dont la supposition seule fit tant crier contre le sénat la mère de Papirius Prétextatus et les autres matrones romaines.

Tu n'as, sans doute, jamais assisté, dans ta riante et tranquille Italie, au spectacle d'une levée forcée de soldats; tu n'as pas entendu le roulement de tambours qui précède l'arrivée des commissaires et des gendarmes dans un village. Hélas! mon cher ami, que cette annonce répand de terreur dans l'ame d'une mère, d'une amante passionnée, d'une sœur affectueuse! Combien le son aigu de la trompette ou le bruit enivrant d'une marche guerrière viennent vibrer douloureusement dans leur cœur! A ce sujet, je me rappelle un fait qui ne te paraîtra peut-être pas sans intérêt. Tu vas en juger.

Il y avait fort peu de temps que j'étais logé chez les oncles de Cadiska, et je cherchais, les premiers jours, à étudier le caractère de mes hôtes bienfaisants, pour m'y conformer autant que possible et répondre par là à leur attachement pour moi. Malgré mon naturel austère et mon air triste et rêveur, je consentais à prendre part à leurs assemblées, à leurs fêtes, à leurs divertissements; je partageais leurs peines et leurs plaisirs; je leur rendais enfin,

avec usure, l'intérêt qu'ils paraissaient me porter. Le saint jour de Noël approchant, ces bons campagnards se disposaient à le célébrer avec une grande dévotion que devaient suivre des réjouissances en famille. Une circonstance qui augmentait, cette année, l'allégresse générale, c'est qu'on allait, le second jour de la fête, célébrer le mariage du fils d'un des principaux habitants du pays avec l'héritière d'un riche paysan de Zirzyn. Ce n'était pas l'intérêt qui avait conclu cette union : l'amour seul y avait présidé.

Le 25 décembre fut donc marqué par une double solennité. Vers les trois heures du soir on vit arriver à Klostow une nombreuse cavalcade, composée de toute la jeunesse des villages d'alentour; une musique aux joyeux accords précédait le cortège, et une foule de personnes des deux sexes, à pied et à cheval, chacun revêtu de ce qu'il avait de plus beau, venait immédiatement après l'épouse. Celle-ci, dans toute la splendeur du costume national, le visage caché par un voile, montait un magnifique cheval, orné à profusion de panaches et de fleurs.

A l'entrée du village se trouvait rassemblée la nombreuse parenté; au milieu d'elle on remarquait deux vieillards centenaires, bisaïeuls ou grands-oncles de l'époux, qui, appuyés sur leurs cannes séculaires, versaient des larmes d'attendrissement en songeant que de cet hyménée allait sortir leur sixième génération, et ils remerciaient Dieu,

qui leur avait accordé de si longues années. Ils embrassèrent tendrement la jeune épouse à sa descente de cheval, la placèrent au milieu d'eux et la conduisirent à l'église. Le curé, entouré de son clergé, les attendait, et on entonna des hymnes de grâces à l'Éternel. La jeune fiancée releva alors son voile, et je la trouvai en ce moment charmante. Elle avait une physionomie si douce, si attrayante, des yeux si vifs, malgré la pudeur qui en tempérait l'éclat, un sourire si gracieux et des manières si aimables, que je ne pus m'empêcher d'en faire compliment au jeune marié et à son père.

Le lendemain, après les cérémonies civiles et religieuses, le jeune couple, lié désormais par un nœud que la mort seule peut rompre, reçut les félicitations et les cadeaux des nombreux parents, et prit part à un repas magnifique qui se prolongea jusqu'à la nuit. On en était déjà au dessert: les tasses pleines d'excellent tokai circulaient autour de la table; la joie se lisait sur tous les visages; des toasts fréquents étaient, au bruit des verres, portés à la félicité future des nouveaux mariés; déjà on disposait dans un salon peu éloigné, un orchestre qui allait bientôt donner aux jeunes gens le signal de la danse, lorsqu'on entendit tout-à-coup le bruit du tambour. Tout le monde courut pour savoir par quel ordre et pour quelle raison on venait ainsi troubler un jour consacré..... C'étaient les commissaires de Nieuhausel qui faisaient la tournée du co-

mité, pour rassembler les nouvelles recrues dont les autorités militaires de la province avaient, d'après des ordres émanés de Vienne, et motivés sur les besoins urgents de l'armée, décidé de faire la levée au-delà du contingent imposé primitivement aux populations. Le jour semblait à tout le monde assez mal choisi pour une semblable opération; mais ce qui parut bien plus extraordinaire, c'est que, pour le seul conscrit qu'eût à fournir de nouveau Klostow, le sort désigna précisément le nouvel époux.

Je te laisse à penser, mon cher David, quels furent l'étonnement et la consternation de tous les convives, la désolation des parents, le désespoir des jeunes mariés à cette funeste nouvelle! Tous les visages furent frappés de stupeur, et un morne silence succéda dans cette maison à la joie bruyante qui, dix minutes auparavant, y éclatait de tout côté. Cependant les deux centenaires, suivis du bourgmestre et de dix ou douze des plus honorables habitants, se rendirent près du commissaire; ils lui firent observer que le pays de Klostow, qui ne comptait pas au-delà de deux mille cinq cents habitants, avait fourni, depuis le commencement de la guerre, cent dix à cent vingt recrues, et que, l'année précédente, il en avait donné de dix-huit à vingt; ils lui représentèrent en outre que le frère aîné du jeune homme combattait déjà sous les drapeaux de l'armée impériale d'Italie: en preuve de leur assertion, il lui montrèrent même

des lettres qu'il avait écrites de Mantoue, où il était en garnison. Puis ils ajoutèrent que, dans leur opinion, ce coup, fait avec préméditation quant à l'époque et à l'heure, partait du commandant de Nieuhausel, qui nourrissait depuis longtemps contre eux une vieille rancune, dont il avait juré de tirer vengeance à la première occasion favorable.

Cependant les remontrances, les supplications, les larmes mêmes des deux vieillards et des autres assistants furent inutiles. Le commissaire qui, du reste, n'était pas dénué d'humanité, tout en convenant de la justesse de leurs raisons, et même de la vérité probable des suppositions qu'ils avaient faites, leur certifia que les instructions étaient précises, et les engagea à s'y conformer. Un piquet d'impitoyables fusiliers alla donc, au milieu de la douleur générale, arracher l'époux des bras de sa douce compagne, presque glacée d'effroi, lui fit endosser son sac, et s'assura de lui avec une espèce de courroie. Tout le pays était en proie à une effervescence qui pouvait, d'un instant à l'autre, se traduire en révolte ouverte, et une collision paraissait imminente entre la troupe et les villageois exaspérés; mais celle-ci, redoutant l'évènement, partit précipitamment avec l'infortuné conscrit.

Quant à la pauvre jeune fille, en même temps mariée, veuve et vierge encore, elle fondit d'abord en larmes, puis étreignit convulsivement son époux, qu'elle semblait vouloir disputer aux recruteurs. Mais quand on l'eut arraché de ses faibles bras, lorsqu'il se fut éloigné, hélas! peut-être pour toujours, elle demeura immobile et comme anéantie; toute sensibilité parut désormais l'avoir abandonnée, et à ceux qui cherchaient à la consoler ou à l'encourager par la perspective d'un retour prochain, elle répondit qu'il ne fallait plus s'occuper de ce sujet, qu'elle était résignée à son sort; une seule chose, disait-elle, la tourmentait, c'était de laisser son père et sa mère sans appui dans leur vieillesse. Elle pria ses parents de vouloir bien prendre soin d'eux, et de penser quelquefois à elle. Le ton avec lequel elle avait prononcé ces derniers mots, et les larmes que ses paupières avaient laissé échapper, jetèrent une douloureuse inquiétude dans l'ame de chacun. Cependant, comme elle continua de se montrer calme et silencieuse, on oublia ses paroles, on n'en chercha pas plus longtemps la portée, et les convives de la noce, après l'avoir recordée de leur mieux et tendrement embrassée, se retirèrent les uns après les autres dans leurs habitations respectives.

Il n'y avait pas encore trois heures que le détachement des soldats était parti, lorsque l'infortunée jeune femme disparut de chez elle, sans que personne se fût aperçue de son évasion. L'on pensa aussitôt qu'elle était allée passer la nuit chez sa tante, qui demeurait à fort peu de distance, et on y envoya; mais elle n'y était pas. On fit des recher-

ches, d'abord chez les différents parents et les amis du voisinage, et ensuite dans presque tout le village ; mais ces perquisitions ayant également été inutiles, on conjectura, avec quelque raison, que, dans son désespoir, elle aurait peut-être commis l'imprudence de courir après son époux, et l'on dépêcha, en conséquence, la même nuit, deux paysans à cheval sur la route de Nieuhausel, où le détachement devait arriver le lendemain. Celui-ci n'ayant pu donner aucun renseignement sur elle, les deux courriers apportèrent aux Klostowois, qui étaient sortis en foule du village pour les attendre, la triste nouvelle que leurs courses et leurs recherches avaient été tout-à-fait perdues, et qu'on n'avait découvert aucune trace de la malheureuse femme. Alors la consternation devint générale.

Ce n'était, toutefois, que le prélude de scènes encore plus affligeantes. Le lendemain, vers trois heures du soir, un jeune pâtre vint annoncer au curé que, se trouvant ce jour-là de bon matin à garder ses moutons sur un coteau qui domine le cours du Niester, il avait vu arriver, dans la direction de Klostow, une jeune femme, richement habillée, mais qui avait l'air d'être fortement agitée et presqu'en délire. Elle s'était avancée jusqu'aux bords de la rivière, et s'était arrêtée pendant quelques minutes à regarder tristement les alentours. Se voyant, enfin, dans un lieu parfaitement solitaire, et croyant n'être aperçue par personne, elle s'était

agenouillée, avait fait une courte prière, les mains et les yeux levés vers le ciel, et avait baisé à plusieurs reprises une petite boîte qu'elle tenait dans sa main droite; montant ensuite sur un petit tertre, elle s'était de là jetée dans la rivière.

Il est plus facile d'imaginer que d'exprimer l'épouvante et l'horreur dont tous les habitants furent saisis, lorsque le curé leur fit connaître un si terrible évènement. Personne ne douta que la femme noyée ne fût la jeune fiancée de Zirzyn. Hommes, femmes, enfants, tout le monde indistinctement, s'acheminèrent pêle-mêle vers le lieu indiqué par le berger, qui leur servait de guide; l'espoir de pouvoir arriver à temps pour lui porter secours et la sauver du trépas, leur mettait, pour ainsi dire, les ailes aux pieds, et les faisait courir à perte d'haleine.

Parvenus, tout haletants et couverts de sueur, sur les bords du Niester, ils se répandirent immédiatement çà et là, en jetant de grands cris et en appelant à plusieurs reprises : Zécla ! Zécla ! Zécla ! (C'était le nom de la jeune fille.) Cependant personne ne répondit à leurs voix : le silence était général dans tous les environs, et augmentait la terreur dont les esprits étaient glacés. On crut un moment entendre un gémissement qui semblait partir du fond d'une caverne. On courut à l'instant, on se précipita presque vers cet endroit, on chercha minutieusement, mais on ne

trouva rien qui révélât l'existence d'un être vivant.

On avait déjà perdu tout espoir de vérifier le fait, et on allait retourner au village, lorsque le même pâtre qui était allé porter la triste nouvelle aux Klostowois, aperçut dans un petit recoin de la rivière un je ne sais quoi qui était arrêté parmi les roseaux et les broussailles qui encombraient ces bas-fonds. A ses cris, tout le monde accourut vers lui; et, spectacle digne de larmes! on reconnut la jeune fille de Zirzyn, enveloppée dans sa robe nuptiale, et que le courant de l'eau avait vomie et repoussée vers cet endroit de la rivière. Elle était déjà froide, et tenait fortement serrée dans une de ses mains une petite boîte d'argent qui contenait des cheveux, ceux, sans doute, de son époux.

Ma plume se refuse, mon cher David, à te décrire les pleurs et les cris de désespoir de tous les assistants à ce spectacle déchirant : cette scène de désolation ne s'effacera jamais de mon esprit...... Le cadavre fut placé sur une espèce de brancard, formé à la hâte de tronçons d'arbres; et celle qui, deux jours auparavant, tout éclatante de jeunesse et de grâces, avait été reçue aux portes de Klostow comme une reine, aux acclamations de deux mille habitants, y entra cette fois toute défigurée, meurtrie et livide, au milieu des larmes universelles. Le lendemain, étendue sur un catafalque au centre de l'église, elle reçut les derniers témoignages de la douleur et de l'attachement des Klostowois. Moi-

même j'assistai aux funérailles, et je t'assure qu'au moment du *Libera* et de l'absoute, le son lugubre des orgues, le glas funèbre de toutes les cloches, et les sanglots redoublés des nombreux parents et amis qui encombraient l'édifice sacré, me serrèrent tellement le cœur, que je répandis des larmes en abondance.

On n'eut jamais de nouvelles du malheureux conscrit. Il est probable qu'il aura été tué à la première rencontre avec l'ennemi.

Voilà, mon bon Mirvéli, à quels funestes résultats mènent le plus souvent les guerres inconsidérées que des ministres ambitieux, entêtés ou corrompus font ordinairement entreprendre à leurs gouvernements. S'il s'agissait de repousser de son territoire une invasion ennemie, à la bonne heure! Quel serait le cœur dénaturé qui refuserait de courir aux armes, et même de mourir, s'il le fallait, pour la défense de sa patrie et de ses droits? Mais pousser tant d'hommes à se massacrer réciproquement sur les champs de bataille; plonger tant de familles infortunées dans le deuil et la misère, ravager et mettre à feu et à sang tant de villes et de campagnes, dans l'unique but de s'emparer de quelque coin de terre ou d'acquérir quelque supériorité sur un gouvernement rival, c'est là, ce me semble, une barbarie des plus révoltantes, le *nec plus ultra* de la démence humaine.

LETTRE XIII.

Klostow, 12 octobre 1795.

Mon cher David,

Le sort en est jeté, et je suivrai enfin les conseils que tu m'as maintes fois donnés. Je me suis décidé à quitter cette chaîne de montagnes, au milieu desquelles je me tins renfermé pendant l'espace de dix mois, et où je menai une vie toujours si triste et si languissante. J'en partirai avant la saison des pluies et des neiges, qui sont ici excessives, et qui pourraient bien empêcher la réalisation de mon projet encore pour longtemps. C'est donc la dernière lettre que je t'écris des environs du Krapack.

Tu seras sans doute surpris en apprenant cette résolution imprévue de ma part, à laquelle tu ne t'attendais guère, et qui ne saurait certainement être que l'effet d'un changement général dans mes idées. Peut-être seras-tu curieux d'apprendre si les conseils de l'amitié seuls ont contribué à ce chan

gement, ou s'ils ont été en cela aidés par quelqu'autre raison encore plus puissante. Je satisferai, mon bon ami, à cette juste curiosité, je te découvrirai le secret, je te ferai lire au fond de mon cœur, et je te laisserai ensuite peser dans ta sagesse l'importance et la justesse des motifs qui m'ont déterminé.

Comme mon esprit s'occupe sans cesse des mêmes idées, et tend toujours vers un seul objet; que la *nostalgie* étouffe en moi toute autre passion, et que toutes mes pensées roulent sur les moyens de revenir dans mes foyers, tu ne dois pas t'étonner que ce dont je m'occupe toujours en veillant, vienne se présenter à mon imagination lorsque le corps, las et abattu, se relâche pour quelques moments et prend un peu de repos en se livrant au sommeil. J'ignore de quelle manière notre esprit agit sur sa frêle enveloppe, lorsque celle-ci, enlevée à toute autre faculté physique, semble être inactive et comme frappée d'une mort apparente. Ce qui est nonobstant incontestable, c'est que notre faculté toujours pensante, toujours agissante, ne ralentit point son énergie ordinaire dans le temps où tout est engourdissement et silence autour d'elle, et que souvent nous avons des visions extraordinaires qui, comme autant d'éclairs dans une nuit profonde, ou nous donnent des avertissements salutaires, ou nous mettent en garde contre les égarements possibles de la faiblesse humaine, ou nous annoncent des évè-

nements extraordinaires que nous voyons souvent, à notre grand étonnement, se vérifier à la lettre, ou enfin, et à défaut de tout cela, nous entretiennent agréablement, nous flattent et nous adoucissent les amertumes de la vie par des illusions qui ne font quelquefois que réfléchir la réalité. La vision que j'ai eue dernièrement doit sans doute être rangée dans cette catégorie; elle m'a semblé si surprenante, si mystérieuse, et a fait sur mon esprit une impression si profonde, que je n'en ai pas oublié la moindre circonstance, et qu'il m'est facile de te la raconter.

Un de ces jours passés, m'étant, comme à l'ordinaire, levé de fort bonne heure, j'avais, après quelques instants donnés à la lecture, quitté Klostow, et, par une route écartée et que je n'avais, à ce que je me souviens, jamais parcourue, je m'étais enfoncé au sein d'une vallée qui est aux pieds de deux petits coteaux riants mais solitaires, placés à trois milles à peu près du village. C'est dans cette direction qu'on trouve le cimetière commun aux habitants de Weilang, de Klostow et de Sazaralbed, dont je t'ai autrefois parlé. L'édifice est carré, d'une structure simple, mais solide, et il est de tous côtés environné par une double ligne de cyprès, qui donnent à cet endroit une empreinte de tristesse et invitent, en quelque sorte, les ames plaintives à se concentrer en elles-mêmes et à réfléchir. A une certaine distance de cet endroit, on voit la retraite de quel-

ques pieux cénobites, qui ont soin du cimetière et qui adressent sans cesse des vœux et des prières au Ciel pour le bien-être du genre humain. Une douce mélancolie, un serrement de cœur que je ne saurais exprimer, mais qui avait cependant quelque chose de touchant, s'emparèrent de mon esprit en approchant de ce lieu consacré. Un château à demi-ruiné, placé sur la colline en face, et qui avait sans doute appartenu à quelque famille puissante aujourd'hui éteinte; des rochers escarpés, couverts d'arbres sauvages de toute espèce; de petits champs cultivés et entourés de broussailles çà et là; de jeunes paysannes qui bêchaient la terre; des agneaux et des chèvres qui bondissaient ou grimpaient sur les buissons; plus loin, les habitations de Weilang, de Crom, de Sommaring et de Sazaralbed, et le Niester, qui semblait un canal d'argent au milieu de l'herbe verte de la prairie : tout cet ensemble excita en moi une foule de sensations et des idées étranges.

Tout en contemplant pas à pas ces différents objets, je m'avançais lentement vers le tertre sur lequel était assis l'édifice sépulcral, lorsque, dans son voisinage, la vue d'un nouvel objet vint augmenter l'horreur sacrée dont mon esprit était saisi. En abaissant, par hasard, mes yeux vers la terre, j'aperçus des ossements presque réduits en poussière par l'action des éléments. Ils provenaient des fouilles décennales des fosses du cimetière, et, en augmentant par leur décomposition la fertilité des terrains

qui en étaient tout couverts, ils favorisaient éminemment les progrès de la végétation. Quel spectacle que celui-là pour mes yeux, mon bon Mirvéli! Spectacle digne, sans doute, des méditations d'un Young, d'un Hervey ou d'un Werther! On voyait épars çà et là des dents, des fragments de crânes, des côtes, des tibias. Il semblait que le règne végétal, qui pourvoit abondamment à la nourriture des hommes lorsqu'ils sont en vie, fît, par compensation, servir à la reproduction incessante de ses richesses la matière inutile de leurs corps, lorsqu'ils ont cessé d'exister. O vous, hommes dépravés et corrompus, qui courez après tous les fantômes flatteurs et trompeurs de la terre, vous qui préférez en toute circonstance l'assouvissement des sens aux voluptés pures de l'ame, que n'étiez-vous avec moi pour contempler cette scène d'horreur et de misère humaine! Vous auriez pu méditer sur la fragilité de notre être et sur le néant des plaisirs et des grandeurs de ce bas-monde, et vous vous seriez écrié avec l'écrivain sacré : *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas!*

Comme la porte du monument était fermée, je ne m'arrêtai pas là longtemps; mais je m'avançai vers l'ermitage, qui n'en était pas de beaucoup éloigné. Cet édifice était aussi entouré d'arbres hauts et touffus, entre l'épais feuillage desquels une quantité innombrable de petits oiseaux se cachaient et gazouillaient en liberté. J'entrai dans le jardin

contigu à l'habitation, et je le trouvai divisé en deux parties distinctes. Dans celle à gauche, on cultivait des plantes potagères, des légumes et des herbes médicinales; le tout disposé en plusieurs carrés symétriques et selon la direction des allées. Dans celle de droite, tout l'espace était destiné exclusivement à recevoir les dépouilles mortelles de ces bons pénitents. A la surface du sol on apercevait en effet les traces des fosses ouvertes et ensuite comblées de terre, sur chacune desquelles était plantée une petite croix de bois avec le nom de celui qui y était enterré. Au fond du jardin on voyait enfin une espèce de chapelle ombragée par un grand nombre de cyprès. Un autel grossier, surmonté par une haute croix de métal, en constituait tout l'ornement au dedans; au dehors on lisait sur le fronton ce verset sublime du Psalmiste : « *Cogitavi dies antiquos, et annos æternos in mente habui.* » Tout cet espace de terrain était parsemé de petits bouquets de pavots, de tulipes, de géraniums, de narcisses, d'amaranthes et d'autres fleurs funèbres; à chaque côté, au devant de la chapelle, il y avait une simple fontaine d'où coulait, avec un murmure sourd et monotone, une eau très-fraîche et plus pure que le cristal.

Un peu de terre, dis-je en moi-même, en me couchant sur l'herbe verte au pied d'une de ces fontaines, couvre les restes de ces austères anachorètes, et un peu de terre couvre aussi maintenant les dé-

pouilles inanimées de tant d'illustres guerriers, mes concitoyens, qui moururent sur les champs de bataille pour la défense de la patrie. Une grande partie d'entre eux vivrait peut-être et serait encore l'ornement de la Pologne, si le destin cruel eût favorisé la cause de la liberté et de la justice. Oui, poursuivis-je en pleurant, vous continueriez d'être les délices et l'ornement de votre pays, ô courageux Pulaski! ô vaillant Grabowski! ô vertueux Korsack! ô Tudycki! ô Jasinski! Vous défendriez encore avec un généreux dévoûment les droits méconnus de votre nation, et elle ne gémirait peut-être pas en ce moment dans les chaînes!..... Mais vous avez déjà passé le fleuve de l'oubli, et le souvenir de vos personnes s'est presque évanoui avec celui de vos brillants exploits. En vain des songes trompeurs vous représentent à vos parents comme si vous étiez encore vivants et entourés de gloire; l'oiseau de la nuit, du faîte de leurs maisons, en les éveillant, leur crie avec ses accents sinistres : *Ils n'existent plus!*

Tandis que rêvant ainsi, je soupirais et pleurais à la vue de ces tombes qui m'en rappelaient d'autres bien différentes, et que toute la nature, morne et silencieuse, paraissait compâtir à ma juste douleur, mes oreilles furent tout-à-coup frappées par le son d'un orgue dont les notes, tantôt tendres et tristes, tantôt énergiques et rapides, allaient à l'ame. Dans le même temps une voix douce et mélodieuse comme celle des anges, et qui probablement était celle de quel-

que jeune anachorète, se mit à accompagner l'instrument, en chantant plaintivement les lamentations du prophète Jérémie sur la chute et la destruction de Jérusalem : « *Quomodo sedet sola civitas plena populo! Facta est quasi vidua domina gentium. Princeps provinciarum posita est sub tributo. Plorans ploravit in nocte, et lacrymæ eius in maxillis eius : non est qui consoletur eam ex omnibus charis eius. Omnes amici eius spreverunt eam, et facti sunt ei inimici..... Viderunt eam hostes, et deriserunt sabbatha eius... Viæ Sion lugent eo quod non sint qui veniant ad solemnitatem. Omnes portæ eius destructæ ; sacerdotes eius gementes ; virgines eius squalidæ ; parvuli eius ducti in captivitatem, ante faciem tribulantis ; et ipsa, oppressa amaritudine atque plorans, conversa est retrorsum..... O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus !*

Je restai profondément touché et attendri par ces accents plaintifs, chantés par une voix céleste, que l'écho des deux collines se plaisait à répéter; chacune de leurs expressions me paraissait applicable à ma douloureuse position et à celle de ma patrie infortunée, et arrachait de mes yeux des larmes abondantes. Enfin, hors de moi-même, et comme saisi d'un mouvement involontaire et convulsif, je m'écriai : « Hélas! qui que tu sois, homme de la terre ou ange du Ciel, n'augmente pas, en grâce, par tes tendres gémissements, le désespoir violent qui maintenant m'agite. La fille de Sion pleure; elle

a raison de pleurer, et je plains sa douleur. Mais je ne suis pas moins attristé qu'elle; et de tous les mortels peut-être je suis aujourd'hui celui qui peut à plus juste titre joindre à ses plaintes les miennes propres. » Cela dit, et sans m'inquiéter de savoir si on m'avait entendu, j'appuyai mes deux coudes contre terre, je couvris de mes mains mon visage inondé de larmes, et je m'abandonnai à un court sommeil.....

Mais à peine Morphée s'était-il emparé de mes sens affaiblis, que je me crus transporté dans un autre monde. Il me sembla que j'étais tout-à-coup dans la vaste église de Saint-Nicolas, cathédrale de Cracovie, lieu qu'en compagnie du général Kosciuszko j'avais tant de fois visité, et où, seize mois auparavant, nous avions célébré une grande fête nationale, en réjouissance de la victoire remportée sur le général russe Termanzoff. C'était la nuit, je me voyais seul, et les portes du temple étaient fermées. Une grande quantité de lampes d'argent massif éclairaient les ténèbres et diminuaient l'horreur de cette enceinte sacrée, tandis que les faibles rayons de la lune semblaient y pénétrer à travers les vitrages de ses grandes fenêtres gothiques. De l'un et l'autre côté de l'édifice, on voyait disposés sur deux lignes symétriques les monuments sépulcraux de plusieurs de nos rois ou guerriers célèbres : les deux extrémités de ces lignes se terminaient, du côté du grand autel, par les tombeaux de Jagellon et de Sobieski.

Tandis que, tout étonné et hors de moi-même, je parcourais de l'œil l'un après l'autre l'asile silencieux de tant de dominateurs ou grands hommes, j'entendis tourner sur ses gonds rouillés et je vis s'entr'ouvrir une porte d'airain qui menait à un souterrain ténébreux, et en sortir un spectre colossal qui, s'appuyant sur une massue de fer, vint directement à moi. Après m'avoir fixé pendant quelques instants, il me dit :

« Tu pleures, Koniecpolski, tu t'affliges et te consumes à déplorer le sort funeste de ta malheureuse patrie. Tes regrets sont justes, et ta douleur doit intéresser toute ame sensible et pénétrée de respect pour le malheur. Mais tu as assez pleuré; il est temps de mettre un terme à tes gémissements, et d'élever plus haut tes pensées et ton espoir. Écoute bien ce que je te prédis. Non-seulement les destinées de ton pays, pour lequel tu as tant gémi, mais celles aussi d'une grande partie de l'Europe et du monde entier, doivent se changer en bien; et quoique l'époque de ce changement ne soit pas imminente, elle n'est néanmoins pas incertaine ni d'un avenir trop reculé. Le système social des peuples sera de beaucoup amélioré, et si le siècle qui va finir a été, à juste titre, vu l'accroissement rapide des connaissances dans toutes les branches du savoir, nommé le siècle de la philosophie, celui qui lui succèdera, à cause des grandes et heureuses innovations qu'il amènera avec lui, sera peut-être, à plus forte rai-

son encore, appelé le siècle de la justice et de la félicité. Le droit des gens ne sera désormais plus confondu avec le droit du plus fort; la liberté et l'indépendance des nations seront respectées; la tolérance des opinions en matières politiques et religieuses sera proclamée et garantie; les vertus, les talents, les mérites en tout genre, loin d'attirer sur ceux qui les posséderont la haine de Gouvernements faibles et ombrageux, et le dédain d'un vulgaire stupide, seront, au contraire, protégés et en honneur; les sciences, les lettres, les beaux-arts, splendeur des États qui les favorisent, acquerront, au moyen d'une raisonnable liberté de penser et d'écrire, et de l'heureuse influence des lumières partout répandues, une nouvelle vie et de nouveaux développements; l'agriculture, cet art primitif et la mamelle nourricière du genre humain, cet art que des mains illustres ne dédaignèrent point d'exercer jadis, sera rendue à son ancienne renommée; l'industrie, le commerce, la navigation, par la destruction définitive de la piraterie, l'abolition du monopole et des droits prohibitifs, et la paix redonnée au globe, reprendront leur première activité, et s'exerceront infailliblement sur une sphère beaucoup plus étendue et moins entravée qu'auparavant : tout enfin changera d'aspect; les peuples, civilisés et régénérés les uns après les autres, deviendront relativement satisfaits et heureux; et tes Polonais ne seront certes

pas les derniers à profiter de ces avantages et à participer à la prospérité générale. »

— Mais quand, comment et par qui tant de prodiges et de si grands changements seront-ils opérés? demandai-je tout étonné au fantôme gigantesque qui était devant moi, et qui continuait de me fixer comme s'il m'avait pris en pitié. Sans se donner la peine de répondre à cette interpellation de ma part, il recula de quelques pas, frappa à plusieurs reprises la terre de sa massue de bronze, et, ô merveille encore plus étonnante que la première! je vis à l'instant même s'ébranler et s'entr'ouvrir la voûte du temple, et descendre au milieu de sa grande nef un groupe de nuages resplendissants qui, en s'éclaircissant, me laissèrent apercevoir sur le plus éclatant d'entre eux une femme armée de toutes pièces, à l'instar de la Pallas des Athéniens. Elle avait à ses côtés et semblait caresser une jeune fille, dont les membres, quoique faibles et délicats, marquaient assez qu'ils devaient recevoir dans peu un grand développement. D'un bouclier qu'elle avait au bras gauche elle couvrait sa protégée, tandis que, serrant une épée de la main droite, elle en menaçait des couleuvres, des aspics, des vipères et d'autres reptiles venimeux et malfaisants qui paraissaient vouloir s'élancer contre la jeune personne.

« Voilà, me dit le géant, celle qui doit à la

longue opérer les prodiges dont je te parlais tout-à l'heure. Elle constitue par elle-même une puissance à laquelle aucune force humaine ne saurait résister : on commence déjà à en éprouver les effets, qui seront d'autant plus grands, qu'on avancera dans les siècles et l'expérience qu'on acquerra. »

— Mais quel est donc, repris-je, ce génie bienfaisant à qui nous devrons la cessation de tant de désordres, la fin de tant de malheurs dans la société? « C'est la RAISON, me répondit le spectre. La jeune fille que tu vois à ses côtés est la CIVILISATION, produit de la raison cultivée. Et les couleuvres qui ont l'air de vouloir l'attaquer, mais que le fer vengeur de la déesse menace d'exterminer, représentent l'*ignorance*, l'*hypocrisie*, la *superstition*, l'*ambition*, le *pouvoir absolu*, et ce que, dans leur jargon, vos diplomates appellent, *haute raison d'État*. Ces monstres exécrables tomberont sous les coups redoublés de cette divinité devant laquelle tout s'abaisse, cède et s'anéantit. Je te le promets et je t'assure de nouveau que la Pologne, dont la civilisation a déjà fait bien des progrès, renaîtra, ainsi que plusieurs autres contrées du globe, à une vie nouvelle et à une nouvelle splendeur. »

A cette prédiction, à des assurances si positives, je ne pus m'empêcher de tomber à genoux sur le pavé et de fondre en larmes, en m'écriant : Ah! ma chère et malheureuse patrie, me sera-t-il enfin permis de

te voir rendue à ton ancien rang parmi les nations libres et indépendantes? Me sera-t-il donné encore un fois d'admirer, plein de joie, ta grandeur et l'union invulnérable de tous les citoyens ralliés sous le même drapeau? Les mânes de tes plus chers enfants, de tes défenseurs les plus dévoués, seront-ils enfin apaisés et satisfaits? Je ne puis plus en douter, après avoir été témoin de tant de merveilles et avoir aperçu l'image de ta régénératrice future. Grâces te soient rendues d'avance, ô déesse auguste, pour le grand œuvre que tu vas remplir! L'Europe entière, et particulièrement la Pologne, te sera obligée de sa régénération, de son repos, de sa félicité. Elle ne pourra mieux te témoigner sa reconnaissance qu'en te vouant un culte de tous les instants, et en t'élevant partout des temples et des autels.

— Mais, ma famille, dis-je au spectre-géant, aura-t-elle part à la consolation universelle, ou aura-t-elle, à cette époque indéterminée, fini d'exister, accablée, comme elle l'est actuellement, sous le poids des malheurs publics et privés? Tu reverras aussi ta famille, me repartit-t-il, et s'il ne t'est pas permis d'embrasser encore une fois ta vieille mère, que tu regrettes avec tant de raison, tu auras au moins le plaisir de revoir un des deux frères que tu laissas à demi-morts aux pieds des retranchements de Praag, et tu concourras ultérieurement, avec beaucoup de ces braves compatriotes que maintenant tu crois morts, bannis ou expatriés, à être le soutien et l'ornement des contrées polonaises...... » Mais qui êtes-vous donc, Seigneur, interrompis-je encore, vous qui me prédisez de si grandes choses, et qui me parlez avec tant de précision et d'assurance du sombre avenir? A cette nouvelle question de ma part, le fantôme, se rapprochant de moi, et appuyant sur mon épaule sa main décharnée: « Je suis le DESTIN, » s'écria-t-il d'une voix effrayante qui ébranla tout l'immense édifice; et dans le même temps il disparut.

Le ton terrible dont il avait prononcé ces derniers accents, le contact de sa main froide comme le marbre des tombeaux, les circonstances qui avaient accompagné son arrivée inattendue, sa disparition subite, glacèrent mon sang dans mes veines et m'épouvantèrent si fort, que je m'éveillai en sursaut, tout agité et trempé d'une froide sueur. Mais, au lieu de me voir à Cracovie, dans son temple primatial, je me trouvai, comme au moment de mon assoupissement, étendu sur l'herbe et dans le jardin de l'ermitage de Klostow. Le soleil touchait à son zénith; le petit orgue ne jouait plus; le chant angélique qui m'avait si étonné et attendri, avait également cessé. On n'entendait plus dans les alentours que le gazouillement des fauvettes et des paisses solitaires, ainsi que le

bruit éloigné des haches qui frappaient et abattaient de gros arbres dans l'intérieur de la forêt ou au fond des vallées. Je me levai donc de terre, me baignai le visage dans le bassin de la fontaine voisine, et je m'acheminai vers le village, où je rentrai plus soulagé et plus tranquille que je n'en étais sorti le matin.

Que dis-tu maintenant, mon bon David, de cette vision ? Ne te paraît-elle pas aussi merveilleuse et extraordinaire que je la crois ? Et ne te semblerait-il pas qu'elle renferme un je ne sais quoi de mystérieux et de surnaturel ? Quoi qu'il en soit, depuis que je l'ai eue, je me sens animé d'une vigueur d'esprit et de corps inexprimable, et je suis tellement persuadé qu'il doit, dans quelques années d'ici, arriver pour ma patrie, ainsi que pour une grande partie de l'Europe, des changements heureux, que je me suis décidé à quitter ces déserts, et à me rapprocher un peu plus du théâtre politique du monde.

Après que j'aurai dit adieu à ces bois qui furent pendant si longtemps les confidents de mes peines, et après que j'aurai assuré un petit établissement à la jeune et aimable Cadiska, envers laquelle son affection, qui ne s'est jamais démentie, et l'hospitalité désintéressée de ses oncles, me font un doux devoir de me montrer reconnaissant, je me dirigerai du côté d'Augsbourg, pour revoir

l'ami Vitajones; je ferai ensuite une course jusqu'à Paris, d'où j'aurai soin de t'envoyer de mes nouvelles, et dans quelques mois, je compte t'embrasser à Naples.

Adieu mille fois.

A NOS LECTEURS.

Ici se terminent les *Gémissements de Koniecpolski.* Si le public bienveillant daigne accueillir ce volume avec indulgence, peut-être nous permettrons-nous de le faire bientôt suivre d'un second, qui contiendrait, entre autres choses, un *Récit de l'insurrection de* 1831, avec les antécédents historiques et les suites qu'elle eut, ainsi qu'un *Projet de restauration définitive de la Pologne*, restauration qui est hautement réclamée par dix-huit millions de Polonais, et par les

vœux de quatre-vingt millions d'Européens en faveur de ce peuple généreux.

Cet évènement, si unanimement invoqué, n'est aujourd'hui rien moins qu'une chimère et un songe creux. En effet, et d'après la disposition actuelle des esprits, que la diffusion progressive des lumières tend à mettre à l'unisson, il devient plus que probable que ce dont on n'a pu voir la réalisation en 1794, par les efforts de l'héroïsme le plus dévoué; en 1807, époque du traité de Tilsitt, par le concert de deux grands empereurs; en 1815, par l'œuvre équivoque du congrès de Vienne; en 1818, par la volonté peu décidée de l'autocrate Alexandre; et, en 1831 enfin, par l'effet d'une nouvelle révolution de la nation opprimée, s'effectuera d'ici à peu de temps, et qu'on aura la satisfaction de voir se relever le trône de Boleslas, avant que le dixième lustre de son renversement soit accompli : et cela grâce au rapprochement et au concert des principaux Cabinets de l'Europe, qui sentent bien la nécessité d'assurer les destinées de la Pologne pour le bonheur de leurs sujets

respectifs, et d'affermir l'équilibre et la paix du monde d'une manière définitive.

Ce sera plutôt, il nous est permis au moins de l'espérer, le tour de force d'une diplomatie philanthropique, fort différente de ce qu'elle était jadis, et à laquelle la Russie elle-même, déjà assez éclairée, ne refusera pas d'accéder, que le résultat d'une secousse violente, d'une lutte acharnée et d'une déplorable effusion de sang humain.

FIN.